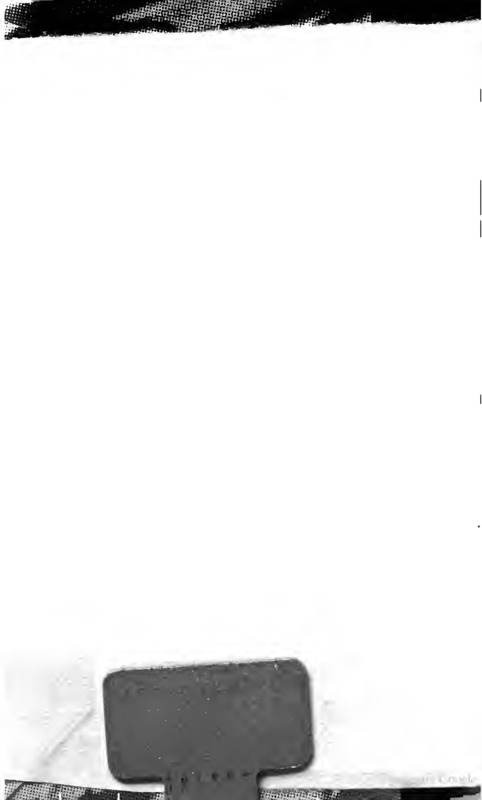




NOUVEAU

BUFFON

DE LA JEUNESSE.

NOUVEAU BUFFON DE LA JEUNESSE,

OU

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE DE L'HISTOIRE NATURELLE,

Orné de cent trente-quatre Figures.

TOME IV.

A PARIS,
Chez Henry TARDIEU,
Libraire, rue et maison des Mathurins.

AN X.



HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON.

SUITE DES OISEAUX.

LE PAON.

La Nature semble avoir versé à pleines mains, sur le Paon, tous les trésors qu'elle a dispensés aux autres oiseaux de la terre : en effet, une taille grande, un port imposant, une démarche fière, une figure noble, enfin les proportions du corps élégantes, tout annonce un être de distinction ; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête ; son plumage semble

réunir le coloris et la fraîcheur des plus belles fleurs, tout ce qui éblouit nos yeux dans les reflets pétillans des prairies, et tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel.

Tel paraît aux yeux de tout le monde le plumage du Paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour, chacun de ses mouvemens produit des milliers de nuances nouvelles.

Semblables aux fleurs, ces plumes se flétrissent comme elles, et tombent chaque année; ainsi dépouillé, cet oiseau n'ose plus se montrer, et cherche au contraire à se cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa parure accoutumée, il se montre de nouveau pour jouir des hommages dus à sa beauté. Lorsqu'il voit les yeux tournés sur lui, il semble enfler d'orgueil; c'est alors qu'il étale avec pompe, en forme d'éventail, les

plumes de sa queue, dont les compartimens d'or et d'azur, les yeux, les nuances, frappés des rayons du soleil, font un spectacle éblouissant.

Cet oiseau si beau par son plumage, l'ornement de la basse-cour, en est pour ainsi dire le fléau par son cri désagréable; c'est de ce cri que lui vient son nom dans presque toutes les langues. Comme tous ceux qui font parade de leur beauté ou de leurs beaux habits, (qu'ils ne doivent, comme le Paon, qu'au hasard) il joint la sotise à la stupidité; il est d'ailleurs tout à fait inutile; et si on le souffre dans les basses-cours, ce n'est certainement que pour sa beauté et par curiosité. Il doit donc servir de leçon aux jeunes gens, puisqu'il leur montre tous les jours que la fleur de l'âge, que les beaux habits ne seront considérés, qu'autant qu'ils réuniront à ces avantages, sinon l'instruc-

tion, au moins le vif desir d'apprendre, la pratique des vertus, que leurs pères et mères et leurs maîtres s'appliquent à leur faire connaître et exercer.

La femelle n'est pas, à beaucoup près, aussi riche en couleurs que le mâle. Elle pond huit œufs à la première couvée et douze aux autres, dans les climats chauds; mais dans le nôtre elle n'en pond guère que quatre ou cinq, qui sont blancs, et tachetés comme ceux de la dinde; elle met entre chaque ponte trois ou quatre jours d'intervalle, couve pendant vingt-sept à trente jours, selon la saison; une fois éclôs, les *Paoneaux* sont assez difficiles à élever : pour première nouriture, on leur donne de la farine d'orge, détrempée dans du vin, ou de la bouillie cuite et réfroidie; à six mois ils peuvent manger du grain : la mère les prend tous les soirs sur son dos, les porte sur

la branche où ils doivent passer la nuit.

Les Paons, à l'aide de leurs grandes ailes, se perchent sur les arbres et sur les toits, dégradent les tuiles; ils ont comme les oies, des sentinelles vigilantes; ils crient ordinairement lorsqu'ils voient quelqu'un. Ils se nourissent comme les autres volailles. Autrefois ils étaient très-rares, et par conséquent très-chers, aussi n'y avait-il que les princes et les riches qui en eussent. La durée de la vie de cet oiseau paraît être de 25 ans.

Nous devons aux Indes orientales ce superbe oiseau, qui charme aussi agréablement les yeux, que le rossignol charme les oreilles. Dans les pays septentrionaux, en Russie et en Danemarck, les Paons sont plutôt blancs que colorés. La chair de ces oiseaux est dure, sèche et difficile à digérer; on

les servait autrefois rotis, après les avoir adroitement revêtus de leurs plumes. On a employé les plumes de Paon à faire des espèces d'éventails; on en formait des couronnes, en guise de laurier, pour les poètes provenceaux, appelés *Troubadours*.

LE FAISAN.

Le Faisan tire son nom d'un fleuve de l'Asie, qui traverse la Mingrelie, province où il a été remarqué pour la première fois; ce fleuve se nomme *Phase*. Cet oiseau est de la grosseur d'un coq ordinaire; son plumage, après celui du paon, est le plus beau et a le plus d'éclat; il est de couleur de feu et bleu, il a le couvert, le dessus de la tête d'un cendré luisant, le bec et les ergots de couleur de corne, un peu gros

2

1

1. le Faisant, 2. le Paon

Delignon sculp.

et courbés à l'extrémité. La femelle n'est pas si belle, elle ressemble presque à une poule grise domestique. Le mâle et la femelle se perchent la nuit sur les arbres de haute futaie, et descendent le jour dans les buissons.

Cet oiseau est naturellement sauvage, quelque bien aprivoisé qu'il soit, il cherche toujours à recouvrer sa liberté; il fuit également toute société pour se retirer dans les lieux les plus humides et le long des murs, aux bords des grands bois : il vit six à sept ans. Le mâle se reconnait par sa tête ornée de petites touffes de plumes, beauté qui manque à la femelle. Celle-ci pond ordinairement, dans les buissons et les broussailles, dix à douze œufs verdâtres, marquetés de taches brunes ; elle les dépose dans un nid grossièrement construit, et les couve pendant vingt à vingt-cinq jours.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de graines et d'herbages, ils aiment beaucoup les laitues, les panais et le gland, mais ils préfèrent le froment à tout.

Pour multiplier les Faisans, qui sont assez rares en France, on les élève dans des lieux, que l'on a nommés de leur nom, *Faisanderies*, entourés de murs, semés de petits buissons épais et de gazons divisés en plusieurs petits enclôs; sept poules Faisandes suffisent à chaque coq Faisan ; la ponte commence à la fin d'avril (commencement de floréal): il faut avoir soin d'enlever les œufs tous les soirs, pour les faire couver par des poules ordinaires; les vers et les œufs de fourmis, la mie de pain émiétée avec des œufs et de la laitue hachée, sont la nouriture des *Faisandeaux* jusqu'à ce qu'ils puissent manger du grain. La propreté, de l'eau claire, et souvent renouvelée, sont les

soins qu'exige cette éducation domestique.

Le Faisan est plus gras dans l'automne, c'est la véritable saison d'en manger; leur chair est délicate, saine, nourissante et de facile digestion, elle convient à toutes sortes de personnes, même aux convalescens.

OISEAU DE PARADIS.

L'Oiseau de Paradis, à raison de son beau plumage, peut être traité après le paon et le faisan, quoiqu'étranger: il n'est pas de jeune homme qui ne desire le connaître, parce qu'on le voit dans presque tous les cabinets d'histoire naturelle. On le trouve aux îles Moluques, aux Indes. Quelques naturalistes lui donnent le nom de *Phénix*. On n'est pas d'accord de l'origine de son

nom, les uns l'attribuent à sa singulière beauté, d'autres de ce qu'on ne le voit qu'en passant, sans savoir d'où il vient. Cette dernière raison paraîtrait la plus vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, cet oiseau est des plus curieux par la singularité, la forme et la situation de ses ailes, différentes de celles de tous les autres oiseaux; car des deux côtés de la poitrine, sortent de très-longues, très-larges et très-nombreuses plumes, qui dépassent de beaucoup la longueur de la queue et du croupion; de quelques-uns sortent deux filets noirâtres, non emplumés, mais bien plus longs que les plumes même. Ces plumes des flancs sont variées de blanchâtre, de maron pourpré, de blanc jaunâtre, et d'une belle couleur d'or; le reste du corps est mêlé d'un brun clair et de blanc.

L'Oiseau de Paradis vole avec la vélo-

cité de l'hirondelle; aussi l'a-t-on nommé *Hirondelle de Ternate*. Ces oiseaux volent presque toujours en troupes; un d'eux paraît être leur chef, auquel ils obéissent; toutes leurs démarches sont réglées sur la sienne: s'il est tué, il est aisé au chasseur de se rendre maître du reste de la troupe, parce qu'elle ne fuit plus.

On a cru faussement que cet oiseau était sans pieds, ou qu'il les perdait par vieillesse ou par maladie: la vérité est, que les habitans du pays les vendant fort chers comme marchandise, sont dans l'usage, soit pour les conserver et les transporter plus commodément, ou peut-être afin d'accréditer une erreur qui laur est utile, de faire sécher l'oiseau, même en plumes, après lui avoir arraché les cuisses et les entrailles.

L'attachement exclusif de l'Oiseau de Paradis pour les contrées où croissent

les épiceries, donne lieu de croire qu'il trouve toute sa nouriture sur ces arbres aromatiques où on le voit perché; cependant plusieurs voyageurs assurent qu'il se nourit d'autres fruits, et même qu'il fait la chasse aux petits oiseaux pour les manger.

Les Indiens font avec les plumes de ces oiseaux, des éventails ou des panaches, dont ils ornent leurs casques.

L'ÉTOURNEAU.

L'ÉTOURNEAU est connu dans nos provinces, sous le nom de *Sansonet* ou *Chansonet*, parce qu'on lui apprend aisément à chanter. On le nomme Etourneau à cause de son vol extraordinaire; il est d'un assez beau plumage, dont le fond est noirâtre, tacheté de gris blanc, quelquefois de bleu, de jaune et de rouge;

1. l'Etourneau, 2. l'Oiseau de Paradis, 3. la Grive.

Delignon sculp.

son bec est semblable à celui de la pie, sa langue est dure, de la nature de la corne, et fendue; le plumage de la femelle est moins tacheté que celui du mâle.

Cet oiseau vit de limaces, de scarabés, de grains, il est sur-tout friand de cerises, elles servent d'appât pour le prendre dans les filets tendus parmi les roseaux, où il vient se retirer le soir avec grand fracas. Il vit 7 à 8 ans.

Les Etournaux volent par troupes nombreuses et circulairement; à leurs mouvemens on croit voir en l'air un tourbillon; ils nichent dans des creux d'arbre ou dans des trous de muraille: si la femelle ne trouve pas à s'emparer d'un nid tout fait, elle en construit un qu'elle compose de mousse, de brins d'herbes et de feuilles sèches; elle y dépose au mois de mai (floréal), cinq ou six œufs d'un cendré verdâtre, qu'elle couve 18 à 20 jours.

Comme cet oiseau est facile à apprivoiser, on le rend aisément docile à l'instruction; on lui apprend à sifler, à chanter, parler toutes sortes de langues. On en a vu prononcer de suite des phrases un peu longues; son gosier souple se prête à toutes les inflexions, à tous les accens, il articule même la lettre *R*. Dans l'état de domesticité, il est sujet à la goute et à l'épilepsie: il est très-commun dans nos climats tempérés, passe toute l'année dans le canton qui l'a vu naître, sans jamais voyager au loin: on le trouve aussi en Suède, en Allemagne, en Italie, et par-tout il est à peu près le même.

LA GRIVE.

La Grive est plus grosse que l'étourneau, elle a le dessus du corps d'un gris foncé, le dessous d'un blanc rou-

geâtre, varié de petites taches noirâtres, ses ailes sont mélangées de roux et de jaune : elle est fort commune dans les départemens de l'Yonne et de la Côte-d'Or; les habitans de ces départemens la connaissent sous le nom de *Grivette* et de *Mauviette*. Toutes les espèces de Grives sont agréablement variées.

Cet oiseau arrive, chaque année, ordinairement à peu près au temps des vendanges, il semble être attiré par la maturité des raisins, et c'est pour cela, sans doute, qu'on lui a donné aussi le nom de *Grive de vigne* : il disparaît aux gelées et se remontre aux mois de mars et avril (germinal), pour disparaître encore au mois de mai (floréal); il n'en reste que quelques-uns qui s'arrêtent dans les forêts qui se trouvent sur leur passage : il est peu rusé, on le prend facilement à la pipée, etc., et lorsqu'il est enivré de raisins, tous les pièges sont bons.

La femelle fait deux et quelquefois trois pontes par an; ces pontes sont de trois jusqu'à six œufs, d'un bleu foncé avec des taches noires; elles font leur nid sur les pommiers et les poiriers sauvages, quelquefois dans les buissons; le nid est fait de bois pourri et vermoulu, revêtu extérieurement de mousse, de paille et de feuilles sèches.

La Grive se nourit de raisins, de faines, de figues, d'alises, de genièvre, de graines de lierre et de plusieurs autres fruits; elle mange aussi des vers, des mouches et autres insectes. Les prés et les vergers font ses délices; elle se perche au printemps, sur le sommet des plus grands arbres, et chante très-bien; on en élève en cage.

La chair de la Grive est assez délicate, on en sert sur les meilleures tables. On distingue dans cette famille la Grive proprement dite, dont nous venons de

parler, la **Draine**, la **Litorne** et le **Mauvis**.

La *Draine* est la plus grande espèce de Grive, dans les départemens de l'Yonne et de la Côte-d'Or. Les Draines arrivent en troupes aux mois d'octobre et novembre (vendémiaire et brumaire), venant selon toute apparence, des montagnes de plusieurs départemens voisins.

La *Litorne* est la Grive la plus grosse après la Draine: elle arrive en France au commencement de décembre (vers le milieu de frimaire), habite les friches où croît le genièvre : elle ne diffère des autres Grives que par son bec jaunâtre, et par ses pieds d'un brun plus foncé.

Le *Mauvis*. Il ne faut pas confondre cette Grive avec les *mauviettes*, qui ne sont autre chose que des alouettes ou d'autres petits oiseaux tous différens du

Mauvis. Cette petite Grive est la plus intéressante de toutes, parce qu'elle est la meilleure à manger. Elle arrive en grande bande au mois de novembre (brumaire), et repart vers la fin de décembre (commencement de nivose); il n'en reste aucune en France. Ces trois dernières espèces ne se prennent guère qu'au lacet.

LE CORBEAU.

Tout le monde sait que le Corbeau est tout noir, et que c'est delà que vient le proverbe, *noir comme un Corbeau*; il est en effet entièrement noir, des reflets pourprés et bleuâtres brillent sur les plumes du dessus du corps, et des nuances de vert en dessous; il a aussi le bec, les pieds et les ongles noirs. Il est de la grosseur d'un coq. A son vête-

1 le Corbeau, 2 le Moineau,
3 le Geai, 4 le Magnifique.

Delignon sculp.

ment lugubre il joint un cri ou croacement encore plus lugubre, c'est ce croacement qui le fait appeler *Colas* par les habitans de la campagne.

Cet oiseau est regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtans; tout son corps exhale l'infection; son odorat est si fin qu'il evente de très-loin des cadâvres; les charognes les plus pourries, sont, dit-on, le fond de sa nouriture; il mange aussi des graines, des fruits, des insectes, des poissons morts et même des animaux vivans, faibles et utiles, comme levrauts, agneaux, volailles; enfin il mérite, plus qu'aucun autre animal, la dénomination d'*omnivore.*

La femelle, qui a les mêmes inclinations que le mâle, ne se distingue de lui qu'en ce qu'elle est d'un noir moins décidé, et qu'elle a le bec plus

faible; elle pond, en mars (ventose) cinq à six œufs, d'un vert pâle et bleuâtre, tachetés de noirs; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés, et sur les anciennes tours; elle couve pendant environ deux décades; pendant ce temps, le mâle, fidèle à sa compagne, pourvoit abondament à sa nouriture, et veille pour sa défense : quand les petits viennent d'éclôre, ils sont plutôt blancs que noirs; aussi-tôt qu'ils sont en état de voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid et à faire usage de leurs ailes, et quelque temps après les chassent du lieu qu'ils se sont appropriés.

Les Corbeaux vivent très-long temps; quand ils se posent à terre ils marchent, et ne sautent point comme certains oiseaux; ils ont le vol très-élevé: quand l'orage menace ils s'élèvent au-dessus des nuées : on en a vu quelquefois traverser les airs, ayant le bec chargé de

feu ; ce phénomène n'est autre chose que la matière électrique, qui, comme on sait, remplit l'air dans les temps d'orage : la même chose s'observe aux pointes des paratonerres. Le Corbeau s'aprivoise facilement dans sa jeunesse ; on lui apprend à parler assez aisément, mais il faut lui couper le filet de la langue ; on le dresse aussi à la chasse du vol comme le faucon.

Cet oiseau ne craint ni le froid ni le chaud, aussi est-il répandu par-tout plus ou moins abondament, selon que chaque pays fournit plus ou moins de nouriture : lorsqu'une fois il est établi dans un pays, et qu'il y a pris ses habitudes, il ne le quite guère pour passer dans un autre ; il reste même ataché au nid qu'il a construit. Son plumage n'est pas également noir dans tous les pays, il y en a de plus ou moins foncés du brun au noir ; on en voit aussi de blancs. Dans

la vieillesse on assure que les Corbeaux jaunissent : leur chair a un goût de venaison qui n'est point agréable ; leurs plumes qui sont trop fortes pour écrire, sont employées aux touches des clavecins et forté-piano.

LA CORNEILLE.

LA Corneille n'est pas du tout la femelle du corbeau, comme plusieurs personnes se l'imaginent faussement, mais est absolument une espèce distincte ; elle est beaucoup plus petite que le corbeau ; elle se nourit de vers, d'insectes, de charognes même, comme le corbeau ; elle a le bec, les pieds et les jambes noirs, ainsi que tout le reste du corps ; elle fréquente les bois, les campagnes, les bords des eaux ; l'hiver elle se retire dans les greniers, d'où souvent

elle est chassée par les hiboux. La femelle pond la même quantité d'œufs que celle du corbeau, et elle est de même nourie par le mâle.

Les Corneilles volent en troupe et rapidemeut; si elles se posent par terre, elles marchent, mais lentement; elles ont le bec si fort, qu'elles peuvent casser des noix. Elles sont très-redoutées des habitans de la campagne, dont elles dévastent les terres ensemencées, aussi leur tend-on toutes sortes de pièges pour les détruire.

La manière la plus plaisante d'atraper ces oiseaux, est de mettre un morceau de viande dans le fond d'un cornet, et de la glu à l'entrée (c'est principalement dans les temps des neiges que l'on emploie ce moyen) : on fiche ces cornets dans la neige, les Corneilles, et même les corbeaux, qui aperçoivent la viande, ne manquent pas de venir se

t-on à cet oiseau la qualité de babillard, c'est là l'origine du proverbe, *jaser comme une Pie.*

Cet oiseau devient chauve pendant la mue; il marche en sautant, et remue continuellement la queue: il est assez hardi pour manger dans l'auge des cochons, qui le souffrent volontiers, parce que de là il monte sur leur dos et en mange la vermine: il se nourit des mêmes alimens que la corneille; quand il est repu, il cache adroitement pour les besoins à venir le reste de ses alimens, qu'il ne manque pas d'aller rechercher.

On attribue à la Pie une inclination au larcin; en effet, elle est adroite à voler des perles, de l'or, de l'argent et autres choses précieuses, qu'elle va déposer dans des trous de murs, sous des toits, ce qui a quelquefois fait accuser et punir des innocens. Les

personnes qui en élèvent doivent s'en méfier.

La Pie pond dans le même temps que la femelle du corbeau, à peu près autant d'œufs, tiquetés de taches noires ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés ; il est très-artistement construit ; l'extérieur est tout hérissé d'épines, elle n'y laisse qu'un passage fort étroit pour y entrer. Si quelque oiseau de proie rôde autour de son nid, elle l'attaque et le poursuit avec tant de vigueur et d'acharnement, qu'elle l'oblige à fuir.

LE GEAI.

Le Geai est du genre de la pie, et aussi voleur qu'elle ; on l'en distingue en ce qu'il est plus petit, et principalement par le plumage bleu de ses aîles, et les petites plumes de sa tête qu'il re-

lève en forme de huppe; quand on le prend au nid et qu'on l'élève en cage, il apprend à parler et à sifler aussi bien que la pie: son bec est droit et tout-à-fait noir.

Dans l'été cet oiseau se nourit de cerises, de groseilles, de mûres, de petits pois verts; sur la fin de l'automne et l'hiver, il se nourit de glands qu'il avale tout entiers, tant l'ouverture de son gosier est ample.

La femelle, qui est plus petite que le mâle, fait son nid sur les arbres les plus touffus des bois; elle le compose de mousse, d'herbes sèches, de petites racines; elle pond au mois de mai (floréal) quatre à cinq œufs d'un gris plus ou moins verdâtre et légèrement tachés de brun; elle prend soin de ses petits pendant toute l'année. Cet oiseau vit huit à dix ans; on le voit dans presque toute notre Europe. Il passe pour être sujet au mal caduc.

LE MAGNIFIQUE.

Le Magnifique est une espèce d'oiseau de paradis qui se trouve comme lui dans les mêmes climats, c'est-à-dire, à la nouvelle Guinée ; il est de la grosseur du geai, son plumage est tout aussi varié, mais les couleurs en sont bien plus belles, bien plus apparentes et beaucoup plus riches.

On appelle cet oiseau Magnifique, parce qu'il a deux bouquets de plumes derrière le cou ; le premier est composé de plumes étroites, de couleur jaunâtre, marquées de petites taches noires, et qui sont naturellement relevées par étages ; au dessous de ce premier bouquet, on en voit un second plus considérable, d'une couleur jaune plus pâle, mais qui est moins relevé

que le premier ; ce second bouquet est accompagné des deux côtés de plumes ordinaires, variées de brun et d'orange ; il est terminé par une tache triangulaire d'un brun rougeâtre et luisant. Enfin, deux filets d'un vert éclatant, qui excèdent sa queue, caractérisent cet oiseau ; le reste du corps est varié de vert, de bleu, de jaune, de roux et de brun.

Comme dans l'oiseau de paradis, les plumes du Magnifique sont très-douces au toucher. A l'égard des inclinations, du caractère et des mœurs de cet oiseau, comme elles sont les mêmes que celles de l'oiseau de paradis, nous renvoyons nos jeunes lecteurs à son article.

Volume 4, Page 13.

2..

LE MOINEAU.

Le Moineau est ainsi appelé, non seulement parce qu'il vit solitairement comme nos moines d'autrefois, mais aussi parce qu'il fréquentait d'habitude les immenses maisons de ces révérends, dont les greniers régorgeaient de grains en tout temps. Il est le plus connu et le plus commun des oiseaux; la couleur de son plumage est d'un gris cendré, plus ou moins foncé, suivant l'âge, le climat et la saison; la gorge du mâle est marquée d'une tache noire, la femelle n'en diffère qu'en ce qu'elle est plus petite, que ses plumes sont d'une couleur plus faible et qu'elle n'a point de tache noire à la gorge.

L'espèce du Moineau est répandue généralement du Nord au Midi dans

notre continent seulement ; on ne le trouve jamais dans les lieux déserts, il s'approche de nos habitations. On remarque qu'on en voit plus dans les villes que dans les campagnes ; il semble suivre l'homme par-tout pour vivre à ses dépends : comme il est paresseux et gourmand, il s'atache aux provisions toutes faites, et nos granges, nos greniers, nos basses-cours, sont les lieux qu'il fréquente de préférence.

Comme ces oiseaux sont très-voraces et très-nombreux, ils font plus de tort qu'ils ne valent réellement, car leur plume ne peut servir à rien ; leur chair n'est pas bonne à manger ; leur cri impatiente et déchire l'oreille : quand ils ont adopté un lieu, ils s'y rendent d'autant plus incommodes qu'on ne peut les chasser ; ils sont fins, difficiles à tromper, connaissant aisément les pièges qu'on peut leur tendre ; il

n'y a guère que dans les saisons de disette et dans les temps de neige, où l'on puisse, avec quelque succès, en détruire quelques-uns, mais qu'est-ce qu'une semblable destruction, pour une espèce qui produit beaucoup et se multiplie trois fois par an ?

Les Moineaux nichent ordinairement sous les tuiles, dans les trous de muraille ou de puits, dans des cheminées en s'emparant des nids des hirondelles, ou dans des pots qu'on leur prépare, pourvu cependant que ces pots ne soient pas exposés, ni au midi, ni au couchant, à cause de la pluie qu'ils redoutent, quelques-uns font aussi leur nid sur des arbres.

Le nid de ces oiseaux est composé de foin au dehors et de plumes en dedans, soit qu'ils l'établissent dans des trous ou dans des lieux couverts; ceux qu'ils construisent sur les arbres, ont de plus

une calotte par dessus qui couvre le nid, en sorte que l'eau de la pluie ne peut y pénétrer ; ils laissent une ouverture pour entrer au dessus de cette calotte : le nid ainsi préparé, la femelle y va déposer cinq à six œufs, d'un fond blanc sale, parsemés de taches brunes ; si on vient à détruire cette première ponte avec le nid, en vingt-quatre heures ils en ont construit un autre, et huit jours après ils ont fait une seconde ponte : on ne doit dénicher les petits que huit jours après qu'ils sont éclôs.

Le Moineau se nourit de toutes sortes de graines, comme bled, orge, avoine, chenevis, etc.; il se nourit aussi d'insectes, c'est la première nouriture qu'il donne à ses petits, mais ce qu'il aime le mieux, c'est le bled ; il suit le laboureur dans le temps des semailles, les moissonneurs pendant celui de la récolte, les batteurs dans les granges, les

ménagères lorsqu'elles jètent le grain à leurs volailles; il va même jusque dans les colombiers percer le jabot des jeunes pigeons, pour dévorer les graines dont ils ont été repus.

Comme ces oiseaux sont robustes, on les éleve facilement dans des cages; lorsqu'ils sont pris jeunes, on les rend aisément dociles, on les instruit, on en a même vu imiter la parole et prononcer quelques mots; ils deviennent très-familiers et très-caressans; ils vivent à peu près huit ans.

L'espèce du Moineau est très-nombreuse. Celui dont nous venons de parler est connu sous le nom de *Moineau-franc*, *Moineau-vulgaire*, *domestique* ou de *maison* : dans quelques départemens on l'appelle *Pierrot*, *Guillery*; on donne à l'espèce, en général, le nom de *Passereau*.

LE FRIQUET.

Quoiqu'approchant du moineau, puisqu'il habite le même climat et les mêmes terres, le Friquet paraît être cependant d'une toute autre espèce. En effet, différent du moineau, il se tient toujours à la campagne, fréquente le bord des chemins, se pose sur les arbustes et les plantes basses, établit son nid dans des trous à peu de distance de terre; il se tourne lestement, et marche mieux que le moineau; l'espèce en est beaucoup moins nombreuse, soit parce qu'on en prend beaucoup plus, soit parce que leur ponte, qui n'est que de quatre ou cinq œufs, ne se triple pas comme celle du moineau. Les Friquets se rassemblent en grandes troupes dès

la fin de l'été, et demeurent ainsi pendant tout l'hiver.

Le Friquet, lorsqu'il est posé, ne cesse de se remuer, de se tourner, de frétiller, de hausser et baisser la queue, et c'est de tous ces mouvemens, qu'il fait d'assez bonne grace, que lui est venu le nom de *Friquet* : on le nomme en Italie le *Moineau-fou*. Quoique moins hardi que le moineau, il ne fuit pas l'homme, on le voit même suivre ceux qui passent sur les chemins, voltiger autour des voyageurs, en tournant et assez bas.

Cet oiseau est moins familier, moins remuant que le moineau; il ne fait pas grand tort aux grains, car il paraît préférer les fruits, les graines sauvages et les insectes; il vit cinq à six ans; son chant est assez peu de chose, mais tout différent de la voix désagréable du moineau.

LA SOULCIE.

Cet oiseau diffère du moineau et du friquet, en ce qu'il est plus grand, qu'il a le bec plus fort, plutôt rouge que noir, et qu'il n'a, pour ainsi dire, aucune habitude naturelle qui lui soit commune avec les deux oiseaux dont nous venons de parler ci-dessus. Il ne se plait que dans les bois, ce qui le fait désigner par quelques naturalistes sous le nom de *Moineau des bois*; il y niche dans des creux d'arbre.

La Soulcie ne produit qu'une fois l'année, quatre ou cinq œufs noirâtres, tachés de marques blanches; quand les petits sont assez forts pour accompagner les vieux, ils se réunissent en troupes; c'est ordinairement sur la fin de juillet (commencement de thermi-

dor), six semaines (environ trois décades) plus tôt que les friquets. Cette espèce paraît appartenir principalement à nos climats; on n'en voit point dans le nord, le froid leur est contraire; il n'est pas même rare d'en trouver morts de froid dans les creux d'arbre, lorsque l'hiver est rigoureux.

LE MERLE.

Le Merle est aussi noir que le corbeau, excepté néanmoins le bec, le talon et la plante du pied, qu'il a plus ou moins jaune; sa femelle est d'un brun mêlé de gris, son bec ne jaunit que rarement, elle ne chante pas non plus aussi bien que le mâle.

Les Merles different des grives, d'abord par le plumage, en second lieu par le cri; ils ne voyagent ni ne vont

en troupes comme elles. Quoique aussi sauvages, on les aprivoise plus aisément et ne s'écartent pas autant des lieux habités : il ne faut pas les mettre dans une cage avec d'autres oiseaux, parce qu'ils s'irritent contre les compagnons de leur esclavage, mais les tenir à part à cause de leur chant qu'on perfectionne aisément. On leur apprend des airs entiers, à imiter différens bruits, différens sons d'instrument, et même à contre-faire la voix humaine.

Ces oiseaux font leur première ponte sur la fin de l'hiver; elle est de cinq à six œufs d'un vert bleuâtre avec quelques taches jaunâtres. Souvent, à cause de l'intempérie de la saison, cette première ponte ne réussit pas, ils en font toujours une seconde; leur nid est à peu près construit comme celui des grives, excepté qu'il est garni de laine et de plumes en dedans; ils le posent dans

les buissons ou sur des arbres peu élevés.

Le Merle ne change point de pays pendant l'hiver, il se retire seulement dans les bois les plus épais et sur-tout ceux où il se trouve des arbres toujours verts. Il se nourit de fruits sauvages et d'insectes, aime beaucoup à se baigner; sa chair est très-bonne à manger. L'espèce qui est fixée en France, annonce le printemps par son chant agréable. Cet oiseau a la vue et l'ouie si subtils que le moindre mouvement l'alarme et le fait fuir; c'est là d'où vient le proverbe, *fin comme un Merle.*

LE MARTIN.

Le Martin est un peu plus gros que le merle, il a le bec et les pieds jaunes comme lui, mais plus longs et la queue

plus courte, la tête et le cou noirâtres, derrière l'œil une peau nue et rougeâtre formant un triangle, le bas de la poitrine et tout le dessus du corps d'un brun marron et le ventre blanc.

Cet oiseau s'apprivoise aisément; on en a fait, dans les îles Philippines où on le trouve, un oiseau de basse-cour; il contre-fait de lui-même le cri des coqs, des poules, des canards, etc.; il accompagne ces différens cris de gestes tout à fait gentils et agréables : il fait sa nourriture ordinaire de mouches, papillons, scarabés, sauterelles, vers et même de rats : comme il est d'un appétit glouton, il est très-utile dans un pays où quelques-uns de ces insectes dominent trop abondament, il parvient à les détruire.

C'est d'après la connaissance parfaite de son caractère, que l'on s'avisa d'en faire venir quelques paires à l'île de Bourbon, pour la débarasser des saute-

relles. Cet oiseau y multiplia et rendit un grand service à ce pays, en les faisant disparaître ; mais les colons s'apercevant qu'il fouillait avec avidité dans la terre, le proscrivirent comme granivore; deux heures après il n'en resta pas une seule paire dans l'île. Quelques années s'étant écoulées, les sauterelles recommencèrent leurs ravages; on en fit venir d'autres paires qui débarassèrent une seconde fois le pays de ces insectes nuisibles. Cependant les Martins s'était prodigieusement multipliés, et ne trouvant plus le même fond de subsistance, ils se jetaient sur les raisins, les dattes, les bleds, le maïs, le riz, les fèves, ils s'insinuèrent même dans les colombiers pour y tuer les jeunes pigeons; de sorte qu'après avoir délivré ces colonies, des sauterelles, ils sont devenus eux-mêmes un fléau redoutable et plus difficile à extirper.

Les Martins ne sont pas fort peureux, et les coups de fusil ne les effrayent pas du tout : ils adoptent ordinairement certains arbres voisins des habitations ; ils y passent la nuit, on en voit quelquefois sur un arbre autant qu'il y a de feuilles ; lorsqu'ils sont ainsi rassemblés, ils babillent tous à la fois, et quoi qu'ils aient un ramage naturel fort agréable, ils ne laissent pas de se rendre très-incommodes pour les voisins.

Les femelles font deux pontes par année, leur nid est très-grossièrement construit, ne prenant aucune précaution pour empêcher la pluie d'y pénétrer ; elles pondent ordinairement quatre œufs à chaque couvée ; elles sont très-atachées à leurs petits ; si l'on tente de les leur enlever, elles fondent sur le ravisseur à coups de bec, en poussant une espèce de croacement, signe de leur colère et de leur douleur.

LE CYGNE.

Le Cygne est sans contre-dire le plus beau des oiseaux aquatiques, il nage avec une noblesse, une aisance et une grace qui font plaisir à voir. Quand il a atteint un an il devient d'une blancheur si éclatante, que la neige seule peut le disputer avec lui ; aussi voulons-nous faire entendre que quelque objet est très-blanc, nous ne manquons pas de dire, *il est blanc comme un Cygne*, ou *comme de la neige.*

Le bec du Cygne est d'une couleur livide quand il est jeune, et devient rougeâtre, passé la première jeunesse ; ce bec est large pour que cet oiseau puisse, en le plongeant dans l'eau, prendre à la fois une grande quantité de limon et y saisir ce qu'il y trouve de



1 le Cigne, 2 le Chardonneret
3 le Merle.

Delignon sculp.

vermisseaux, en éparpillant le reste; le dessus est percé ainsi que dans l'oie et le canard, pour que l'animal puisse rejeter l'eau par cette ouverture, et avaler seulement ce qui lui convient pour sa nouriture.

Cet oiseau est muni d'un long cou, qui lui devient très-nécessaire, parce que ne pouvant entrer tout son corps dans l'eau, il atteint avec son long cou, qu'il plonge dans ce liquide, la nouriture dont il a besoin; il a la langue dure et comme hérissé de petites dents.

On prétend que la forme de ces oiseaux a donné aux hommes l'idée de la navigation et de la construction des navires, les premiers fabricateurs ayant formé sur le cou, la poitrine, la proue et la quille, sur le ventre et la queue, la poupe et le gouvernail, sur les ailes, les voiles, et sur les pieds, les rames.

La femelle pond cinq à six œufs

blancs, très-gros, à un jour d'intervalle l'un de l'autre; elle les couve pendant 50 jours, c'est ordinairement au mois de février (pluviose); elle place son nid tantôt sur un lit d'herbes sèches, tantôt sur un tas de roseaux entassés et même flotans sur l'eau; elle aime éperdûment ses petits et les défend contre toutes ataques : les premières plumes qui poussent ne sont pas blanches, mais grises. Cet oiseau fait le plus bel ornement de nos pièces d'eau, et consent à s'y établir comme un hôte libre et non comme un esclave. Les contrées septentrionales de l'un et de l'autre continent semblent être sa vraie patrie et le climat qu'il préfère.

En Suisse, on s'atend à un long et rude hiver, quand on voit ariver beaucoup de Cygnes sur les lacs; c'est dans cette saison rigoureuse qu'ils se montrent en France, en Angleterre : ils ont le vol

très-haut; ils s'abatent de préférence sur les eaux dont le cours est sinueux et tranquille, et dont les rives abondent en herbage, qui fait leur principale nourriture; cependant ils vivent de poissons et sont très-adroits à les surprendre.

Le Cygne, qui, sans contre-dire, peut se nommer le roi des oiseaux d'eau, fier de sa noblesse et de la force qu'il sait déployer, ne redoute aucun oiseau de proie, il les atend sans les provoquer, sans les craindre, il repousse leurs assauts en opposant la résistance de ses plumes qui sont très-fournies, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert, pour ainsi dire, de bouclier. Un vieux Cygne ne craint point, dans l'eau, le chien le plus fort et le plus déterminé; son coup d'aile pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent.

Cet oiseau, naturellement doux et

pacifique, devient quelquefois féroce vis-à-vis même de ses semblables. Deux Cygnes se battent avec acharnement, souvent un jour entier ne suffit pas pour terminer leur lutte : le combat commence à grands coups d'ailes, continue corps à corps et finit souvent par la mort d'un des deux; ils cherchent réciproquement à s'étouffer en se serrant le cou et se tenant par force la tête plongée dans l'eau.

Aussi propres que voluptueux, ces oiseaux petits-maîtres font toilette assidue chaque jour; on les voit aranger leur plumage, le lustrer et prendre de l'eau dans leur bec pour se la répandre sur le dos, sur les ailes, avec un soin qui suppose le desir de plaire; aussi plaisent-ils à tous les yeux, on les aime, on les applaudit, on les admire. Ils vivent très-long-temps.

Le Cygne sauvage est moins grand

et moins pesant que le Cygne domestique; la bâse de son bec est recouverte par une peau jaune, et toutes ses plumes ne sont pas blanches comme celles du Cygne domestique.

On avait autrefois, en France, une fureur pour les Cygnes; il n'y avait pas un seul petit bourgeois, ayant une pièce d'eau, qui n'eût au moins un Cygne; on en voyait sur toutes les rivières. L'endroit, à Paris, où on en élevait dans ces temps, a été appelé *île des Cygnes* et en retient encore le nom.

La chair du Cygne est dure et indigeste, cependant on en mange quelquefois, mais ce sont des jeunes. La peau de ces oiseaux, couverte de son duvet, est propre à guérir les rhumatismes, elle procure une douce transpiration; on en garnit des coussins, des oreillers; les grosses plumes de leurs ailes sont très-bonnes pour écrire.

LE CHARDONERET.

Prononcer le nom de Chardoneret, c'est annoncer la beauté du plumage, la douceur de la voix, la finesse de l'instinct, l'adresse singulière, la docilité à l'épreuve : ce charmant petit oiseau réunit tout, il ne lui manque que d'être rare, et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Rien de plus éclatant que son plumage, le rouge cramoisi, le noir velouté, le blanc, le jaune doré sont les principales couleurs que l'on voit briller sur cet oiseau. Lorsqu'il est en repos, chacune de ses ailes présente une suite de points blancs, d'autant plus apparens, qu'ils se trouvent sur un fond noir : la femelle a moins de rouge que le mâle et n'a point du tout de noir.

Le nid de ces oiseaux est artistement fait, le tissu en est des plus solide, la forme agreable; il est composé extérieurement de mousse fine, de joncs, de petites racines, de boure, de chardons; le tout enlacé avec art; l'intérieur est matelassé d'herbe sèche, de crin, de laine et de duvet : ils le posent sur les arbres et par préférence sur les pruniers et noyers; ils choisissent d'ordinaire les branches faibles et qui ont beaucoup de mouvement, quelquefois ils nichent dans les taillis, d'autres fois dans des buissons épineux : on prétend que ces derniers chantent mieux que les autres et qu'ils ont le plumage un peu plus foncé.

La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps, cette première ponte est de cinq œufs tachetés de brun, rougeâtre vers le gros bout; elle en fait successivement une seconde et une troi-

sième; mais le nombre des œufs va toujours en diminuant à chaque ponte. Elle a beaucoup d'attachement pour ses petits; la première nouriture qu'elle leur donne consiste en chenilles et autres insectes; et si on les prend tous à la fois et qu'on les enferme dans une cage, le père et la mère savent les trouver et continuent d'en avoir soin, mais rarement ces petits viennent à bien.

Le Chardoneret a le vol bas, mais suivi, il ne sautille pas comme le moineau. Nous avons dit plus haut que sa docilité était éprouvée, en effet on lui apprend, sans beaucoup de peine, à exécuter divers mouvemens avec précision, à faire le mort, à tirer un pistolet, mettre le feu à un pétard; enfin il n'est pas rare de le voir tirer des petits seaux qui contiennent son boire et son manger.

L'automne, ces oiseaux commencent

à se rassembler, c'est la saison où on en prend le plus; l'hiver ils vont par troupes fort nombreuses, au point que l'on peut en tuer sept à huit d'un seul coup de fusil; on les voit répandus sur les grands chemins, principalement ceux où croissent les chardons, la chicorée sauvage; ils en épluchent la graine ainsi que les nids de chenilles en faisant tomber la neige. On a vu des Chardonerets vivre jusqu'à 20 ans; mais communément 16 à 18. Il en existe un grand nombre de variétés.

LE SERIN CANARI.

Cet oiseau, quoiqu'originaire des îles Canaries, se plaît tellement dans notre climat, qu'il y multiplie très-bien: forme élégante, taille légère et souple, gentil plumage, chant mélodieux, cadences

perlées, gaîté, propreté, docilité, familiarité, tout enchante dans ce joli petit musicien de nos appartemens. Il a le talent de plaire aux dames, qui font leur amusement de son éducation ; petits soins, complaisances, attentions, baisers, caresses, tout lui est prodigué : à l'aide d'une serinette, elles dirigent son gosier docile. On écoute avec plaisir un Serin, même lorsqu'il n'a eu d'autre maître que la Nature. Ceux dont les accens et le ramage ont été modifiés par la bonne éducation, sifflent plusieurs airs avec goût, précision et sans se confondre. On en a vu à la foire Saint-Germain en 1760, qui distinguaient les couleurs, assortissaient les nuances de toutes les étoffes qu'on leur montrait, faisaient les quatre règles de l'arithmétique avec les fractions, marquaient avec des chiffres détachés l'heure de la montre qu'on leur

présentait. Le *Venturon d'Italie* et le *Cini* où *Serin vert de Provence*, paraissent être les tiges primitives des variétés de cet oiseau, qu'on compte au nombre de vingt-neuf; les unes grises, d'autres blondes, d'autres jaunes, d'autres agathes, d'autres isabelles et d'autres panachées. L'amour dans le mâle se manifeste par son chant; l'ardeur de la femelle n'est ni si grande, ni si vive. Communément les femelles font trois pontes par an, chacune de quatre, cinq, six et même sept œufs. Les jeunes Serins muent six semaines après leur naissance; la mue dure deux mois. La propreté de l'eau pour se baigner, une nouriture, ni trop abondante, ni trop succulente, c'est le moyen de les préserver des maladies auxquelles ces oiseaux sont sujets, et qui sont les suites de leur esclavage. Un Serin peut vivre 12 à 14 ans. La femelle Canari

peut produire avec le tarin, le chardoneret, le linot, le pinson, le bruant, le moineau; mais le mâle Canari ne produit aisément qu'avec la femelle du tarin, difficilement avec celle du chardoneret, et point avec la femelle des autres oiseaux. Quand les Serins s'acouplent avec les chardonerets, il en résulte des espèces qu'on nomme *Mulâtres*. Les Serins des Canaries, autrefois inconnus en Amérique, furent, dit-on, transportés au Pérou en 1756, et aux îles Antiles en 1757, où ils se sont beaucoup multipliés.

LE PINSON.

Cet oiseau est ainsi nommé du mot Allemand *finck*, formé par le cri de l'oiseau. Il est très-vif, toujours en mouvement, toujours gai; commence

à chanter plusieurs jours avant le rossignol au printemps. Un Pinson aveugle est un chanteur infatigable ; ce chant est plus agréable dans les bois que dans l'appartement. Ces oiseaux voyagent en troupes, et vont, dit-on, passer l'hiver et le temps des neiges dans les déserts de la Tartarie où les vents laissent de grands espaces à découvert. Comme ils volent par troupes, on en prend un grand nombre au filet, soit au printemps à leur retour, soit en automne à leur départ. Ceux qui passent l'hiver avec nous, près de nos habitations, viennent jusques dans nos basses-cours et y vivent en parasites, se cachent dans les haies fourées, sur des arbres toujours verts, dans des trous de rocher où on les trouve quelquefois morts de froid, lorsque la saison est trop rude. Le Pinson est plus souvent posé que perché, ne marche point en sautillant, coule lé-

gèrement sur la terre, et va sans cesse ramassant; son vol est inégal. Il se laisse approcher de fort près, pince jusqu'au sang lorsqu'on veut le prendre; supporte difficilement la perte de la liberté, et souvent se laisse mourir. Son nid caché avec soin sur les arbres et arbustes les plus touffus, jusques sur les arbres fruitiers de nos jardins, est construit de mousse blanche et de petites racines en dehors, de laine, de crin, de fils d'araignées et de plumes en dedans. La femelle y dépose cinq ou six œufs gris rougeâtres, semés de taches noirâtres plus fréquentes au gros bout; le mâle ne la quitte que pour aller à la provision. Ces oiseaux, d'un naturel jaloux, se battent à outrance pour une femelle. Si l'on met un jeune Pinson, pris au nid, sous la leçon d'un serin, d'un rossignol, ect., il s'appropriera le chant de ses maîtres, mais jamais nos airs : cependant, quoi-

qu'un peu rétif, on en fait assez ce qu'on veut. Au nombre des variétés du Pinson, on remarque dans les cabinets des curieux, la *Tucite*, le *Pinson privé du Brésil*, le *Pinson à huppe couleur de feu*, le *Pinson de Bahama*.

LE VERDIER.

On nomme ainsi cet oiseau à cause de sa couleur. Il est d'un naturel gai, chante agréablement, passe l'hiver dans les bois sur les arbres toujours verts, sur les charmes et les chênes touffus qui conservent encore leurs feuilles desséchées, y construit au printemps son nid avec de la boure, de la laine, des plumes, du poil; pond cinq ou six œufs mouchetés de taches rouges. Le mâle est, dans le temps de la couvée, compagnon fidèle de la femelle dont il

partage les soins, et charme ses ennuis par son ramage et ses mouvemens de caresse et de tendre affection. Les jeunes Verdiers sont doux, faciles à aprivoiser, susceptibles d'éducation, s'accoutument à prononcer quelques mots, à manger sur le doigt, à revenir à la voix de leur maître; vivent de graines de genièvre, de chenevis, de sauterelles, de fourmis, de chenilles.

LE PAPE.

Cette espèce de verdier de la Louisiane et de la Caroline est remarquable par l'assemblage de ses brillantes couleurs. On prétend que son plumage varie dans ses différens âges; brun la première année, bleu la seconde; il devient rouge, brun et d'un bleu violet la troisième. Ces oiseaux nichent sur

les orangers et n'y restent pas l'hiver. Les Hollandais, à force de soins et de patience, sont parvenus à faire nicher les Papes dans leur pays, comme ils y ont fait nicher les bengalis et les veuves. Le millet, l'alpiste, la chicorée leur servent de nouriture.

LE LINOT, LA LINOTTE.

CET oiseau est un de ceux dont le ramage agréable fait les délices des champs et de la solitude. Il s'aprivoise, est susceptible d'éducation, répète les airs qu'on lui apprend avec le flageolet, mue sur la fin du printemps, et mange du millet, de la navette, du mouron, de la graine de lin. Les femelles ne chantent, ni n'apprennent à chanter. Il n'y a que les jeunes mâles, pris au nid, que l'on puisse dresser à

parler et à sifler un air. Pour les mettre en train, on leur présente un miroir, on les répète, ils croient voir leur semblable, l'émulation s'en mêle, et les progrès sont plus rapides. Le chenevis les engraisse excessivement, et les fait périr ou au moins on les empêche de chanter. En cage, cet oiseau vit 5 ou 6 ans. La femelle fait son nid sur les génevriers, les groseilliers, les noisetiers, dans les bois taillis, quelquefois à terre, mais bien plus fréquemment sur les ceps de vigne ou entre deux perches; elle reconstruit son nid jusqu'à trois fois, lorsqu'on le détruit.

LE GOBE-MOUCHE.

Ce petit oiseau, triste, sauvage, mène une vie tranquille, sans dangers, sans combats : protégé par la so-

litude, il n'arrive qu'à la fin du printemps, lorsque les insectes, dont il fait sa proie, ont pris leurs ailes, et repart dans l'arrière-saison, pour retrouver aux contrées du midi, sa pâture, sa solitude et ses amours : tel est le charmant tableau que nous présente M. de Buffon. Ce grand peintre de la nature nous donne ainsi, d'un seul trait de pinceau, l'histoire de tous les oiseaux qui se nourissent de mouches, de moucherons et d'insectes volans, sans toucher, ni aux fruits, ni aux graines. Il y ajoute cette importante considération, que si nous sommes importunés vers la fin de l'automne, d'une multitude d'insectes, c'est que ces oiseaux, qui n'ont d'autre nouriture, obligés de dévancer le temps des frimas, qui les priverait de leur subsistance, abandonnent notre climat.

LE HÉRON.

Cet oiseau solitaire, triste, mélancolique, le plus disgracié peut-être de la Nature, mène une vie pénible et souffrante, passe des jours entiers, immobile à la même place, pour guéter sa proie; il subit souvent de longs jeûnes, et périt quelquefois d'inanition et de froid. Patient par instinct, lourd dans ses mouvemens, farouche, apathique, défiant par caractère, il fuit l'homme de très-loin; s'il est pris, il se laisse consumer et périt sans se plaindre. Sa voix ou plutôt son cri, est un son aigre, sec, bref et un peu plaintif, qu'il répète de moment en moment; ce cri se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable, lorsque l'oiseau ressent de la douleur. Souvent assailli par l'aigle ou le

2

1

1 le héron Commun,
2 le Martin Pêcheur.

Delignon sculp.



faucon, il n'élude leur ataque, qu'en s'élevant au-dessus des airs, en se perdant avec eux dans la région des nuages, et en défendant courageusement sa vie. Il vole fort haut, fréquente les marais voisins de la mer, dort perché sur les arbres, passe le jour dans l'eau, monté sur ses hautes jambes, se nourit de poissons et de grenouilles. C'est au plus haut des grands arbres que les Hérons posent leur nid, qui sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbes sèches, de joncs et de plumes: la ponte est de quatre ou cinq œufs, d'un bleu verdâtre, pâle et uniforme, à peu près de même grosseur que ceux de la cioogne. La chasse au vol du Héron est amusante. Celui-ci poursuivi par les oiseaux dressés à cette chasse, tâche de prendre le dessus en volant, et tient sa tête cachée sous son aile, de manière que le gerfaut, le sacre ou le

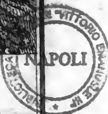
faucon, en l'ataquant, vient donner contre le bec du Héron, et se fait une profonde blessure. M. de Buffon divise en quatre familles le genre des Hérons, savoir : les *Hérons* proprement dits, les *Butors*, les *Bihorcaux* et les *Crabiers*.

LA BÉCASSE.

Cet oiseau de passage, connu sur nos tables, habite, en été, les hautes montagnes. En hiver, il descend dans nos départemens, vole par paire, arrive et s'en retourne par des temps de brouillard, fréquente les bois humides et les ruisseaux, où il vient, soir et matin, se nourir de vers; son vol est lourd. La vitesse avec laquelle il trote, le dérobe à la vue et au fusil du chasseur. Il est facile de le prendre au filet et au lacet;

1 le Bouvreuil, 2 le Pinson,
3 le Serin, 4 la Linotte.

Delignon sculp.



rarement il pond en France. La femelle fait son nid à terre, avec des feuilles ou herbes sèches, entre-mêlées de petits brins de bois, le tout rassemblé sans art et amoncelé contre un tronc d'arbre ou sous une grosse racine. On y trouve quatre ou cinq œufs, un peu plus gros que ceux du pigeon; ils sont d'un gris roussâtre. Les petits quitent le nid, presque aussi-tôt qu'ils sont éclôs, et volent de bonne heure, sans cependant être abandonnés de leur père et mère. L'espèce de Bécasse est universellement répandue du nord au midi dans les deux continens.

LA BÉCASSINE.

OISEAU de passage, dont la chair est un mets délicat. Cet oiseau, commun dans les lieux marécageux, se nourit

de vers et d'insectes, qu'il cherche avec son bec dans les mares d'eau; on peut l'y prendre avec des collets. Les Bécassines sont communes en Hollande, pendant l'hiver, et viennent en France pendant l'automne et l'été. Elles font leur nid dans les joncs des marais, et pondent quatre ou cinq œufs. Cet oiseau est difficile à tirer, à cause de la sinuosité de son vol.

LE MARTIN-PÊCHEUR.

Cet oiseau, l'un des plus beaux que nous ayons dans nos climats, se nourit de petits poissons, les saisit avec adresse, en rasant la surface de l'eau; c'est sa seule nouriture. Lorsque son estomac a bien digéré les chairs et extrait tout le suc nouricier, l'oiseau a, comme les oiseaux de proie, l'avantage de rejèter



les écailles, les épines, les arêtes, les nageoires. La femelle pond cinq ou six œufs dans quelques trous de rats-d'eau ou autres, sur le bord des eaux, fait deux ou trois couvées par an, de six œufs chacune. Le Martin-Pêcheur, quoiqu'originaire des climats chauds, s'est habitué au froid du nôtre : on le voit en hiver plonger même sous la glace. Son vol est rapide et filé ; tantôt il rase la surface de l'eau et jète en volant un cri perçant et répété ; tantôt il se tient sur une branche avancée au dessus de l'eau, et se laisse tomber à plomb pour saisir sa proie ; il est si sauvage qu'on ne peut en approcher et qu'il ne se laisse jamais aprivoiser. Sa chair a une odeur de faux musc. Nous ne connaissons en Europe qu'une espece de Martin-Pêcheur ; on en compte huit en Amérique et plus de vingt en Asie et en Afrique.

LE MARTINET.

On distingue le grand et le petit Martinet. C'est une espèce d'hirondelle qu'on aperçoit la dernière en France, et qui disparaît la première. Elle plane et vole d'une vitesse extrême. Sa vue est perçante; elle atrape, avec la plus grande agilité, les insectes qu'elle découvre à des distances éloignées. Le Martinet est friand des œufs des petits oiseaux; on le voit souvent voler autour de leurs nids, et y jeter en volant un coup-d'œil de gourmandise. Il donne bien de l'inquiétude au père et à la mère, qui l'éloignent par leurs cris et même en le poursuivant. En leur absence le Martinet entre, casse les œufs, les mange, tue quelquefois les jeunes oiseaux éclôs, et met la désola-

tion dans le petit ménage. Dans l'île de Candie, on atache une cigale à un hameçon, l'insecte vole, le Martinet s'élance, le saisit et se prend à l'amorce.

LE TOUCAN.

CET oiseau tout à fait étranger à notre climat, se nourit à peu près comme le perroquet. Il joint à la beauté du plumage, une qualité précieuse, celle de se familiariser dans les basses-cours. On assure qu'au Brésil il vit avec les poules. Le goût qu'il a pour le poivre, qu'il dévore avec avidité, lui a fait donner le nom de *Mange-poivre*. Si on lui jète des grains, il les atrape en l'air avec beaucoup de dextérité. Ses plumes sont si belles que les Sauvages s'en servent pour orner leur tête et leurs armes. Ces plumes sont ordinairement d'un beau

noir, changeant en vert; les couleurs de la gorge et de la poitrine varient selon les différentes espèces.

Cet oiseau semble défigurer par une tête grosse et un bec monstrueux, à proportion de son corps, qui n'excède pas celui d'une pie. La Nature qui ne fait rien en vain, lui a donné la facilité d'avaler sa nouriture en bloc, sans la broyer, ni la concasser. Le Toucan vit de poissons et de graines; il creuse avec son bec, son nid, dans le creux des arbres. Le cri de cet oiseau est une espèce de siflement, qu'il réitère si souvent et d'un ton si monotone, qu'il lui a fait donner dans plusieurs endroits le nom d'*Oiseau-Prédicateur*.

L'ORTOLAN.

Ce petit oiseau de passage est fort commun dans les pays chauds. Lorsque l'Ortolan est gras, c'est un mets si délicat, qu'une chaleur légère suffit pour le faire cuire. Ces oiseaux, qu'on croit originaires d'Italie, arrivent avec les hirondelles, remontent jusqu'en Bourgogne (départ. de l'Yonne, de la Côte-d'Or, etc.), font leur nid sur les ceps de vigne ou dans les bleds, même à terre, assez négligemment. La femelle fait deux pontes par an, et couve quatre ou cinq œufs grisâtres. La famille élevée, ces oiseaux s'en retournent, vers le mois d'août ou de septembre (fructidor), dans les pays méridionaux. Ils chantent la nuit comme le jour, vivent d'avoine et de millet, et seraient susceptibles d'éducation.

LE BOUVREUIL ou PIVOINE.

Au retour du printemps, cet oiseau fait beaucoup de dégâts dans les vergers, en détruisant les tendres bourgeons, au moment où ils se développent; il s'aprivoise et s'élève en cage; son chant est mélodieux et flûté. On assure que la femelle chante comme le mâle, ce qui paraît s'écarter de la marche ordinaire de la Nature. Il apprend aussi à parler et articule avec un accent très-doux. On cite des traits touchans de l'atachement de ces oiseaux pour ceux qui les élèvent.

Les Bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes; ils font leur nid sur les buissons à cinq ou six pieds de haut; la femelle y pond de quatre à six œufs : l'éducation des

petits achevée, les père et mère restent appariés tout l'hiver, soit qu'ils voyagent, soit qu'ils restent; ceux qui voyagent partent avec les bécasses au mois de novembre (frimaire) et reviennent en avril (germinal); ceux qui restent quitent les bois au temps des neiges, descendent les montagnes, s'approchent des lieux habités ou se tiennent sur les haies le long des chemins; ils se laissent facilement approcher et prendre dans différens pièges; ils supportent leur captivité si on leur donne une nouriture qui leur convienne; avec de la patience et des soins, on vient à bout de les familiariser. Le Bouvreuil apparie, mais avec un peu de peine, avec la femelle du serin canari. Cet oiseau vit 5 ou 6 ans; sa chair est délicate ou amère, suivant l'âge, la saison ou la nouriture.

LE BRUANT.

La famille de ces oiseaux, qui a des rapports avec celle des ortolans, est répandue depuis la Suède jusqu'en Italie. Notre Bruant de France se retire l'été autour des bois, le long des haies et des buissons, quelquefois dans les vignes, presque jamais dans l'intérieur des forêts; l'hiver, une partie de ces oiseaux changent de climat; ceux qui restent se réunissent en troupes, s'approchent de nos habitations, cherchent leur nourriture sur les buissons, sur les chemins et jusques dans la fiente des chevaux; ils vivent d'insectes et de graines. On distingue deux espèces de Bruant, qui offrent l'un et l'autre un mets fort délicat lorsque ces oiseaux sont gras. Le *Bruant de haie* donne assez facilement

dans tous les pièges; il s'aprivoise dans nos volières, mais il lui faut du temps pour se faire à la captivité et reprendre son ramage. Le *Bruant Fou* est ainsi nommé en Italie, parce qu'il donne tête baissée dans tous les pièges; il se plaît dans la solitude et se retire sur les montagnes.

LE COMMENDEUR.

CET oiseau est ainsi nommé à cause de la belle plaque rouge qui décore son plumage; il est actif, familier, docile et susceptible d'éducation; il apprend facilement à parler, et se plaît à chanter et à jouer; sa nouriture est le froment, le maïs. Malheur aux moissons et aux terres ensemencées où l'on voit s'abattre une troupe de ces oiseaux. A la Louisiane, on les prend, l'hiver, au filet, en

5..

les amorçant avec une traînée de riz et d'autres graines. On en trouve dans la Virginie, la Caroline, en Amérique, etc.

LE ROSSIGNOL.

De tous les oiseaux que la Nature a doué d'un chant mélodieux, aucun n'a comme le Rossignol, cette douceur, cette agréable variété dans les sons, ces cadences brillantes et soutenues, cette flexibilité prodigieuse dans le gosier, qui lui fait, pendant des heures entières, former toutes sortes de modulations, les étendre, les graduer, les varier selon toutes les combinaisons possibles. Il suffit de l'entendre pour desirer de le connaître; lorsqu'on le voit on est surpris que dans un corps si mince et si délicat, il y ait des organes si forts et si brillans : il se plaît sur-tout à chanter



1. le Rossignol, 2. l'Alouette, 3. la Fauvette,
4. l'Ortolan, 5. le Commandeur.

Delignon sculp.

pendant le silence de la nuit, perché aux environs de quelque coline, de quelque ruisseau, où l'écho répond à ses accens. On dirait que, fier de son mérite, il ambitionne les applaudissemens de la Nature, alors plus attentive à l'écouter.

Ce chantre de nos forêts nous annonce par ses premiers accens le retour du printemps; il continue son ramage sans interruption jusqu'à ce que ses petits soient éclôs; alors les soins de l'éducation le lui font suspendre.

Les bois et les valons solitaires sont les lieux favoris du Rossignol; il est ennemi des ardeurs du soleil et des rigueurs de l'hiver. Il vient vers le mois d'avril (germinal), des parties orientales de notre hémisphère, et s'en retourne en automne. Lorsqu'il n'est point aprivoisé, il est farouche, craintif; cependant il se laisse approcher à vingt

ou trente pas : la jalousie est un des traits distinctifs du caractère du Rossignol ; on n'en voit jamais deux chanter ou faire leur nid fort près l'un de l'autre. Seul avec sa femelle, il fuit la société de ses semblables ; on croirait qu'il veut jouir de sa gloire sans rivaux, et que lui seul suffit pour embélir les lieux qu'il habite.

La femelle du Rossignol est muette ; elle fait son nid près de terre, au pied d'une haie, d'une charmille ou dans des broussailles, avec des feuilles de chêne sèches artistement rangées, mais sans liaisons entr'elles ; le moindre mouvement fait écrouler le berceau de la petite famille. Elle pond dans nos climats, deux fois par an, quatre fois dans les climats plus chauds : cinq œufs, d'où il sort plus de mâles que de femelles, sont le fruit de ses amours. On ne sait où le Rossignol se retire l'hiver, mais

comme il est très-frileux, il est probable qu'il se rend dans les pays chauds.

LE BEC-FIGUE.

CES oiseaux, qui vivent en troupes aux contrées méridionales, sont toujours dispersés pendant leur séjour dans nos climats tempérés. En France, ils arrivent tard au printemps, et partent avant les premiers froids d'automne; en Lorraine, ils arrivent en avril (germinal), et partent au mois d'août (thermidor); ils habitent les bois, se nourissent d'insectes, vivent dans la solitude, ou plutôt dans la douce société de leur femelle : leur nid est si bien caché qu'on a peine à le découvrir. Ils sont friands de figues et de raisins, c'est alors qu'ils deviennent un mets très-délicat. Il y en a une si grande quan-

tité dans l'île de Chypre, qu'on les marine au vinaigre dans des barils : les Italiens en font aussi un grand commerce.

LE ROUGE-GORGE.

Cet oiseau, d'une taille svelte, élégante, habite nos bois, nos jardins, fait la chasse aux mouches, aux insectes, aux vermisseaux, vit de raisins, de fruits, de ronces ; est le premier éveillé, le dernier couché, ne vole guère au dessus de 4 à 5 pieds de terre, (128 à 160 centimètres), aime à se baigner, établit son nid dans le tronc d'un arbre, ou le construit avec art au milieu des épines ou sur de petits arbrisseaux, avec de la mousse, il n'y ménage qu'un trou pour entrer : lorsqu'il sort il le bouche avec des feuilles. La ponte de la fe-

melle est de quatre œufs, de couleur brune; rien de plus léger, de plus tendre, de plus délié, de plus animé que le chant du mâle dans le temps des nichées. Cet oiseau se plaît dans la solitude.

Le Rouge-Gorge s'aprivoise aisément, devient familier, s'approche des habitations dans l'hiver; dans cette saison il chante et égaie la triste Nature, son ramage agréable console de l'absence du rossignol. Pour élever les petits, il faut les tenir chaudement, ne leur donner que peu à la fois; ces oiseaux, gras, sont un mets aussi délicat que l'ortolan. Le Rouge-Gorge bleu de l'Amérique septentrionale, est d'un naturel très-doux, ne se nourit que d'insectes et fait son nid dans des troncs d'arbre.

LA FAUVETTE.

Ces oiseaux, dit M. de Buffon, les plus nombreux, comme les plus aimables, sont d'un naturel gai, vif, agile et léger; leurs mouvemens ont l'air du sentiment, leurs accens le ton de la joie, leurs yeux l'intérêt de l'amour. Ils arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; les uns viennent habiter nos jardins, d'autres les champs semés de légumes, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi, les Fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaîté.

Les mouches, moucherons, insectes, vermisseaux, graines de lierre, de mézéreon, de ronces, leur servent de nouriture. C'est un de leurs plaisirs de courir le matin, sur les feuilles mouillées par la rosée et les petites pluies d'été, et de se baigner avec les goutes d'eau qu'elles secouent du feuillage. Leur nid, placé près de terre, est soigneusement caché; la femelle y pond ordinairement cinq œufs, qu'elle abandonne lorsqu'on les a touchés; le mâle ne quitte point sa compagne, partage les soins de la couvée et l'éducation de la famille. Presque toutes les Faûvettes partent en même-temps, au milieu de l'automne; à peine en voit-on encore quelques-unes en octobre (vendémiaire). Plusieurs semaines après que le rossignol s'est tu, l'on entend les bois résonner par-tout du chant de ces Fauvettes. Leur voix, dit M. de Buffon, est pure et légère; leur

chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées. Ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime le bonheur. La *Fauvette-Babillarde*, ainsi nommée à cause de son chant perpétuel, est la plus remuante, la plus leste. Quoiqu'en général les Fauvettes se refusent à adopter et couver les œufs des autres oiseaux, c'est dans le nid de la Fauvette-Babillarde que le coucou dépose le plus souvent les siens. Des différentes espèces de Fauvettes, une seule vient passer l'arrière-saison et l'hiver avec nous, c'est celle qu'on nomme *Fauvette d'hiver*. On la voit arriver par troupes vers la fin d'octobre, et au commencement de novembre (brumaire), s'abatre sur les haies, voltiger de buisson en buisson, toujours assez près de terre. Son petit ramage est

plaintif, peu varié, plus fréquent, plus soutenu vers le soir. Cet oiseau disparaît au printemps et remonte vers le nord.

LE PITCHOU.

C'est le nom d'un petit oiseau de Provence, qui se rapproche du genre des fauvettes; il fait sa nourriture des papillons, du chou; le soir, il se tapit et se loge entre les feuilles du chou, pour échapper à la chauve-souris, son ennemi, qui rôde autour de ce froid domicile.

L'ALOUETTE.

Dès les premiers jours du printemps, l'amour ranime le ramage de ces oiseaux; on les voit s'élever dans les airs, toujours en chantant: c'est, dit-on, pour

se faire apercevoir et être entendus des femelles. La femelle pond sur terre, trois fois par an, de petits œufs grivelés. Le nombre de ces oiseaux égaient les campagnes par leur mélodie agréable. La chasse au miroir en est amusante. On les prend à la traînasse, au filet. On les engraisse dans des cages garnies de toile au-dessus, leur naturel les portant toujours à s'élever, ils se briseraient la tête sans cette précaution. Ils sont connus, sur nos tables, sous le nom de *Mauviettes*, et offrent un mets fort délicat; l'*Alouette de Sibérie* est la plus belle de toutes; le *Cochevis*, la *Calandre*, l'*Alouette Pipi* et l'*Alouette des Marais*, passent pour avoir le chant le plus agréable. Il y en a encore d'autres espèces, telles que la *Farlouse*, le *Cujelier*, etc.

LA FARLOUSE OU ALOUETTE DES PRÉS.

Cet oiseau se nourit des petites graines, de vermisseaux et d'insectes, niche ordinairement dans les prés bas et marécageux, pose son nid à terre, le cache très-bien. Tandis que la femelle couve, le mâle se tient perché sur un arbre, dans le voisinage, et s'élève de temps à autre en chantant et battant des ailes. Son chant flatteur, un peu triste, approchant de celui du rossignol, est bref et coupé. On dit que ce petit oiseau ne vit que 3 ou 4 ans.

LA MÉSANGE.

Il n'est point de famille plus nombreuse que celle des Mésanges. On en

compte environ vingt-cinq espèces. Ces oiseaux sont vifs, agiles, courageux; vivent, non seulement de chenevis, de noix, d'amandes, de noisettes et autres graines, qu'ils percent à coups de bec, mais encore de vers, d'insectes, d'abeilles; de ces œufs de chenilles, rangés en forme d'anneaux autour des branches, même de petits oiseaux faibles et malades, dont ils percent le crâne pour avoir la cervelle. En cage, ils mangent avidement le sang, la viande gâtée, la graisse rance. Hors le temps des amours, leur cri est rauque et désagréable. Les Mésanges vont par troupes; toujours en mouvement, elles voltigent d'arbre en arbre, sautent de branche en branche, grimpent sur l'écorce, gravissent contre les murailles, s'acrochent, se suspendent de toutes les manières, souvent la tête en bas; se tiennent dans les buissons, autour des

grands chemins, se laissent approcher, ataqnent hardiment la chouette, cherchent à lui crever les yeux, pincent vivement les doigts de l'oiseleur, lorsqu'elles se sentent prises, et les frappent à coups de bec. C'est dans des trous d'arbre, ou à l'extrémité des branches, qu'ils placent leur nid; la femelle y dépose dix-huit à vingt œufs, que le père et la mère défendent avec la plus grande intrépidité. On prend ces oiseaux au trébuchet, au petit filet d'alouette, au lacet, ou même en les enivrant avec de la farine délayée dans du vin; ils donnent assez facilement dans tous les piéges. Ils sont capables d'apprendre à siffler des airs; les jeunes, pris un peu grands, réussissent mieux que ceux élevés à la brochette; ils se familiarisent promptement, et commencent à chanter au bout de dix ou douze jours. Comme ils sont sujets à la goute, il faut les

tenir chaudement l'hiver. On a vu des Mésanges privées faire amas et provision de graines, qu'elles avaient soin de cacher. Le chant ordinaire du mâle, celui qu'il fait entendre toute l'année, sur-tout la veille des jours de pluie, ressemble au grincement d'une lime ou d'un verrou, ce qui lui fait donner, dans quelques pays, le nom de *Sérurier*.

LE ROITELET.

L'HEUREUX caractère que celui du Roitelet! ce petit oiseau est toujours gai, alerte, vif et plein de feu; jamais la mélancolie ne le gagne; chaque saison est pour lui la saison de la joie; il chante soir et matin, sur-tout en hiver, mais plus agréablement et avec plus d'éclat au mois de mai, qui est le temps de ses amours. Comme le rossignol, il vit peu avec ses semblables, et n'en est pas

moins heureux ; on dirait qu'il porte tout son bonheur en lui-même.

Le Roitelet habite les murs de terre, les toits de chaume et les buissons ; les vers et les araignées font sa nouriture. On le prend avec beaucoup de peine. Il a la voix plus haute que ne semble le comporter un si petit corps. Sa volée est courte et basse. Le dehors de son nid est construit de mousse, et le dedans de plumes et de crin, de la forme d'un œuf, dressé sur un de ses bouts, et avec une petite issue vers le milieu pour y entrer ; cette disposition garantit les œufs et les petits de l'intempérie de l'air : la ponte est depuis six jusqu'à dix œufs et même plus. Quand deux mâles se rencontrent, ils se battent jusqu'à ce que le vainqueur fasse fuir le vaincu. Les petits sont fort difficiles à élever en cage ; lorsqu'on réussit à les conserver, leur chant réjouit autant que celui de

tout autre oiseau. On leur donne du cœur de veau haché, bien nétoyé et fort menu, huit à dix fois par jour, mais peu à la fois; on y joint des mouches, mais non pas dans les commencemens.

Le Roitelet est un des plus petits oiseaux de l'Europe. Le dessus de son corps est d'un brun tirant un peu sur le roux; la gorge et la poitrine sont d'un blanc sale et roussâtre.

LE PITPIT.

Cet oiseau gai, vif, toujours sautillant, demeure dans les climats les plus chauds de l'Amérique, qu'il ne quitte point; on les voit en grandes troupes dans les bois, perchés sur les grands arbres, et vivant familièrement avec d'autres petits oiseaux d'espèces étrangères. Il y en a plusieurs espèces.

LE FIGUIER.

Il n'est peut-être pas de famille d'oiseaux plus nombreuse que celle-ci; on en connaît cinq espèces dans les climats très-chauds de l'ancien continent, et trente-cinq dans le nouveau: ils vivent d'insectes, de vers, de fruits, et sont sur-tout friands de figues. Les Figuiers d'Amérique sont oiseaux voyageurs; ils passent en été dans la Caroline et jusqu'au Canada, reviennent ensuite dans les climats plus chauds pour y nicher et élever leurs petits; habitent les lieux découverts, les pays cultivés, se perchent sur les petits arbrisseaux, se nourissent d'insectes et de fruits mûrs et tendres, tels que les bananes, goyaves, sur-tout les figues, et entrent dans les jardins pour les becqueter.

LA CICOGNE.

Le genre de la Cicogne n'est composé que de deux espèces. Les *Cicognes blanches* arrivent en Alsace et dans la Lorraine au mois de mars et même dès la fin de février (ventose), et reviennent constament aux mêmes lieux; si leur ancien nid est détruit, elles le reconstruisent avec des brins de bois et d'herbes des marais, qu'elles entassent en grande quantité. C'est ordinairement sur les crénaux des tours, sur les combles élevés et quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé qu'elles le posent. La femelle ne pond pas au-delà de quatre œufs et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre, un peu moins gros, mais plus alongés que ceux de l'oie;

1 la Cigogne, 2 le Coucou,
3 la Mésange à longue queue.

Delignon sculp.

le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture; les œufs éclôsent au bout d'un mois. La fin du mois d'août (thermidor), est la saison du départ ; ces oiseaux nous quitent pour se retirer dans des climats plus chauds, tels que l'Egypte, où l'on assure qu'ils font une seconde ponte ; ils se rassemblent en troupes pour voyager, leur vol est ferme et soutenu : ils se nourissent de grenouilles, de lézards, de couleuvres et de petits poissons. Lorsqu'ils s'irritent ou s'inquiètent, ils font claqueter leur bec : on ne leur connait aucune voix, aucun siflement, aucun cri; leur langue est courte et cachée au fond du gosier. Ils ont l'air triste, la contenance morne, le naturel doux et facile à aprivoiser : on les voit, quand ils sont excités, se mêler au jeu des enfans. Les jeunes Cicogneaux éclôs, ne quitent point leur père et mère, c'est l'affection

la plus tendre; dans leurs vieux jours ils vont aux champs pour eux, les nourrissent; ces bonnes qualités ont échauffé l'imagination de ceux qui ont parlé de ces oiseaux. On vante leur reconnaissance envers leurs hôtes; les Cicognes sont respectées: on serait mal venu en Thessalie, en Hollande, en Turquie et ailleurs si on tuait quelqu'un de ces animaux; en Alsace, on place des roues, et en Hollande des caisses carrées, au faîte des édifices, pour les engager à y faire leur nid. En général ils sont très-propres et font leurs ordures dans des endroits retirés. On en a gardé qui ont vécu 20 et 22 ans dans l'état de domesticité.

La *Cicogne noire* recherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages et niche dans l'épaisseur des forêts, sur de vieux arbres, notament sur des sapins. Elle

est commune dans les Alpes, en Suisse; on la voit au bord des lacs, guétant sa proie, volant sur les eaux et quelquefois s'y plongeant rapidement pour saisir un poisson ; elle vit aussi de sauterelles, de scarabées. L'on parvient aisément à l'aprivoiser : en général la chair de la Cicogne ne vaut rien à manger.

LE COUCOU.

CET oiseau prend son nom de son cri. On en distingue plusieurs espèces, elles diffèrent pour la grandeur et la couleur : on ne commence à entendre chanter le Coucou qu'au commencement de mai (floréal), jusqu'à la fin de juillet (thermidor); le reste de l'année on ne le voit plus, soit qu'il passe sous d'autres climats, soit qu'il se cache ou

qu'il reste engourdi dans quelques arbres creux: il est carnassier, se nourit d'insectes, mange les petits oiseaux, dévore leurs œufs. Un trait singulier et presqu'unique, c'est que la femelle ne construit pas de nid, et qu'elle va pondre son œuf dans celui d'autres oiseaux, tels que linotes, roitelets, mésanges, alouettes, pinsons, fauvettes, rouges-gorges et autres. L'instinct puissant des animaux est toujours fondé sur des raisons solides; elles nous échappent quelquefois : d'où vient cette indifférence apparente du Coucou, tandis que tous les oiseaux montrent les soins les plus tendres pour leur progéniture? Un observateur qui avait remarqué un nid de fauvète, dans lequel il y avait quatre œufs, en apperçut un jour un cinquième différent des autres; la fauvète couveuse en prit le même soin que des siens : il en sortit un oiseau beaucoup plus gros

que les autres, c'était un Coucou, toujours afamé, que la fauvète ne pouvait parvenir à rassasier; il manifestait sa voracité par un bec toujours ouvert. Au bout de quelques jours, l'observateur vit à terre les quatre fauvètes ensanglantées, déchirées, et le petit Coucou seul en pessession du nid. Il fut prouvé que la mère du Coucou avait long-temps voltigé autour du nid, d'où l'on conjectura qu'elle avait commis ce meurtre, afin que son petit profitât seul du soin de la fauvète, qui, peut-être, en serait devenu la victime, si on ne lui eût ôté son élève.

Quoique rusés, quoique solitaires, les Coucous peuvent être aprivoisés, ils sont même capables d'un très-grand attachement et d'une certaine éducation. On compte en Asie et en Afrique vingt-trois espèces de Coucous, dont une des plus remarquables, est le *Moroc* ou *Coucou*

indicateur, parce qu'il indique les nids des abeilles sauvages.

Le Coucou d'Afrique a un cri perçant ou plutôt un chant diversement accentué, qui le fait entendre à une grande distance, et qui ne ressemble pas à celui du Coucou d'Europe; il passe des heures entières à chanter sans interruption.

On trouve aussi en Amérique plusieurs espèces de Coucous; ils se distinguent des autres en ce qu'ils font leur nid et couvent eux-mêmes leurs œufs.

LE COUROUCOU.

CET oiseau du Brésil, ainsi nommé à cause de son cri, vit solitaire dans l'épaisseur des forêts humides, où il se nourit d'insectes, se tient caché et si tranquille, presque toute la journée, dans

les rameaux les plus touffus, qu'on ne penserait pas à lui s'il ne faisait pas entendre son siflement grave et monotone. En avril (germinal), ces oiseaux font leur nid dans des troncs d'arbre; la femelle y dépose trois ou quatre œufs sur la poussière de bois vermoulu : pendant qu'elle couve, le mâle lui apporte à manger et ne cesse de faire entendre son accent triste, langoureux et mélancolique. La femelle fait une seconde ponte aux mois d'août et de septembre (fructidor). Les rats, les couleuvres, les oiseaux de proie, de jour et de nuit, en détruisent un grand nombre. On a inutilement tenté d'apprivoiser de ces oiseaux pris à la chasse, ils ont constament refusé toute espèce de nouriture. Comme leurs plumes tombent au moindre frotement, ils est assez difficile de préparer leur peau pour les conserver dans les Cabinets.

LE TOURACO.

C'est l'un des plus beaux oiseaux de l'Afrique ; il est vif, agile et s'agite sans cesse ; sa voix est désagréable. M. de Buffon en a nouri un avec des raisins, des pommes, des oranges et autres fruits. Il réunit la souplesse à l'élégance, ses mouvemens sont lascifs, ses atitudes pleines de graces. Mal à propos l'a-t-on mis dans la classe des coucous ; plus soigneux de sa famille, il fait lui-même son nid, y dépose ses œufs et les couve.

LE FOURMILIER.

Cet oiseau de la Guyane se tient dans les bois épais, jamais dans les lieux découverts et voisins des habita-

tions. Ses ailes et sa queue sont si courtes qu'il ne peut voler en plein air ; il ne s'en sert que pour courir et sauter légèrement sur quelques branches peu élevées. Son nid, construit assez grossièrement avec des herbes sèches, est suspendu par les deux côtés sur des arbrisseaux à deux ou trois pieds au dessus de la terre ; la femelle y pond trois ou quatre œufs presque ronds. Le Fourmilier est vif, toujours en mouvement, grand mangeur de fourmis, ce qui lui rend la chair d'un goût huileux, désagréable et d'une odeur infecte lorsqu'on l'ouvre. Parmi les espèces nombreuses de cette famille, on distingue le *Roi des Fourmiliers*, presque toujours seul parmi les autres ; le *Béfroi*, dont le cri, qui s'entend d'une demi-lieue, ressemble au son d'une grosse cloche qui sonne l'alarme ; le *Carillonneur*, dont le chant ressemble au son de trois

cloches d'un ton différent, et l'*Arada*, appelé le musicien de Cayenne.

LE GUÊPIER-MÉROPS.

Cet oiseau se nourit de graines de persil et de navets, de guêpes, d'abeilles et d'autres insectes; il se trouve dans l'un et l'autre continent, on en voit même dans les départemens méridionaux de la France; il va en troupes le long des montagnes couvertes de plantes odorantes, fait son nid dans les cavernes à six ou sept pieds de haut, quelquefois aux environs des ruches: la femelle pond six ou sept œufs. Le moyen de l'atraper est d'atacher pour appât, une cigale à un hameçon, ainsi que font les enfans dans l'île de Candie. Cette famille des Guêpiers nous offre bien des variétés, dont quelques-unes sont remarquables par leurs belles couleurs.

L'OISEAU DU TROPIQUE OU PAILLE-EN-CUL.

Deux plumes longues de quinze ou dix-huit pouces, que cet oiseau a dans la queue, et qui de loin ressemblent à des pailles, leurs barbes étant très-courtes, l'ont fait appeler ainsi par des matelots ou d'autres hommes peu délicats sur le choix des noms.

L'oiseau du Tropique vole très-bien et très-haut; il s'éloigne de terre, mais se repose sur la surface de l'eau comme le canard: il se nourit de poisson, il pond, couve et élève ses petits dans des îles désertes. On croit qu'il dort sur l'eau.

Cet oiseau, à peu près de la grosseur du canard, a le bec assez gros, fort, un peu courbé vers le milieu, pointu et tout à fait rouge; les parties supé-

rieures de la tête et du cou sont d'un blanc argenté très-brillant, et chaque côté de la tête est une bande d'un beau noir; tout le reste du corps est du même blanc argenté, mais rayé de cendre noirâtre sur le plumage supérieur.

Il y a un autre oiseau du Tropique, à peu près de la grosseur du pigeon, dont le plumage est également d'un blanc argenté très-brillant.

Il y en a un troisième beaucoup moins gros que le précédent; un blanc fauve est sa couleur dominante, une bande d'un beau noir lui marque les côtés de la tête.

Les oiseaux du Tropique sont ainsi nommés, parce qu'ils habitent la Zone-torride, ou l'espace compris entre les deux Tropiques.

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de la Nature; son chef-d'œuvre est le petit Oiseau-Mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux; légèreté, rapidité, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori; l'émeraude, le rubis, la topase brillent sur ses plumes; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instans; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il vit de leur nectar, et n'habite

que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

La colère du lion est redoutable, terrible, mais presque toujours juste; celle de l'Oiseau-Mouche est aussi plaisante à voir qu'elle est déraisonnable. Lorsqu'il ne trouve pas dans la fleur qu'il suce le miel qu'il y cherchait, il devient furieux, ses plumes se hérissent, il se venge sur la fleur et la met en pièces à-coups de bec. Rien n'égale en effet sa vivacité, son courage, son audace; on le voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros que lui, s'attacher à leur corps, se laisser emporter par leur vol, les accabler de coups de bec, jusqu'à ce qu'il ait assouvi sa petite colère. Son vol rapide et bourdonnant fait entendre un bruit semblable à celui d'un rouet; il n'a d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété. C'est la femelle qui seule construit son

nid, de la grosseur et de la forme d'une moitié d'abricot; elle l'attache à deux feuilles, ou à un seul brin d'oranger ou de citronier; elle y dépose deux œufs tout blancs, gros comme des petits pois, que le mâle et la femelle couvent pendant douze jours : les petits éclôs le treizième, sont nouris par leur mère, qui leur donne à sucer sa langue toute emmiellée du suc des fleurs. Ces oiseaux se laissent approcher jusqu'à cinq ou six pas. On les tire avec du sable au lieu de plomb; on les prend aussi avec une verge enduite d'une gomme gluante; il suffit de les toucher lorsqu'ils bourdonnent autour d'une fleur : ils meurent aussi-tôt qu'ils sont pris. M. de Buffon en compte vingt-quatre variétés, plus brillantes les unes que les autres. Il donne à ces diverses espèces les noms qu'indique naturellement leur plumage, ceux des pierres précieuses dont il imite

les couleurs, le *Rubis*, l'*Améthyste*, le *Rubis-Topaze*, le *Saphir*, l'*Emeraude*, l'*Escarboucle*, ect.; d'autres sont distingués par la diversité de leur forme.

Aucun naturaliste ne dit que l'Oiseau-Mouche existe dans notre hémisphère, excepté ceux qui l'ont confondu avec le colibri. L'Amérique paraît être la patrie unique de ce charmant oiseau; encore n'en habite-t-il que les contrées les plus chaudes : si quelques-uns s'avancent en été dans les zones tempérées, ils n'y font qu'un court séjour. Ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

LE COLIBRI.

LA Nature, en prodigant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le Colibri son voisin; elle l'a produit

dans le même climat, et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le Colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant et d'enchanteur. Ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au Colibri. Un même instinct anime ces deux charmans oiseaux, et c'est leur ressemblance qui les a fait souvent confondre sous un même nom; cependant ils diffèrent l'un de l'autre par un caractère évident et constant; cette différence est dans le bec: celui des Colibris, égal et afilé, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur; de plus, la taille svelte et legère des Colibris

paraît plus alongée que celle des oiseaux-mouche ; ils sont aussi généralement plus gros : cependant il y en a de plus petits que les grands oiseaux-mouche.

Le courage et la hardiesse des Colibris sont au dessus de leur force. L'oiseau qu'on nomme *Gros-Bec*, est friand de leurs œufs ; lorsqu'il s'approche du nid, le père et la mère s'élancent sur lui, le poursuivent ; l'oiseau, quoique fort, et armé d'un bec vigoureux, fuit, jète les hauts cris ; il sent qu'il a affaire à des ennemis dangereux. Si les Colibris peuvent le joindre, ils s'atachent sur son corps, le percent de leur bec afilé et aigu, et le poignardent jusqu'à ce qu'il périsse.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits du Colibri, que ceux de l'oiseau-mouche ; aussi délicats, ils périssent de même en captivité. On a vu le père et la mère, par audace et par tendresse, venir

jusque dans les mains du ravisseur porter de la nouriture à leurs petits.

Il ne paraît pas que les Colibris s'avancent aussi loin dans l'Amérique septentrionale que les oiseaux-mouche. Le Mexique, où le climat n'est pas très-chaud, est l'endroit où on les rencontre en plus grand nombre ; c'est donc à 20 ou 21 degrés de température qu'ils se plaisent. « C'est là, dit M. de Buffon avec sa grace ordinaire, que, dans une suite non interrompue de jouissances et de délices, ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante, et que l'année, composée d'un cercle entier de beaux jours, ne fait pour eux qu'une saison constante d'amour et de fécondité. »

On prend les Colibris de la même manière que les oiseaux-mouche. On les fait sécher à une chaleur douce, et leurs couleurs ne perdent rien de leur éclat. Les dames Américaines les suspendent

7...

à leurs oreilles comme des diamans. On fait avec leurs plumes des tapisseries et des tableaux.

M. de Buffon distingue dix-neuf espèces de Colibris, qui diffèrent entr'elles par le plumage, la grosseur et la variété des couleurs.

LE PERROQUET.

MONSIEUR de Buffon, après avoir, dans un discours plein d'éloquence et d'énergie, présenté des vues neuves et intéressantes sur les facultés imitatives des animaux, divise les Perroquets en deux grandes classes, ceux de l'ancien, ceux du nouveau continent; aucune espèce n'est commune aux deux mondes. La première classe renferme les *Kakatoës*, les *Perroquets* proprement dits, les *Loris*, les *Perruches à longue queue*,

1 le Peroquet, 2 Oiseaux Mouches 3 4 5 et 6.

Delignon sculp.



les *Perruches à courte queue.* Ceux de la deuxième classe sont les *Aras*, les *Amazones*, les *Criks*; les *Papegais*, les *Perriches à queue longue*, les *Perriches à queue courte.* Le Perroquet proprement dit, originaire de l'Afrique et des grandes Indes, vit, dans son pays natal, de presque toutes sortes de fruits et de graines. Il y en a de différentes couleurs et grandeurs. L'espèce la plus commune, qu'on appelle *Jacot*, est le Perroquet cendré de Guinée, dont la sensibilité s'annonce par ses attachemens, ses jalousies, ses préférences, ses caprices. Il s'admire, s'applaudit, s'encourage, se réjouit, s'attriste, semble s'émouvoir et s'attendrir aux caresses, et donne des baisers affectueux. Ces oiseaux marchent difficilement, s'aident de leur bec pour grimper, se plaisent sur le muscadier, tiennent leur nourriture dans une pate, pendant qu'ils man-

gent, cassent dans leur bec, dont la partie supérieure est seule mobile, l'écorce du fruit le plus dur, font tant de dégât dans les champs, qu'on fait garder les moissons par des enfans. La graine de coton les enivre, et cause chez eux les mêmes effets que sur l'homme l'excès du vin. Ils trouvent beaucoup de plaisir à se balancer, suspendus à une branche flexible et élastique; ils sont sujets au mal caduc; ils ne se laissent guère approcher du chasseur, regardent tomber leur camarade abattu d'un coup de fusil, et se mettent alors à crier de toutes leurs forces. Ils construisent leur nid en forme de ballon, avec des joncs et de petits ramaux, ils y ménagent une entrée, et le suspendent au haut des arbres, à l'extrémité des faibles branches, de manière qu'il est inaccessible aux serpens. Chaque ponte est de deux œufs. Le mâle et la femelle couvent

tour-à-tour. La beauté du plumage, l'instinct, la douceur, la docilité sont les présens que le Perroquet a reçus des mains de la Nature. La vie privée, les leçons, l'éducation et l'industrie humaine ont développé dans cet animal l'organe de la voix et en ont perfectionné la souplesse. Il apprend et retient très-facilement; aussi voit-on des Perroquets qui parlent distinctement, chantent, rient, pleurent, siflent, imitent le cri d'un enfant, d'un chien, d'un chat; contre-font le ton et l'inflexion de la voix humaine. Ils sont doux, caressans, aiment à être caressés; mais si on les met en colère, ils hérissent leurs plumes. La femelle parle aussi bien que le mâle.

« L'oiseau parleur, dit M. de Buffon, récrée, distrait, amuse; dans la solitude, il fait compagnie, dans la conversation il est interlocuteur, il répond, il appelle, il accueille, il jète l'éclat des

ris, il exprime l'accent de l'affection, il joue la gravité de la sentence; ses petits mots tombés au hasard, égaient par les disparates ou quelquefois surprennent par la justesse. » Un de ces oiseaux, à qui l'on disait *riez Perroquet, riez*, se mettait à rire, et l'instant d'après s'écriait, avec un grand éclat : *ô le grand sot, qui me fait rire !* On dit, en général, que les amandes amères sont contraires aux Perroquets, que la viande les rend lourds, stupides, et fait tomber leurs plumes, que le persil les fait promptement périr. La chair des Perroquets d'Amérique est estimée; son goût tient de la nouriture qu'ils prennent. La graine d'acajou lui donne un goût d'ail, le piment et les fruits de bois d'inde un goût de girofle et de canelle, et le fruit de genipa la rend noire. Un Perroquet, dit-on, vit communément vingt ans et plus. Réaumur

certifie avoir vu un Perroquet de cent vingt ans.

M. de Buffon subdivise les espèces dont nous avons parlé plus haut. L'espace de cet ouvrage ne nous permettant pas de les parcourir dans toute leur étendue, nous nous bornerons à citer les principales.

JACOT ou PERROQUET ANDRÉ.

C'est celui que l'on apporte communément en Europe et qui s'y fait le plus aimer, parce qu'il réunit toutes les qualités qui sont l'apanage du Perroquet. Le mot de Jacot qu'il paraît se plaire à prononcer, est le nom qu'ordinairement on lui donne. Tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise; une queue d'un rouge vermillon termine et relève ce plumage lustré, moi-

ré, et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais; l'œil est placé dans une peau blanche qui couvre la joue; le bec est noir, l'iris de l'œil est couleur d'or; la longueur totale de l'oiseau est d'un pied (32 centimètres).

La plupart de ces Perroquets nous sont apportés de la Guinée; ils viennent de l'intérieur des terres de cette partie de l'Afrique. On leur apprend fort aisément à parler; ils semblent imiter de préférence la voix des enfans et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard.

Le Perroquet a la faculté que n'ont pas les autres oiseaux, de mâcher ses alimens, il la doit à la mobilité du demi-bec supérieur. Il porte avec sa pate ses alimens dans sa bouche, tandis que les autres oiseaux ne les prennent avec leur bec que pour les jeter dans leur gosier.

On voit quelquefois le Perroquet de Guinée devenir, après une mue, jaspé de blanc et de couleur de rose, soit que ce changement ait pour cause quelque maladie ou les progrès de l'âge : cette espèce est, comme plusieurs autres, sujète à l'épilepsie et à la goute. Le Jacot est néanmoins très-vigoureux et vit long-temps.

Il est rare de voir des Perroquets produire dans nos contrées tempérées ; il ne l'est pas de les voir pondre des œufs clairs et sans germe : cependant on a quelques exemples de Perroquets nés en France.

LE PERROQUET VERT.

On trouve ce Perroquet aux Moluques et à la nouvelle Guinée : quelques voyageurs ont assuré en avoir vu dans la

Chine, cela ne peut être que dans provinces les plus méridionales de empire. Le Perroquet vert est de grosseur d'une poule moyenne; il a le corps d'un vert vif et brillant, grandes plumes de l'aile et les épau bleues, les flancs et le dessous du h de l'aile d'un rouge éclatant; les gran plumes des ailes et de la queue sont d blées de brun. Il a quinze pouces de l gueur (40 centimètres). Cette espèce peu commune, elle est douée de même intelligence que le Jacot, et s ceptible de la même éducation.

LE VEZA ou PERROQUET NOI

Ce Perroquet qui porte, à Madagasc le nom de *Veza*, est connu en Fran sous le nom de Perroquet noir; il de la grosseur du Perroquet cendré Guinée; son plumage est d'un noir ég

où l'on remarque une teinte de violet; son bec est extrêmement petit, sa queue au contraire fort longue. Il est très-familier et fort aimable dans son pays natal; mais il y a peu d'exemple que l'on en ait transporté en Europe.

LES LORIS.

On a donné ce nom, dans les Indes orientales, à une famille de Perroquets, dont le cri exprime assez bien le mot *Lori*. Ils ne sont guère distingués des autres oiseaux de ce genre, que par leur plumage, dont la couleur dominante est un rouge plus ou moins foncé; cependant leur regard est plus vif, leur voix plus perçante, leurs mouvemens plus prompts. On les aprivoise très-facilement, ils articulent très-clairement des paroles, et, ce qui est assez rare dans tous les animaux, ils conservent

de la gaîté dans la captivité; mais on les transporte difficilement en Europe où ils ne peuvent vivre long-temps.

M. de Buffon distingue onze espèces de Loris, ils ne diffèrent les uns des autres que par la grandeur et par quelques nuances dans le plumage.

LES PERRUCHES.

C'est le nom générique d'une famille de perroquets de l'ancien continent. M. de Buffon en distingue trois espèces, l'une à queue longue et également étalée, une autre à queue longue et inégale, et la troisième à queue courte. Les Perruches nous offrent beaucoup de variétés, qui toutes se distinguent par la richesse de leur plumage; il est à remarquer que les Perruches sont, en général, plus petites que les perroquets.

LES PERRICHES.

Monsieur de Buffon désigne par ce nom, une nombreuse famille de perroquets de l'ancien continent; il paraît que c'est pour les distinguer des perruches de l'ancien. Comme ces dernières, il les divise en trois classes, auxquelles il donne la même dénomination. Il est à remarquer que la variété des Perriches est encore plus nombreuse que celle des perruches.

PERROQUETS. DU NOUVEAU CONTINENT.

Nous avons déjà nommé les grandes familles des Perroquets du nouveau monde; ils ne diffèrent de ceux de l'ancien que par quelques nuances dans le

plumage : au reste, même caractère, mêmes mœurs, même intelligence. Le plus grand et le plus magnifiquement paré de tous ces Perroquets est l'*Aza*; le pourpre, l'or et l'azur brillent sur tout son corps, sa voix n'est point aussi agréable que son plumage; ce n'est qu'un cri qui, d'un ton rauque, semble articuler le mot *Aza*.

L'Amazone est d'un vert brillant et éblouissant, ses ailes sont d'un beau rouge; il habite les bords du fleuve des Amazones et se laisse facilement élever.

LES TONIS
OU PERRICHES A COURTE QUEUE.

Ce sont les plus petits Perroquets de l'Amérique, ils ne sont guère plus gros que des moineaux; l'éclat et la variété de leurs couleurs en font des oiseaux charmans.

Les espèces de Perroquets sont si nombreuses, que chaque partie des contrées qui les produisent et chacune des îles où on les trouve, en a une qui lui est propre.

La grande multitude de ces oiseaux prouve qu'ils réitèrent très-souvent leurs pontes, puisque chacune d'elles est peu nombreuse. La prodigieuse variété de Perroquets qui s'offrirent aux navigateurs sur toutes les plages méridionales du nouveau monde, les frapèrent d'étonnement et d'admiration. Plusieurs îles reçurent le nom d'*îles des Perroquets*. Ce furent les seuls animaux que Colomb trouva dans la première contrée où il aborda. Il est à remarquer que ces oiseaux servirent d'objets d'échange dans les premières relations de commerce qu'eurent entre eux les habitans de l'ancien et du nouveau monde.

Fin des Oiseaux.

DES INSECTES.

Les Insectes, créatures méprisables en apparence, sont pour l'observateur réfléchi un objet d'admiration et d'étonnement. Rien ne prouve mieux la perfection des ouvrages de la Nature, que les proportions surprenantes de leurs organes et le mécanisme de leur structure.

Tout Insecte, soit qu'il vole, soit qu'il rampe, est un petit animal composé de plusieurs anneaux qui s'éloignent et se rapprochent dans une membrane commune qui les rassemble, ou de plusieurs lames coupées qui jouent en glissant les unes sur les autres, ou bien de plusieurs parties qui ne tiennent l'une à l'autre que par un filet ou petit canal.

De la première espèce sont tous les

Vers, soit qu'ils aient des pieds, ou qu'ils n'en aient point: c'est par le jeu de ces anneaux qu'ils se transportent d'un endroit à l'autre, qu'ils sortent de terre et y rentrent au moindre danger, qu'ils avancent et reculent selon le besoin.

De la seconde espèce, que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de scarabées, sont les mouches, les hannetons et une infinité d'autres, dont le corps est un assemblage de plusieurs petites lames qui s'alongent en se dépliant, ou se racourcissent en rentrant les unes sur les autres.

La Nature a pourvu tous les êtres d'armes offensives et défensives; mais les Insectes en ont été particulièrement revêtus; la plupart ont de fortes dents, ou une double scie, ou un aiguillon à plusieurs dards, ou de fortes pinces: ceux dont le corps n'est point garanti par une sorte de cuirasse, l'est par

un poil épais qui affaiblit les chocs qu'ils pourraient recevoir, et les frotemens qui les endommageraient ; tous ont des moyens d'échapper à leur ennemi ; les uns par le secours de leurs ailes, d'autres par le ressort de leurs pieds de derrière dont la détente les élance à une grande distance, d'autres à l'aide d'un fil qui les soutient lorsqu'ils se précipitent d'un lieu où quelque danger le menace.

La manière dont ils se servent de leurs outils ou de leurs armes, est plus admirable encore que toutes ces inventions dont l'esprit humain s'honore. Sans aucune ressource étrangère, ils filent, construisent, bâtissent, distillent, percent, ect., suivant les besoins auxquels la Nature les a assujétis ; les uns ont une trompe, qui tantôt leur sert de langue et tantôt d'alambic ; d'autres ont une scie ou des tenailles, dont ils font le même usage que nous ; d'autres enfin,

une espèce de tarrière ou instrument pour percer le bois, qui leur sert à creuser dans le cœur des fruits, des fleurs, ou sous l'écorce des arbres, des demeures pour eux et pour leur famille.

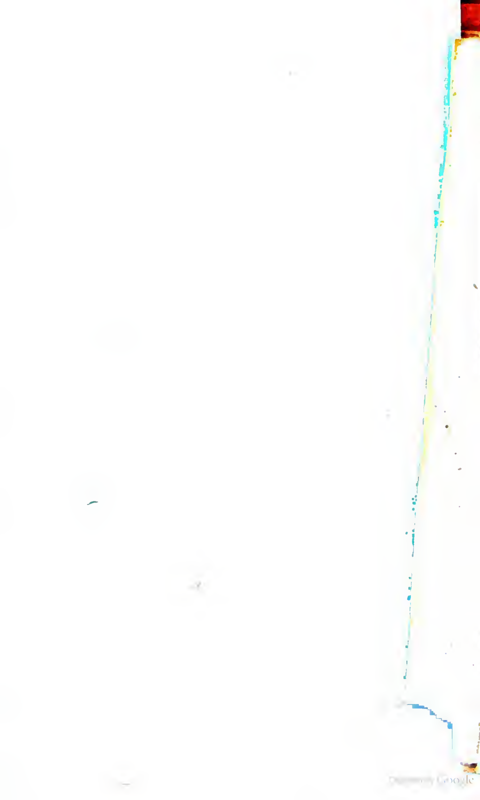
Outre d'excellens yeux, la plupart ont des cornes, qui les dévançant dans leur marche, leur servent de sonde, mettent leurs yeux à couvert, et les préviennent de tout objet qui pourrait les heurter.

La même sagesse qui a pourvu à leurs besoins, s'est aussi plue à les vêtir : elle a prodigué dans leur robe, sur leurs ailes, et dans les ornemens de leur tête, tout ce que le luxe peut inventer de plus somptueux. L'industrie des hommes atteindra-t-elle jamais la magnificence qu'offre une mouche luisante, une cantaride, un papillon, ou une simple chenille ?

LES CHENILLES.

La classe des Chenilles est des plus nombreuses, on en compte plus de cent cinquante espèces; elles ont pour la plupart le même caractère et la même manière de vivre; plusieurs ont un talent et une industrie dignes de fixer l'attention de l'observateur; tout est mesuré relativement à leur durée et à leurs besoins. La vie de ces insectes est une des plus curieuses merveilles de la Nature. On peut dire qu'elles ont deux existences et toutes deux ont un terme qui ne varie presque jamais, à moins d'accident.

La Chenille reptile, en naissant, rampe d'abord sur la terre ou sur les arbres, sous une forme hideuse; au bout d'un certain temps, elle est appelée



1. la Chenille, 2. la Chrysalide,
3. son Papillon, 4. Papillon du Jour,
5. Papillon de Nuit,

Delignon sculp.

à un nouveau genre de vie. Les unes filent un tombeau momentané, dans lequel elles se régénèrent; d'autres se suspendent par le milieu du corps avec un fil de soie et attendent ainsi le moment de leur métamorphose en papillon: dans cet état de mort apparente, elles prennent une forme rétrécie, semblable à un enfant emmailloté, et alors on les nomme *Chrysalides* ou *Nymphes*. Les unes restent dans cet état plusieurs semaines, d'autres plusieurs mois, d'autres enfin plusieurs années. L'époque de leur développement arrivé, leurs organes se dilatent, l'insecte dégorge une liqueur mousseuse qui amollit le haut de sa coque; elle achève de l'ouvrir à coups de tête, et revoit le jour sous la forme brillante du papillon. L'impression de l'air agit sur les ailes du volatile; peu apparentes d'abord, elles s'étendent bientôt: il les agite avec un doux fré-

missement, il prend l'essor, et d'un vol sautillant, parcourt les prairies émaillées de fleurs, plonge sa trompe dans leur calice et s'enivre de la liqueur qu'elles distillent : la légèreté, l'inconstance le transportent sans cesse d'un plaisir à l'autre, et l'amour n'est pas le dernier. Il y a des papillons femelles qui pondent jusqu'à quatre, cinq, six et sept mille œufs, tous produisent de nouvelles Chenilles, et celles-ci de nouveaux papillons.

Les Chenilles, que beaucoup de personnes ne voient qu'avec effroi, n'ont rien de venimeux; celles qui sont recouvertes de poils, peuvent seulement occasionner quelques petites démangeaisons : il ne s'agit que de les manier avec précaution.

On distingue les Chenilles des fausses Chenilles, par leur nombre de pates; toutes celles qui ont six jambes ou moins,

1.

2 3 4

5

6

1. le Ver a Soie, 2. le Cocon, 3. la Chysalide,
4. le Papillon, 5. l'Araignée des Jardins,
6. l'Araignée des Maisons,

Delignon sculp.

jusqu'à huit, sont de vraies Chenilles qui se changent en papillons; celles qui en ont plus de seize sont de fausses Chenilles et se changent en grosses mouches. Les mœurs des Chenilles varient suivant les espèces; il y en a qui se plaisent à vivre en société, ce sont celles qui font plus de dégât; les autres vivent solitaires; d'autres, sensibles aux impressions de l'air, se fabriquent des foureaux ou tuyaux, qui leur servent de logement tout le temps qu'elles restent dans l'état de reptile.

LES VERS A SOIE.

Ces insectes, originaires de la Chine, travaillent avec un art admirable, et fournissent la matière de nos plus brillantes étoffes. Ils sont très-bien naturalisés dans nos départemens méridio-

naux; l'on parvient même à les élever dans les pays du nord. La vie de ces petits animaux, leur industrieux travail et leur utilité pour tous les objets de luxe, les rendent aussi admirables que précieux. C'est leur conformation intérieure qui produit cette merveille étonnante par laquelle le suc des feuilles de mûrier se convertit en matière soyeuse : à l'instant où le Ver file, sa liqueur est fluide; aussi-tôt qu'elle prend l'air, elle se dessèche; dès ce moment elle ne peut plus être amolie par l'eau ni par la chaleur.

Dans la patrie originaire des Vers à Soie, on les élève sur les mûriers même, la chaleur de ces climats se trouvant proportionnée à celle qu'exige leur nature; ils y travaillent et se reproduisent comme les chenilles le font dans nos pays. C'est un charme de voir ces coques jaunes et blanches se déta-

cher sur un fond de verdure. Mais en Europe, ce n'est qu'à force de soins et dans des chambres bien calfeutrées que l'on parvient à les élever: on dresse pour cela des claies l'une sur l'autre en forme de rayons. Les jeunes Vers se nourissent des feuilles qu'on leur donne plusieurs fois par jour, suivant leur force et leur appétit. Depuis leur naissance jusqu'à leur entier accroissement, les Vers à Soie changent quatre fois de peau. Lorsque l'instant de la métamorphose arrive, ils prennent une couleur de chair, paraissent inquiets et agités.

On leur construit alors de petits berceaux en arcade, faits avec des bruyères; les Vers à Soie s'empressent d'y monter: chacun cherche une place convenable: ils y forment d'abord une espèce de tente, au centre de laquelle ils construisent le cocon, dans lequel ils se renferment. C'est là

qu'ils passent dix-huit à vingt jours dans l'état de chrysalide; ils percent leur coque au bout de ce terme, et reparaissent sous la forme de papillons. Bientôt les mâles cherchent les femelles, s'acouplent et produisent des œufs que l'on réserve pour l'année d'après. Mais peu de Vers sont destinés à remplir ainsi leur carrière, selon le vœu de la Nature: on ne choisit pour perpétuer l'espèce, que ceux dont les cocons, beaux et fermes, annoncent les papillons les plus vigoureux; les autres sont mis dans un four chaud, où l'on fait périr les chrysalides, parce que les papillons en sortant, gâteraient la soie qu'on veut leur enlever.

Voici le procédé qu'on emploie pour retirer la soie de dessus ces coques. On les jète dans l'eau bouillante, on les y agite avec quelques brins de balais pour

en tirer les bouts ou les commencemens des fils ; on fait passer ces fils par de petits anneaux, afin que le cocon ne monte pas plus haut, quand on a attaché le fil au dévidoir, et qu'on le met en jeu : on assemble ainsi les fils par paquets de six ou huit, ou même plus, suivant qu'on veut rendre la soie plus ou moins forte. Les cocons restent toujours dans l'eau chaude jusqu'à ce qu'ils ne fournissent plus de fils. Lorsqu'ils en sont entièrement dépouillés, on les carde comme de la boure et on en fait une filasse de soie qu'on file au rouet et dont on fabrique des étoffes de moindre prix.

On a compté qu'un gros d'œufs ou de graine de Vers à Soie, donne naissance à cinq mille Vers ; il en périt ordinairement la moitié avant de filer leur cocon ; l'autre moitié en fournit deux mille cinq cents, dont on peut retirer

une livre de soie. Dans les pays chauds, où la température est constante, on laisse à la Nature le soin de faire éclôre les jeunes Vers. Sous nos climats on a recours à une chaleur artificielle. On les met, ou sous des poules couveuses, ou dans des chaufoirs; quelquefois des femmes les font éclôre dans leur sein. Le point essentiel pour réussir dans la récolte de la soie, est de pouvoir l'obtenir avant les temps orageux, car le tonnerre fait périr les Vers : on n'ose cependant les faire naître qu'au moment où les feuilles de mûrier se développent. La beauté des soies dépend de la qualité de ces feuilles : on ne se sert pour l'ordinaire que de celles du mûrier blanc.

C'est ainsi qu'est produite cette matière que l'industrie a mise à profit avec un art si étonnant : on la voit reparaître sous une multitude de formes plus élégantes les unes que les autres, et nuancée

1. Reine des Abeilles, 2. le Faux Bourdon,
3. l'Abeille ouvriere, 4. un rayon de Miel vu de face.
5. Alveoles adossés, 6. intérieur du Guepier,

Delignon sculp.

de mille couleurs diverses. La soie sert à la fois au luxe et aux commodités de la vie : elle sert de matière première à une infinité de fabriques qui occupent un grand nombre d'ouvriers. C'est une des branches les plus importantes du commerce, et son usage s'est étendu dans le monde entier.

LES ABEILLES.

Parmi tous les êtres dont la Nature a varié les espèces, parmi tous ceux qu'elle a pourvus de ce génie industrieux, que nous nommons instinct, il n'y en a point qui soient plus faits pour exciter l'admiration de l'homme, plus propre même à mortifier sa vanité, que l'insecte dont il va être question. Comme les hommes, les Abeilles vivent en société, elles ont leurs lois et leurs chefs. Il est parmi

elles des emplois divers qui concourent au bonheur commun, et des attributions qui fixent les devoirs de chaque individu. Chaque ruche est un petit état qui renferme un certain nombre d'habitans; on y remarque toutes les vertus civiques; un ordre immuable règne dans son gouvernement et un accord parfait dans toutes ses parties.

Chaque individu reconnaît un supérieur et lui obéit. Laborieuses dans la paix, chacune travaille pour l'intérêt de tous; courageuses dans la guerre, elles affrontent la mort pour le salut de la patrie.

On peut comparer une ruche à une ville, dont la structure est mille fois plus étonnante que toutes celles qu'a construites l'industrie humaine. Les rues ne sont pas comme chez nous, rangées à côté l'une de l'autre, elles sont posées les unes sur les autres par

étage, et les etages séparés par plusieurs rangs de colonnes. Les maisons sont toutes egales et pratiquées dans l'epaisseur des voûtes; toutes celles qui composent un étage, sont dans un même niveau, couvertes par une terrasse ou par un toit commun, fait avec un mastic très-ferme, et uni comme le pavé d'un appartement. Les habitans se promènent sur cette place, entre les piliers qui soutiennent une autre voûte et un autre rang de maisons.

Outre cette distribution du logement de chaque individu, il est des edifices destinés à servir, tantôt d'entrepôt général, tantôt de magasin particulier. On remarque des cellules de diverses grandeurs. Nous verrons dans la suite, quelles sont leurs différentes destinations.

On distingue dans une ruche, trois sortes d'Abeilles; 1°. les *Abeilles-ouvrières* qui sont le gros de la nation;

elles sont chargées de tout l'ouvrage et paraissent n'être, ni mâles ni femelles. Leur emploi est de récolter, de travailler et d'élever les petits; elles ont toutes une trompe pour le travail et un aiguillon contre l'ennemi. 2°. Les *faux-bourdons*, qui passent pour être les mâles et qui n'ont point d'aiguillon; ils sont d'une couleur plus obscure que les Abeilles, et d'un tiers plus gros. Il s'en trouve de cette espèce environ quinze cents, dans une ruche de quinze à vingt mille Abeilles-ouvrières. 3°. Enfin une espèce beaucoup plus forte et plus longue que les bourdons même, et qui est armée d'un aiguillon; mais elle est bien moins nombreuse que les autres, puisque chaque ruche n'en renferme qu'une. C'est cette Abeille unique qui est chargée de la multiplication de l'espèce; elle produit à elle seule, non seulement de quoi peupler la ruche, mais

assez d'individus pour en former plusieurs; c'est pour cela qu'on lui donne le nom de *reine* ou *mère-abeille*; c'est ainsi qu'est composé chaque essaim. Quand les Abeilles cherchent des demeures naturelles, c'est ordinairement dans le creux d'un arbre ou d'un rocher; mais elles préfèrent les habitations que leur offrent les hommes, parce qu'elles sont plus commodes et mieux exposées. On leur construit en conséquence, des petites maisonètes rondes, de bois ou de paille, et terminées en pointe. Pour les y attirer, on enduit de miel l'intérieur de cette ruche; d'autres fois, on s'empare de la reine, et toutes les autres suivent.

Lorsque les Abeilles s'établissent dans une ruche, leur premier soin est d'aller visiter les plantes résineuses des environs; elles y cueillent une matière gluante qui acquiert une grande fermeté

en se séchant, elles en enduisent le dedans de la ruche, et en bouchent hermétiquement toutes les fentes; cette matière se nomme *propolis:* ce premier travail achevé, elles s'occupent à construire les cellules ou alvéoles, dont la réunion forme ce qu'on appelle des gâteaux, lesquels réunis à leur tour, se nomment rayons.

Ces gâteaux divisés en une infinité de câses, présentent un objet de la plus grande admiration; l'œil est frappé de la délicatesse du travail et de l'économie de la matière. Les cellules sont de diverses grandeurs, suivant leur usage; celles des mâles ou bourdons, sont constament de trois lignes et demie de large; celles destinées aux Abeilles-ouvrières d'un peu plus de deux lignes. Il est à remarquer que cette dimension ne varie dans aucun des pays où on trouve l'Abeille domestique. La reine a sa cel-

lule particulière, et construite dans un autre ordre d'architecture; elle est de figure arondie et guillochée en dehors. Autant la matière est épargnée pour les autres, autant elle est prodiguée dans celle-ci; une seule de ces cellules royales pèse autant que cent cinquante cellules ordinaires. Outre celle qui sert de logement à la reine, les Abeilles en construisent trois ou quatre autres, destinées à recevoir les œufs femelles, que celle-ci pond en pareil nombre. Ces trois ou quatre nouvelles reines deviennent les chefs d'autres colonies, que vont former les jeunes essaims, lorsque leur multiplication les a rendus plus nombreux que la ruche n'en peut contenir.

Les personnes qui élèvent des mouches à miel, connaissent le moment où s'opère cette séparation, et le mettent à profit; elles présentent aux jeunes mouches de nouvelles ruches dans les-

quelles elles s'établissent, et où elles forment bientôt un état aussi nombreux que le premier.

Lorsqu'après la séparation il reste plusieurs femelles dans la ruche, elles se battent à outrance, jusqu'à ce qu'une seule reste maîtresse du champ de bataille; c'est celle-là qui exerce le souverain empire; tout semble fait pour la servir; les faux-bourdons forment sa cour, et les Abeilles-ouvrières paraissent ses sujets: si elle meurt avant qu'une autre puisse gouverner, l'essaim se disperse et souvent périt; alors pour le retenir, on a soin de l'enfermer dans une ruche, où l'on met des gâteaux de cire, garnis de miel; aussi-tôt les ouvrières s'occupent de construire une grande cellule, et de la fournir de tout ce qui est nécessaire pour la nouriture d'une nouvelle reine, qu'on se hâte de leur donner. Souvent aussi on réunit deux es-

saints, et celui qui a été privé de sa reine devient sujet du nouvel état dans lequel on l'incorpore.

C'est dans les fleurs que les Abeilles-ouvrières vont chercher la substance dont elles construisent leurs cellules; elles se roulent dans leur calice, se garnissent les pates du duvet léger dont il est rempli, le rassemblent en boule dans les brasses ou petites palettes de leurs pates de derrière, et s'en retournent ainsi chargées à la ruche. Là, d'autres Abeilles avalent cette matière, la préparent dans leur estomac, et la laissent suinter de leur corps. C'est avec cette espèce de sueur, qui s'affermit à l'air et qui compose la cire, qu'elles construisent, à l'aide de leur bouche et de leurs pates toutes les cellules qui, réunies, forment le rayon.

Les mêmes Abeilles-ouvrières vont pomper dans le fond des fleurs, au

moyen de leur trompe, un suc doux qu'elles avalent, et dont elles degorgent une partie dans les cellules; c'est ce qui compose le *miel*; elles en font une provision proportionnée à leur nombre, et qui sert à leurs besoins, lorsque la campagne n'a plus de fleurs à leur offrir.

Pendant tout le travail, les mâles fécondent l'Abeille-mère; mais à peine celle-ci a-t-elle déposé ses œufs dans les cellules qui leur sont destinées, que les ouvrières qui, jusque là, avaient nouri ses nombreux maris avec le plus grand soin, les chassent de la ruche et les tuent s'ils refusent d'en sortir. Ils paraissent connaître leur sort, et comme ils n'ont point d'aiguillon, ils font peu de résistance; ces malheureux proscrits se répandent dans les champs, et y périssent misérablement.

La reine fait sa ponte dans les pre-

miers jours du printemps; les insectes qui sortent des œufs ont la forme de petits vers blancs, sans pieds : les Abeilles - ouvrières les nourissent de miel jusqu'à ce qu'ils filent une espèce de léger cocon de soie, qui tapisse la cellule et où ils s'enferment pour se métamorphoser en nymphe ou chrysalide. Au bout d'un certain temps elles se métamorphosent en Faux-bourdons, Abeilles-mères ou Abeilles-ouvrières.

Pendant le temps du repos, et particulièrement l'hiver, il arrive quelquefois qu'un essaim sort de sa ruche et voyage pour chercher une autre habitation; alors elles se suspendent l'une à l'autre par les pates et forment une espèce de grape; il faut les suivre si on ne veut point les perdre. Lorsqu'elles s'arrêtent sur un arbre pour se reposer, on étend un drap au dessous, on secoue

9....

l'arbre; l'essaim ainsi groupé tombe, et on l'emporte.

Le miel est une substance aussi précieuse que son usage est varié. Si on le dissout dans de l'eau, et qu'on y ajoute du vinaigre, il en résulte une liqueur très-rafraichissante que l'on nomme *oximel*. Le miel produit aussi une liqueur spiritueuse appelée *hydromel*; le pain-d'épice se compose de farine d'orge et d'avoine avec du miel.

Les rayons produisent la cire, non moins avantageuse que le miel; elle est naturellement jaune, mais on l'a fait blanchir à la rosée, et alors elle devient propre à faire des bougies.

La cire, mêlée avec de l'huile, sert encore à la préparation des étofes de toile et de soie. Les Abeilles sont utiles aux hommes par leur travail, et offrent aux yeux de l'observateur le tableau le plus curieux des perfections de la Nature.

LES GUÊPES.

On distingue plusieurs sortes de ces insectes, qui sont à l'égard des abeilles, ce que les Sauvages, ou les peuples non civilisés, sont à l'égard des autres hommes. Nous ne parlerons que de l'espèce qui nous touche de plus près, les *Guêpes communes, domestiques* ou *souterraines.*

Ces Guêpes construisent des édifices, vivent en société, se nourissent de pillage et ravagent nos espaliers. Cette république est fondée quelquefois par une seule femelle, fécondée pendant l'automne, et échappée aux rigueurs de l'hiver; elle creuse un trou dans la terre, ou profite de celui déjà fait dans un tronc d'arbre, y bâtit à la hâte quelques cellules, et y dépose un nombre infini

9.....

d'œufs; au bout de 20 jours ils ont passé par l'état de vers, de chrysalide et sont devenus Guêpes. Les premiers éclôs sont des Guêpes sans sexe, et se nomment *mulets* ou *frélons ouvriers*. Aussi-tôt nés ils se mettent à l'ouvrage, vont sur les feuilles, sur le bois, les treillages et cherchent des matériaux pour construire un guépier; ils observent à peu près la même architecture que les abeilles; les cellules servent de même de logement et de magasin : lorsqu'une partie des Guêpes travaillent, d'autres vont chercher des provisions pour les nourir, chaque individu prend sa portion, sans disputes et sans combats. La république devient de jour en jour plus nombreuse. Aussi-tôt que chacun est pourvu de forces nécessaires, on vole aux champs, mais dès-lors ce n'est plus qu'une troupe de brigands; fruits, arbres, plantes, tout devient la proie

de leur voracité : ils fondent sur nos abeilles, les égorgent pour s'emparer de leur miel, les forcent à deguerpir et s'approprient le fruit de leurs travaux : celles-ci se défendent avec courage, mais succombent ordinairement. Dans ces momens d'abondance, les Guêpes apportent le miel au guêpier, et le partagent entre elles ; ce n'est que fêtes, plaisirs et bonne chère ; mais bientôt la discorde se met parmi ces voleurs. Vers le mois d'octobre (vendémiaire), les provisions commencent à manquer, la disette les anime d'une nouvelle fureur, les mulets et les mâles dévorent les œufs, les nymphes et les vers naissans: alors on se bat les uns contre les autres, on se dévore mutuellement, plus de soins de la postérité, plus d'amour de la patrie, toute la république se détruit de fond en comble; les froids et les pluies achèvent ce qu'a commencé la discorde,

presque tout périt, heureusement pour nos fruits et pour nos abeilles. Quelques femelles échappées aux malheurs de la guerre et aux rigueurs de l'hiver, fondent le printemps suivant, de nouvelles colonies. C'est ainsi que la Nature, parfaite dans tous ses ouvrages, mais souvent dans une contradiction apparente avec elle-même, crée pour détruire, et condamne tous les êtres vivans à devenir la pâture les uns des autres.

LES ARAIGNÉES.

CET insecte inspire un dégoût qui naît souvent de la forme, mais plus encore de la fausse idée qu'il est venimeux; ce qui prouve le contraire, est qu'on voit des personnes les manier et en avaler même, sans que cela leur fasse aucun mal. Il est certain, néanmoins,

qu'il y a quelques espèces avec lesquelles il ne faudrait pas tenter de semblables expériences.

Il y a plusieurs sortes d'Araignées, que l'on désigne par leurs habitudes et les lieux qu'elles habitent; on les distingue par leurs huit yeux, qui varient dans chaque espèce, par la manière dont ils sont rangés.

L'Araignée emploie un art admirable dans la construction de ses filets. L'acouplement varie suivant les espèces. Comme ces insectes cruels se dévorent mutuellement, excepté dans le temps des amours, ils n'osent s'approcher l'un de l'autre qu'avec la plus grande circonspection. Lorsque les deux sexes veulent se réunir, on les voit sur les toiles, alonger leurs jambes, se tâtonner du bout du pied; saisis ensuite d'effroi, se laisser tomber avec précipitation le long de leur fil, revenir quelque temps

après et ne se livrer aux caresses qu'après s'être bien assurés du sexe auquel ils ont affaire.

Les *Araignées de jardin* tendent leur toiles horizontalement et d'une manière circulaire; elles attachent leur fil d'une plante à l'autre. Les *Araignées de maisons* emploient la même forme, mais leur tissu est plus serré et elles choisissent les encoignures.

L'Araignée est occupée d'une guerre perpétuelle : certaines se suspendent à un fil et sautent sur leur proie ; d'autres lui tendent des filets et prennent quelquefois des mouches plus grosses qu'elles: si elles éprouvent de la résistance, elles les garotent de plusieurs fils, les sucent et laissent leur cadâvre desséché.

On a essayé de faire de la soie d'Araignée, mais comme ces insectes se détruisent entr'eux, on a calculé que leur éducation deviendrait trop difficile et

trop coûteuse; cependant on est parvenu à fabriquer des gands et des bas de cette soie.

Les Araignées ont fourni, il y a peu de temps, une des découvertes les plus intéressantes de l'histoire naturelle. Un Français était prisonnier à Utrecht, depuis plusieurs années; il était physicien et naturaliste. L'ennui le porta à examiner avec attention le travail des Araignées, qui faisaient dans sa prison son unique société. Après bien des observations, il remarqua que ces insectes variaient dans leurs mouvemens, suivant les changemens de temps; bientôt il reconnut que les Araignées offraient un véritable thermomètre, avec cet avantage qu'elles annonçaient d'une manière infaillible les variations de l'atmosphère plusieurs jours d'avance: il s'était assuré de la vérité de ses observations, lorsque l'armée française, sous

les ordres du général Pichegru, pénétra en Hollande, pendant le rigoureux hiver de 1795. Déjà l'armée favorisée par le froid qui faisait prendre toutes les rivières, avait passé le Wahl, et se trouvait engagée entre cette rivière et le Rhin. La confusion qui régnait en Hollande à l'approche de l'ennemi, l'empire qu'acquérait le parti opposé au Stadhoudérat, avaient fait surveiller de moins près un prisonnier qui était au moment de recouvrer sa liberté, et celui-ci avait déjà fait part de ses observations au général Pichegru. Tout à coup le dégel s'annonce, l'atmosphère se réchauffe, la terre et l'eau perdent leur consistance; l'armée française va se trouver sans retraite et sans moyens d'avancer: déjà les généraux projètent de se retirer à la hâte et d'abandonner la conquête de la Hollande. Le prisonnier dépêche aussi-tôt un exprès vers Pichegru; il

répond sur sa tête, que dans 24 heures la gelée va recommencer; l'armée reste. La glace qui couvrait les rivières, acquiert une nouvelle solidité, et la Hollande est conquise. Ce fait est consigné dans un rapport que l'auteur de cette découverte à fait à l'Institut national, et le général Pichegru en a rendu témoignage.

En voici un second dont le public a été témoin. Pendant l'hiver de 1800, un dégel complet arriva à la fin de janvier (commencement de pluviose); déjà le printemps semblait succéder aux frimats. La gazette allemande de Francfort annonça, que d'après les observations de plusieurs naturalistes, sur les Araignées, il devait, dans quinze jours geler, avec plus de force qu'auparavant; au bout de ce temps le froid augmenta, toutes les rivières furent prises comme en 1795, et restèrent dans cet état jusqu'à la fin de mars (germinal).

Il n'y a pas de doute qu'on ne s'occupe à perfectionner une découverte aussi intéressante, et qui, sur-tout pour les habitans de la campagne, peut devenir d'une inestimable utilité.

LA TARENTULE.

C'EST une grosse Araignée qui se trouve particulièrement dans les pays méridionaux; son nom vient de Tarente, ville d'Italie. Un vieux préjugé fait croire aux personnes simples, ou ignorantes, que celles qui étaient piquées par une Tarentule étaient atteintes d'une espèce de folie qui les faisait rire, chanter, pleurer ou crier, et que le son d'un instrument, invitant le malade à danser, lui offrait un soulagement. Rien n'est plus absurde que cette croyance, que la frayeur a pu seule produire dans un temps d'ignorance et de superstition:

1. le Hanneton, 2 la Demoiselle,
3. la Mouche Comune, 4. le Taupe Grillon,
5. la Fourmie grossie, 6. le Fourmillon,

Delignon sculp.

Cependant cette erreur a été si générale, que des médecins ont fait de longs traités sur cette prétendue maladie frénétique qu'ils ont nommé *tarentisme*. Ils ont poussé le charlatanisme au point de citer les airs qui étaient les plus favorables à sa guérison.

La vérité est que la morsure de la Tarentule est un peu venimeuse, mais qu'elle ne produit qu'une légère enflure qui se guerit aisément. Les habitans des pays où elle est très-commune, rient du ridicule préjugé qui existe sur son conte, et ne la craignent pas plus que les autres Araignées.

LES HANETONS.

Ces insectes sont les plus grands ennemis de nos jardins; ce n'est pas cependant comme Hanetons qu'ils font le plus de mal, mais sous la forme de

vers, qu'ils conservent pendant trois années. Le printemps et l'été sont les temps de leurs ravages ; l'hiver ils restent enfoncés et engourdis dans la terre : ce n'est guère qu'en l'automne de la quatrième année, qu'ils se changent en chrysalides et ensuite en Hanetons ; ils ne reste pas long-temps sous cette nouvelle forme. A peine la femelle a-t-elle pondu ses œufs dans la terre, qu'elle s'élève dans les airs, et meurt bientôt après, ainsi que le mâle.

LES MOUCHES.

Il y a un grand nombre d'espèces de ces insectes, les plus communs et les plus incommodes de nos climats. Toutes proviennent de petits vers blanchâtres. On distingue la *Mouche des maisons*, celle *des fenêtres*, la *Mouche à viande*,

la *Mouche cuivrée*, la *Mouche odorante*, etc. Toutes sont remarquables par leur trompe charnue, dont elles se servent avec beaucoup d'adresse, et qu'elles cachent dans un petit trou au dessous de la tête.

LA CANTARIDE.

On appelle communément cet insecte, *Mouche Cantaride*, parce qu'il a quelque ressemblance avec une mouche; mais son corps vert-doré est beaucoup plus alongé.

Les Cantarides se rassemblent ordinairement en grand nombre sur le frêne, qu'elles préfèrent aux autres arbres. Quand on passe au dessous, on les reconnait à une odeur très-forte, et qui affecte les nerfs délicats.

Ces insectes, mis en poudre, sont un

poison violent ; on s'en sert pour brûler la peau ; c'est avec cette poudre que l'on fait l'onguent que l'on emploie pour les vésicatoires.

LA CIGALE.

Cet insecte est particulièrement commun dans le midi de la Fance. Le mâle fait entendre un cri aigu, qui ne sort point de sa bouche, mais qui est produit par deux vessies, placées aux côtés du bas-ventre, et qui s'élèvent et s'abaissent successivement. On peut leur faire produire le même son après la mort de la cigale, pourvu qu'elles ne soient pas dessechées.

Les Cigales vivent sur les arbres. La femelle dépose ses œufs dans les feuilles mortes ; il en sort des petits vers qui rongent les racines des arbres, et qui,

par la métamorphose commune à tous les insectes ailés, deviennent Cigales à leur tour.

LES SAUTERELLES.

Il y a une grande variété dans les espèces de ces insectes. Les Sauterelles sont un fléau dangereux pour les champs ensemencés; on a vu des contrées entières ravagées, par d'immenses légions de ces animaux; l'air en était obscurci, lorsqu'elles se transportaient d'un endroit à l'autre, et leur approche s'annonçait par un bruit semblable à la tempête. Leur ravage s'étend jusques sur les hommes. Après avoir tout dépouillé, il arrive que n'ayant plus rien à manger, elles périssent en si grand nombre, que leurs cadâvres infectent l'air et y répandent des maladies pestilentielles.

LES DEMOISELLES.

Cet insecte, dont les espèces sont très-variées, déploie à nos yeux les couleurs les plus brillantes, et emploie par la transparence de ses ailes, celles du Soleil. Il poursuit avec rapidité les mouches, dont il fait sa pâture; il aime sur-tout le bord de l'eau. Lorsque le mâle aperçoit la femelle, et qu'il veut s'unir à elle, il la prend par le cou et il vole ainsi avec elle. La femelle pond dans l'eau; le ver s'y nourit jusqu'à la métamorphose.

LE CLOPORTE.

Cet insecte a ordinairement quatorze pates et dix anneaux; il change de peau plusieurs fois. Il y en a une espece qui

s'appelle *Armadille*, et qui se roule quand on le touche. Les Cloportes sont employés dans la médecine, particulièrement ceux qu'on tire d'Italie.

LES PAPILLONS.

Une belle collection de ces insectes est un spectacle brillant, où les couleurs les plus variées et les plus riches s'offrent aux yeux, surpris de toutes leurs nuances. Il y a un grand nombre d'espèces de Papillons, tous proviennent des chenilles et subissent la double métamorphose.

Les Papillons ont tous six pates et quatre ailes qui sont couvertes, de même que tout leur corps, de petites écailles, qui s'enlèvent aisément. Ce sont ces écailles, qui, semblables à une poudre colorée, s'atachent aux doigts lorsqu'on les touche.

La longue trompe que les Papillons ont dans la bouche, leur sert à pomper le suc des fleurs. Parmi les nombreuses variétés d'espèces, on remarque le *Deuil*, dont les couleurs sont brillantes, mais sombres ; la *Belle-Dame* aux ailes rouges variées de noir ; les *Vulcains*, les *Guerriers*, le *Paon du Jour*, etc.

LE VER-LUISANT.

Les naturalistes ne désignent cet insecte que sous le nom de *Lampire*. Le mâle a des ailes, la femelle n'en a point et se distingue particulièrement par une lueur qu'elle répand par le dernier anneau de son corps : c'est cette lumière qui leur fait donner vulgairement le nom de Ver-Luisant.

Ce n'est guère que dans les deux pre-

miers mois de l'été, que cet insecte répand cette lumière. Quelques naturalistes prétendent que la femelle la répand pour atirer le mâle, et elle disparaît, en effet, après le temps de la fécondation. Il y a en Amérique et surtout dans la Laponie, de gros Vers-Luisans, qui produisent une lumière si vive, que les hommes les attachent à leurs pieds, pour se guider pendant la nuit. Au reste, on ignore encore la nature de la substance qui produit cette clarté, semblable à celle du phosphore; on a seulement remarqué que la liqueur qui la produit, éclaire encore après qu'elle a été détachée du corps de l'insecte.

LES FOURMIS.

C'est avec raison que cet insecte est cité comme un modèle d'activité et

d'économie. Une fourmilière est une petite république bien organisée. La paix, l'union, la bonne intelligence, les secours mutuels, toutes les vertus morales s'y retrouvent. Les mâles et les femelles ailés, jouissent des plaisirs d'une vie vagabonde, tandis que l'espèce des *mulets*, sans aile ni sexe, travaillent avec acharnement. La plus grande police règne dans ces travaux; chacune a son emploi, et ne mange que lorsque sa tâche est remplie.

Rien de plus amusant que de voir ces petits animaux se creuser une habitation souterraine à deux pieds de profondeur; on est étonné de voir l'immense quantité de terre qu'ils sont obligés d'enlever. Rien ne prouve mieux qu'il n'y a rien qui ne puisse être le résultat du travail et de la constance. Comme les ouvrières qui portent la terre hors du trou, vont à la file l'une de l'autre,

tandis que celles qui rentrent arrivent par un autre chemin, personne ne se heurte et l'ouvrage va vîte.

Le logement que les Fourmis se construisent dans l'intérieur de la terre, est fait de bois, de racines, de feuilles, etc. Il est curieux d'en voir souvent plusieurs après une petite branche, employer tout ce que la Nature leur a donné de force pour la traîner, se relayer quand elles sont trop fatiguées, et parvenir enfin à l'introduire dans leur souterrain. L'heure des repas, comme celle des divers travaux est fixée. Lorsqu'elles doivent prendre de la nouriture, on les voit sortir toutes ensemble et aller à la provision: elles reviennent chargées, et mangent en commun; racines, fruits, tout leur est bon.

Nous avons dit que les mâles n'habitaient point la fourmilière, il faut donc que les femelles aillent les chercher.

Une fois fécondées, elles ne s'occupent plus que du soin de leurs œufs et de leurs petits; ceux-ci deviennent chrysalides comme les autres insectes, et se changent ensuite en Fourmis.

On distingue plusieurs espèces de Fourmis, dont la couleur fait la différence; il n'y a que les mâles et les neutres qui aient un aiguillon; il est caché dans la partie postérieure du ventre, et blesse celui qui les irrite. Leur piquure occasionne une démangeaison chaude et douloureuse, à cause de l'humeur âcre qu'elles insinuent dans la peau. Elles mangent la chair des autres animaux. Les grenouilles, les lézards, les oiseaux qu'on leur jète, sont disséqués avec la plus grande propreté, et elles n'en laissent absolument que les os. La conservation de l'espèce est dans tous les êtres le soin le plus important. Voyez avec quel intérêt et quelle précaution ces

Fourmis, au commencement du printemps, se chargent, entre les deux mâchoirs, des vers nouvellement éclôs pour les exposer aux premiers rayons du soleil bienfaisant ; voyez comme elles les rentrent pendant la nuit, comme elles les défendent contre les ataques des autres insectes, comme elles exposent leur vie pour les sauver.

Les Fourmis femelles périssent pendant l'hiver ; on n'est pas encore bien instruit du sort des mâles : sont-ils victimes des frimats ou livrés à la fureur des Fourmis-ouvrières? celles-ci passent l'hiver dans une espèce d'engourdissement, comme d'autres insectes, jusqu'à ce que le printemps leur rende toute leur activité.

Les principaux ennemis des Fourmis sont, le *Formicaleo* ou *Fourmi-lion*, petit ver qui leur tend des pièges, les pies, les rossignols, les per-

drix et beaucoup d'autres oiseaux et animaux.

Les Fourmis causent dans nos climats beaucoup de domage aux herbes et aux plantes, qui servent de fourage aux bestiaux ; mais en Amérique elles tombent sur toute espèce de provisions, avec tant de fureur, et en si grand nombre, que l'on a la plus grande peine à s'en garantir, tant dans les armoires que dans les maisons. En Suisse, on les emploie à la destruction des chenilles. On acroche sur l'arbre un sachet rempli de Fourmis, qui venant à s'échapper par une ouverture ménagée à dessein, parcourent l'arbre sans pouvoir descendre jusqu'à terre, parce qu'on a enduit le tronc de poix molle ou de terre glaise délayée ; alors forcées par la faim, elles se jètent sur les chenilles et les dévorent.

Il y a à Surinam une espèce de Four-

mis, que l'on nomme *Fourmis de visite* et qui sont d'une singuliere utilité; leur présence est aussi desirée que celle de beaucoup d'autres est crainte; on les reçoit avec empressement, on leur ouvre portes et armoires, on déplace les meubles, afin que les rats et les insectes, qui infestent les maisons, n'échappent point à leur recherche: en une seule nuit tout est purgé, tout est devenu leur pâture ainsi que celle de leurs petits. Une légion de ces Fourmis parcourt, quelquefois, successivement un grand nombre de maisons, en rendant par-tout les mêmes services.

LE FOURMI-LION OU FORMICALÉO.

Ce petit animal, ainsi nommé parce qu'il fait une chasse continuelle aux Fourmis, est produit par une espèce de

Demoiselle, dont il prend la forme, lorsque par sa métamorphose il parvient à l'état de perfection. Sa couleur est grise, son corps est couvert de tubercules ou petits abcès ; sa partie postérieure se termine en pointe et lui sert à creuser les tro s où il habite. Il porte sur le devant de la tête deux trompes dentelées, pointues et creuses, qui lui servent en même temps à saisir et à sucer.

La Nature qui semble avoir rendu tous les animaux ennemis l'un de l'autre, leur a fourni à tous les moyens d'attaquer, de se défendre ou de se garantir : elle a donné la ruse à ceux auxquels elle a refusé la force.

Le Fourmi-Lion, dépourvu de tout moyen d'atteindre son ennemi, puisqu'il marche à reculons, serait la proie du plus fort ou ne pourrait se nourir du plus faible, s'il n'appelait l'astuce à son secours. Voyez comme en tour-

nant dans le sable, il creuse un trou en forme d'entonnoir, en rejètant sur les bords le sable le plus fin. Ce travail achevé, il va se tapir au fond et y attend patiemment qu'une fourmi, une mouche, ou tout autre insecte vienne dans son embuscade. A peine la chute d'un grain l'a-t-elle averti qu'une proie se trouve près du piège, qu'il lance sur elle une grêle de sable qui l'accable, la met hors d'état de se sauver et la fait tomber au fond du trou. Le Fourmi-Lion saisit l'insecte, plonge ses deux trompes écailleuses dans son corps et suce son sang. Son édifice détruit, il faut le réparer ; nouveau travail : l'aspect du cadâvre causerait la terreur et ferait connaître le danger, notre chasseur adroit le charge sur ses deux trompes et le jète à un demi-pied de son trou ; il en fait autant des petites pierres qui l'incommodent. Réduit à cette ma-

nière de se procurer sa nouriture, on concevra aisément combien le Fourmi-Lion doit être doué de patience et de sobriété; il porte ces deux qualités si loin qu'il lui arrive souvent de passer des mois entiers sans remuer, et ce qui est plus étonnant encore, sans manger; c'est ainsi qu'il vit pendant un ou deux ans; au bout de ce temps, la Nature l'appelle à l'état de nymphe ou chrysalide. On le voit alors tracer dans le sable des sillons irréguliers; son corps en sueur est bientôt enveloppé de grains et forme une boule; c'est pour lui une nouvelle retraite où il file une coque à la manière de l'araignée. L'instant de sa métamorphose arrivé, tout en lui change de forme; ses pates, ses yeux, sa peau l'abandonnent: on aperçoit sous une pellicule assez légère, un autre insecte d'une figure différente, des ailes, d'autres yeux, des antennes; au bout

de quelque temps, il brise les murs épais de sa prison, sort avec effort, développe ses ailes, paraît sous la forme de *Demoiselle*, et va goûter dans les airs les avantages de la liberté. Les femelles fécondées, quelque temps après leur transformation, déposent leurs œufs un à un dans un terrain sablo-neux; le petit Fourmi-Lion apporte en naissant l'adresse et l'instinct qui sont l'attribut de son espèce : il fait un trou proportionné à sa taille, et l'augmente à mesure qu'il grandit.

LE GRILLON.

On distingue deux classes de ces insectes. Les uns sont domestiques, habitent les maisons, se plaisent derrière les plaques des cheminées, au pied des fours, dans tous les endroits chauds.

Les autres habitent de petits trous souterrains dans les campagnes ; le soir on les entend chanter de toutes parts lorsqu'il fait beau ; ce sont les mâles qui, par ces accens, expriment leurs amours ; au moindre bruit ils se taisent, ils sont saisis d'effroi. Il y a plusieurs opinions sur le chant des Grillons : les uns disent qu'il dépend du mouvement rapide de leurs ailes, d'autres, qu'il est dû à une membrane qui, à l'aide d'un muscle, peut se déployer comme un éventail. Ces insectes ont trois estomacs comme les animaux ruminans. La femelle porte à l'extrémité de son corps, un étui qui contient deux lances ; elles lui servent à déposer ses œufs dans la terre, au pied des racines.

Il n'y a point de différence, quant à la forme, entre le Grillon sauvage et le Grillon domestique : quelque peu agréable que soit le chant de cet insecte,

il paraît avoir des charmes pour les habitans des campagnes ; ils respectent les Grillons, les regardent comme des hôtes qui portent le bonheur à leurs maisons et élèvent leurs enfans dans le même préjugé.

En Afrique, il y a des peuples chez lesquels on en vend au marché ; on les achète pour les mettre dans les maisons ; le chant de ces animaux leur procure un sommeil agréable. On remarque que le Grillon sauvage est l'ennemi du Grillon domestique ; il le poursuit partout, l'attaque et le tue.

DES GALLINSECTES.

Tel est le nom que l'on donne à des espèces d'insectes qui, pendant une grande partie de leur vie, n'ont point de mouvement et restent fixés sur les

tiges d'arbres ou de plantes qu'ils ont adoptés. Cette immobilité les fait prendre pour des galles ou excroissances; elles diffèrent par la figure et la couleur. Les Gallinsectes les plus communs dans nos pays, sont ceux des pêchers et des orangers; ces derniers sont nommés par les jardiniers *Punaises d'Oranger*. Les observations que l'on a faites sur cette espèce, jètent des lumières sur les autres; on les voit rarement en mouvement, elles restent sur les branches, pompent le suc de l'arbre et s'en nourissent. Mais autant elles sont immobiles, autant leurs maris sont actifs et légers. Ce sont de petites mouches très-jolies, dont toute la partie antérieure est d'un beau rouge foncé. La fin d'avril (le commencement de floréal) est la saison de leurs amours; elles voltigent autour des orangers, se promènent sur les branches, parcourent leur sérail,

passent en revue les femelles et les fécondent : lorsque la femelle a deposé ses œufs, elle périt. Les insectes éclôs se dispersent sur les branches et forment de nouveaux établissemens ; si on ne les détruisait, l'arbre en serait bientôt couvert.

On désigne sous le nom de *Progallinsectes*, des insectes qui font si peu de mouvement, qu'on les prend pour des galles de plantes.

LA COCHENILLE.

Le Gallinsecte le plus remarquable est la Cochenille ; elle fournit à la peinture une matière précieuse ; et fait l'objet d'un très-grand commerce : c'est une des productions particulières au nouveau monde. On en trouve en Europe dans des serres, on les y conserve sur des plantes apportées d'Amérique.

Le *Nopal* ou *Figuier d'Inde*, est la plante à laquelle s'attache plus particulièrement la Cochenille ; les Indiens en font de très-grandes plantations. Les Gallinsectes donnent naissance à des milliers de petits qui se nourissent du suc de cette plante, et y reproduisent une nouvellegé nération : on en fait trois récoltes par an.

La Cochenille fournit une couleur rouge dont on varie les nuances ; on en fait l'écarlate, le cramoisi ; elle sert à teindre toutes sortes d'étoffes. C'est cette substance qui, broyée et préparée, donne ce carmin qui, disposé avec art sur les joues des dames, devient le rival de la Nature.

On estime qu'il entre tous les ans en Europe, par le commerce, 880000 livres de Cochenille.

Fin des Insectes.

DES REPTILES.

LE SERPENT.

Cet animal, dépourvu de pieds pour marcher, d'ailes pour voler, de nageoires pour nager, réduit pour tout mouvement progressif, à la seule action de ramper, qui n'a ni bras, ni mains, ni pinces, ni serres pour saisir sa nouriture et pour attaquer et se défendre; le Serpent, dis-je, paraîtrait disgracié de la nature et plus propre à inspirer la pitié que la frayeur, s'il n'était armé de dents venimeuses dont la morsure funeste occasionne une mort rapide et souvent douloureuse. La classe de ces reptiles est des plus nombreuses; on en voit

dans tous les pays. Ils diffèrent singulièrement par la grandeur, par la variété, la richesse des couleurs, et par leur naturel; il y en a de blancs, de rouges, de bleus, de noirs et de différentes couleurs mêlées et disposées par lignes, par bandes, par raies, par taches, en figures régulières ou bizâres. Les uns sont venimeux, les autres ne le sont pas; certains habitent la terre, les bois; d'autres sont aquatiques, d'autres amphibies. Ici, l'homme poursuit le Serpent, le terrasse, l'écrase comme son ennemi; là, le sauvage le respecte, l'adore comme un dieu et lui dresse des autels. La marche des Serpens est un mouvement d'ondulation : leur corps est composé, comme ceux des chenilles, d'anneaux liés par des membranes qui se resserrent et s'éloignent, quand ils veulent se porter en avant. Leurs écailles sont d'une structure admirable,

elles se redressent à la volonté de l'animal, et deviennent alors autant de pieds qui s'appuient sur la terre et qui facilitent la rapidité de sa course. Il y a des Serpens qui grimpent sur les arbres pour y chercher leur proie : veulent-ils passer d'un arbre à l'autre, ils se suspendent par la queue à une branche, et s'y balancent jusqu'à ce qu'ils atteignent le rameau voisin ; les plus grands traversent des bras de mer et vont se naturaliser dans des contrées où ils étaient inconnus.

Les Serpens, assez généralement, sont sourds, mais leur vue est perçante. Ils se nourissent d'herbes, d'insectes, de chenilles, de grenouilles, d'oiseaux, etc. Les gros, que l'on trouve en Amérique et sous les zônes brûlantes, attaquent les taureaux et les cerfs, les étouffent dans les replis tortueux de leur corps, les mordent au nazeau, sucent leur sang.

Les petits Serpens avalent des animaux plus gros qu'eux, leur gosier étant susceptible d'une dilatation prodigieuse; mais leur digestion est très-lente; c'est vraisemblablement ce qui fait qu'ils peuvent vivre long-temps sans prendre de nouriture.

Ces reptiles multiplient prodigieusement; ils recherchent la chaleur et l'humidité. Il y en a d'ovipares, et d'autres vivipares. Les premiers déposent dans le sable un grand nombre d'œufs; les autres donnent le jour à la fois à plus de trente Serpens vivans, mais dont les œufs étaient éclôs dans le ventre de la femelle.

La voix des Serpens est un siflement, seul expression de leur colère ou de leur besoin; leur œil est vif. Quelques-uns agitent leur tête avec tant de vivacité, que de loin on croirait qu'ils en ont deux; la même célérité en impose sou-

vent de la même manière sur la structure de leur langue. Les uns exhalent des excrémens d'une odeur agréable et musquée; d'autres d'une odeur fétide. C'est peut-être un enchantement qu'ils mettent en usage pour surprendre les animaux destinés, par la Nature, à devenir leur proie.

Il y a quelques espèces de Serpens qui passent l'hiver dans une sorte d'engourdissement, dont ils sortent aux premiers jours du printemps : c'est alors qu'ils changent de peau; mais ils ne quittent leur retraite que lorsque la nouvelle est endurcie.

Les Nègres reconnaissent la présence du Serpent à l'odorat; ils les aprivoisent et savent se les rendre familiers.

SERPENT A SONNETTES.

C'EST le nom d'une classe de Serpens, remarquables par leur queue compo-

sée d'ossolets élastiques et de la nature des écailles, qui, frottant les unes sur les autres dans les mouvemens de l'animal, produisent un bruit qui se fait entendre de loin : ce bruit, joint à une odeur infecte, avertit le voyageur de fuir la présence de ce reptile dangereux. Le Serpent à Sonnettes ataque les quadrupèdes et souvent l'homme même ; il les guete, les surpend au passage et s'élance sur sa proie avec fureur. Sa morsure est très-venimeuse ; mais la Nature a mis dans son corps même un contre-poison : la graisse de cet animal est le meilleur remède à ses blessures. Les climats très-chauds sont la patrie des Serpens à Sonnettes.

Serpent a lunettes.

Ce nom lui vient d'une figure circulaire qui entoure ses yeux et qui représente des lunettes. On le trouve à Siam

et dans les Indes orientales. Ce Serpent féroce est communément long de trois à quatre pieds (95 à 128 centimètres). Sa blessure est mortelle; mais elle trouve un remède efficace dans une racine que l'on nomme *bois couleuvré*.

Tout dangereux qu'est ce reptile, des charlatans Indiens savent le dresser, le maîtriser et se jouer de sa fureur. Dans le Malabar, il est l'objet de la terreur et de la superstition; au lieu de le détruire, on va porter des alimens dans les lieux qu'il fréquente, et c'est par d'humbles prières qu'on cherche à l'éloigner des habitations.

SERPENT AILÉ.

On voit de ces Serpens dans la Floride. Ils peuvent, dit-on, s'élever un peu de terre en volant : les Nègres les révèrent comme des divinités.

SERPENT MARIN.

C'EST le nom qu'on donne à un poisson monstrueux, qui se voit dans les mers de Norwège. Dans son mouvement progressif, il ressemble à une file de tonneaux qui se suivraient en ligne droite. Cet animal est redoutable. Les pêcheurs ne pouvant l'éviter, à cause de la rapidité avec laquelle il nage, le font fuir en lui jetant de l'*assafœtida*, gomme d'une odeur infecte, qui nous vient des Indes.

SERPENT FÉTICHE.

LES Nègres de la côte de Juidah, en Afrique, ont une vénération singulière pour cette espèce de Serpent, que l'on nomme aussi le *Daboie*, ou le *Serpent-idole*. Il est difficile d'en avoir dans les Cabinets d'histoire naturelle, parce

qu'il est défendu, sous peine de mort, de les transporter hors d'Afrique, et de livrer leurs dépouilles aux étrangers. Le Daboie est doux, familier; on peut le prendre aisément et sans courir aucun danger : il n'attaque que les Serpens venimeux, il détruit les reptiles, les insectes et les vers qui ravagent les campagnes : c'est, sans doute, à raison de cette utilité qu'on lui élève des temples, qu'il a des prêtres, des prêtresses, et qu'on lui rend le même hommage qu'à la divinité. Dans les calamités publiques on l'invoque, on lui fait des offrandes; étoffes de soie, bijoux, mets délicieux, bestiaux vivans, tous ces présens dont on charge ses autels, tournent au profit de leurs prêtres imposteurs, qu'on nomme *Fétichères*; aussi ont-ils des revenus considérables, des terres immenses, une multitude d'esclaves à leur service. La superstition est un tyran

despotique qui fait tout céder à ses chimères. On remarque que les cochons sont mal reçus dans les pays où l'on adore le Serpent Fétiche. Ces animaux immondes, friands de la chair de ces divinités, ne partageant point pour elles la vénération des hommes, les dévoraient impitoyablement. Les Indiens outrés de cette profanation en ont détruit l'espèce.

Serpent a tête de chien.

Ce Serpent est ainsi nommé à cause de la forme de sa tête, et parce qu'il mord comme un chien : il est assez commun à la Dominique, c'est l'ennemi redoutable des oiseaux ; aussi dès qu'ils l'aperçoivent, ils jètent des cris et voltigent autour de lui en le menaçant de leur fureur ; si on a tué un de ces Serpens, ils fondent sur lui, accablent son cadâvre de coups de bec, et expriment leur joie par leur chant.

LES COULEUVRES.

Cette espèce de serpent est très-variée ; il y en a dans presque tous les pays. Notre Couleuvre verte et jaune, longue de 3 ou 4 pieds (96 à 128 centi.), commune sur-tout dans nos départemens méridionaux, habite les bois, les lieux humides, se nourit de crapauds, de lézards, de grenouilles, de souris ; elle avale quelquefois ces animaux tout entiers. La Couleuvre change de peau tous les ans, dans l'eté. Friande de lait, on la voit s'introduire dans les étables, s'entortiller aux jambes des vaches et leur sucer le lait. Ce reptile lance avec rapidité une langue fourchue, effrayante, mais trop mole pour faire aucun mal. Sa morsure n'est point dangereuse ; on pretend cependant que

lorsque l'animal est irrité, il peut occasionner un peu d'inflammation. On a vu une dame qui avait élevé une de nos Couleuvres ordinaires; sensible à sa voix, le reptile obéissait à ses ordres, lui témoignait de l'affection, s'entortillait tout autour de ses bras, se cachait sous ses vêtemens; lorsque sa maîtresse allait en bateau, l'animal la suivait à la nage.

Parmi les diverses espèces de Couleuvres, nous remarquerons la *Couleuvre serpentine*, ou le *Charbonier*, serpent amphibie, qui n'est nullement dangereux et que l'on peut manier sans aucune crainte. Il se nourit ordinairement d'herbes, de souris, de lézards, de grenouilles; l'hiver, il reste engourdi aux pieds des haies, dans des trous de belètes, dans des terriers de lapins, dans des conduits de taupes; l'été il cherche le soleil, grimpe facilement aux arbres et nage avec une extrême rapidité: cette

Couleuvre est si familière, si susceptible d'être aprivoisée, que les jeunes femmes de Sardaigne se font un plaisir d'en élever. C'est cette espèce de Couleuvre que l'on mange dans les pays méridionaux de l'Europe, et que l'on désigne aux voyageurs sous le nom d'*Anguilles de haies*.

La Couleuvre de Saint-Domingue est le fléau d'une basse-cour; elle s'entortille autour des volailles et les serre avec tant de force, qu'elle les fait périr.

La Couleuvre du Malabar est cette espèce de serpent que les habitans dressent à faire tous les tours imaginables; ce spectacle étonne les étrangers et a donné lieu à toutes les fables que racontent les voyageurs. On serait moins surpris si l'on faisait attention que ce reptile n'a rien de venimeux.

Les Couleuvres des Moluques ont jusqu'à 22 pieds de long (7 mètres);

elles sont dangereuses, avides de chair humaine, friandes de poissons. Leur manière de pêcher est fort singulière; on prétend qu'elles mâchent de l'herbe, se placent sur un arbre au bord d'un étang, dégorgent l'herbe dans l'eau; les poissons viennent pour la manger, elles s'élancent dessus, les saisissent et les dévorent : lorsqu'elles ont manqué leur proie, elles l'attendent avec patience, le poisson enivré vient bientôt floter sur les bords, et leur sert de pâture.

LE SCORPION.

Les diverses espèces de ces insectes diffèrent par leur grandeur, leur couleur et les lieux qu'ils habitent; on les trouve fréquemment dans les pays chauds des quatre parties du monde. On a rapporté bien des traits fabuleux

sur les Scorpions; ils ont été démentis dès qu'on a étudié l'histoire de ces animaux avec un œil philosophique. Ces insectes sont vivipares : une femelle donne naissance à quarante ou cinquante petits. Si on l'ouvre, on les voit tous attachés à un fil commun, mais chacun enveloppé dans une membrane particulière. Les Scorpions sont armés à leur partie postérieure, d'un poignard qui distile le poison dans les endroits qui en sont frappés. M. de Maupertuis, qui a fait des recherches particulières sur les mœurs de ces animaux, a reconnu qu'elles étaient féroces et cruelles. Il les a vu se dévorer les uns les autres, sans égard d'âge ni de sexe, quoique d'ailleurs ils ne manquassent pas d'alimens. Ils se nourissent communément de mouches, de vers et d'herbes; les araignées sont sur-tout pour eux un mets délicat. Le poison du Scorpion a plus

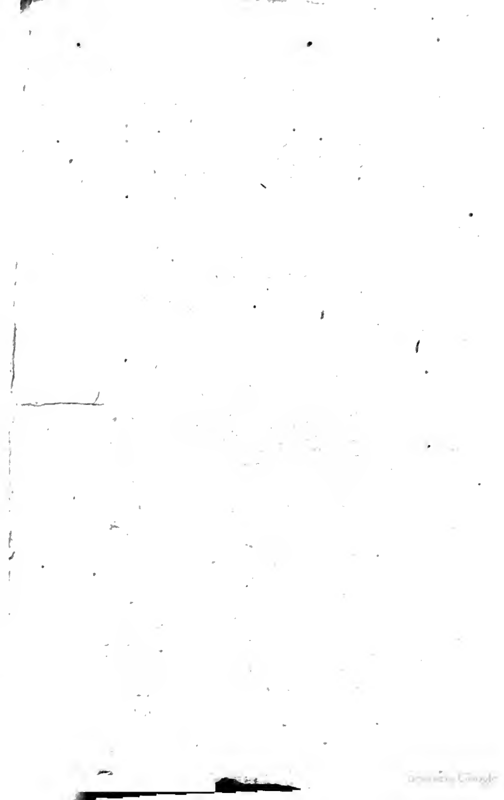
ou moins d'activité, suivant certaines circonstances difficiles à déterminer; la nature des parties qui ont été piquées, celle des alimens dont s'est nouri l'animal, la saison et plusieurs autres incidens, peuvent en varier l'effet. On a trouvé plusieurs remèdes dont l'efficacité n'est rien moins que certaine. En Italie et dans les contrées méridionales de l'Europe, il arrive quelquefois que l'on trouve des Scorpions dans les parties humides des maisons. On dit qu'en 1129, il parut en Arabie des Scorpions ailés, avec une double queue, qui remplirent tous les habitans de terreur, et firent beaucoup de domage.

Le *Scorpion de mer* est un poisson commun dans la Méditerannée, dans la Baltique et dans quelques autres mers du nord : il est le fléau des petits saumons, des harengs et d'un grand nombre de poissons plus gros que lui.

1. la Couleuvre ordinaire, 2. le Serpent à sonnette, 3 le Lezard, 4 le Scorpion, 5. le Crapaud.

Delignon sculp.





Le *Scorpion aquatique* est un insecte qui vit dans l'eau ; il vole très-bien, sur-tout le soir et la nuit, et va d'une mare à l'autre, quand celle où il est commence à sécher : une légère ressemblance avec le Scorpion ordinaire lui a fait donner ce nom.

LE LÉZARD.

Les naturalistes ont donné ce nom à une nombreuse classe de quadrupèdes ovipares, répandus sur la surface de l'un et l'autre continent. On entend plus communément sous la dénomination de Lézard, cet animal doux, timide, sans venin, que les anciens regardaient comme l'ami de l'homme. On en voit de deux couleurs, de gris et de verts. Le Lézard gris change de peau dans le printemps et dans l'automne, reste

comme engourdi dans l'hiver, se réveille au retour de la belle saison, mange peu, passe quelquefois trois ou quatre mois sans nouriture, fait la guerre aux escargots, vers de terre, grillons, mouches, fourmis, sauterelles : il court avec beaucoup de rapidité, fait sa retraite dans le creux des murs ; aime et supporte la plus grande ardeur du soleil, et n'est point effrayé de la présence de l'homme.

Le *Lézard-vert* habite les bruyères, les broussailles et les buissons ; le bruit qu'il fait en remuant les feuilles sèches, arrête le passant étonné, que ce reptile semble regarder avec complaisance ; si on lui coupe la queue, elle repousse : il se bat contre les petits serpens, grimpe sur les arbres, mange les œufs dans les nids des oiseaux. S'il saisit un chien par le nez, il ne quitte prise qu'après l'avoir tué. Dans les pays chauds on trouve quantité de très-beaux Lézards,

mais ils y sont pour la plupart dangereux, sur-tout les espèces de Lézards aquatiques.

Le *Lézard-doré* se trouve dans l'île de Chypre et aux Antilles; il habite les bois et les endroits marécageux, se tient caché le jour dans le creux des rochers, ne se montre que le soir; sa démarche est rempante : la nuit il fait entendre un coassement plus désagréable encore que celui des grenouilles: sa couleur dorée le rend très-agréable à la vue, mais sa morsure passe pour venimeuse.

Le *Lézard-lion*, remarquable par l'atitude de sa queue tournée en rond et relevée, habite la Caroline et les îles de Saint-Domingue et de Cuba : il est très-agile, très-doux et nullement dangereux; il se tient dans le creux des rochers, sur le bord des eaux. Les grands oiseaux de mer lui font la chasse.

Le *Lézard-volant* se trouve en Amérique, il vole sur les arbres, se nourit de mouches, de papillons et autres insectes ; il niche et il pond comme les oiseaux.

LE CAMÉLÉON.

Cette espèce de Lézard se trouve au Mexique, en Arabie, en Egypte, au Sénégal ; sa gueule, très-ample, est garnie de petites dents ; ses yeux ont un mouvement indépendant l'un de l'autre ; il peut à la fois regarder en haut et en bas ; sa langue est susceptible de s'alonger presque de la longueur de son corps ; il l'étend sur le passage des fourmis, lorsqu'elle en est couverte, il la retire et les avale. Les Nègres du Cap-de-Mont ont une grande vénération pour ces petits animaux. La queue,

du Caméléon est une main dont il se sert pour ne pas tomber, ou pour passer plus facilement d'un endroit à un autre; il est doux, familier, patient et craintif. Si on le transporte dans un autre climat que celui où il est né, il refuse toute nouriture et périt. La particularité singulière qu'ont ces animaux, de paraître sous diverses couleurs, les a fait servir d'emblême pour désigner la basse adulation des flateurs. Selon quelques naturalistes, chaque passion imprime à la peau de cet animal une teinte de couleur différente. Dans la joie, il est d'un vert d'émeraude, entrecoupé de bandes grises et noires; dans la crainte, de jaune pâle; dans la colère, d'une couleur obscure et livide: qu'on le touche, il se couvre de taches noirâtres; qu'on l'envelope dans un linge ou dans une étoffe, ces couleurs se ternissent. D'autres naturalistes prétendent que toutes ces

variétés de couleurs ne lui viennent que des reflets de lumière occasionnés par les corps environnans, qui se réfléchissent sur la peau très-fine de son corps.

LA SALAMANDRE.

On distingue plusieurs espèces de ces amphibies ; elles diffèrent par leur forme et par leur couleur. On a raconté de la Salamandre bien des traits fabuleux: les anciens, comme les modernes, ont prétendu qu'elles étaient douées de la propriété de vivre dans le feu ; les expériences des physiciens ont détruit cette erreur. Ces reptiles, loin de vivre au milieu des flammes, se plaisent parmi les glaces : si on les entoure de charbons ardens, on voit suinter de leur corps une liqueur laiteuse, et si la chaleur est trop forte, l'animal ne tarde point d'expirer.

La morsure des Salamandre n'est point dangereuse : cela contre-dit toutes les fables que l'on a débitées. Il paraît par plusieurs expériences que ses membres coupés se reproduisent. La femelle est ovipare ou vivipare, selon les espèces : on en a ouvert où on a observé dans un tuyau transparent, trente-quatre petites Salamandres vivantes. Ce reptile se nourrit de mouches, de limaçons, de scarabées, ect.

LE CRAPAUD.

L'HISTOIRE de cet animal, tout hideux qu'il paraît, présente un intérêt singulier ; les uns vivent sur terre, les autres dans l'eau : il y en a d'aussi gros que la tête d'un homme ; en général les mâles sont plus petits que les femelles. On en a trouvé qui, renfermés depuis

plusieurs années dans des pierres ou de la maçonnerie, sans aucune communication d'air exterieur, et sans aucune nouriture, étaient encore vivans : la vérité de ce fait est confirmée par plusieurs expériences mises sous les yeux de l'Academie des sciences. Le Crapaud ne fait que presque se traîner à terre ; l'orsqu'on le touche il se met en colère, s'enfle, et lorsqu'il saisit quelque chose, il ne lâche point prise, à moins qu'on ne l'expose au soleil qu'il redoute : il lance par sa partie postérieure une liqueur que l'on prétend être venimeuse; dans nos climats ce poison n'a pas grande force. La fin de l'hiver est le temps des amours de ces animaux ovipares; la femelle a de la peine à se débarasser de ses œufs, et se fait aider par le mâle, sans lequel elle périrait dans l'accouchement.

Il y a plusieurs espèces de Crapauds;

elles ne diffèrent que très-peu de celle que nous venons de décrire.

LES GRENOUILLES.

On en distingue plusieurs espèces, toutes sont amphibies. Ces animaux se nourissent d'insectes et sont utiles dans les jardins. On prétend qu'ils ne peuvent engendrer qu'à l'âge de quatre ans et qu'ils en vivent dix ou douze. Leur coassement est produit par deux vessies rondes et blanches, que l'on voit sortir des deux côtés de leur bouche; c'est principalement dans le temps de leurs amours qu'ils se font entendre : dès qu'une Grenouille commence, toutes les autres lui répondent.

On peut pêcher les Grenouilles à l'hameçon, en mettant un insecte pour appât; un morceau de drap rouge les attire;

elles viennent le saisir comme de la viande : on les prend à la lumière avec des filets comme le poisson, ou avec des râteaux au milieu des herbages ; elles offrent un mets très-délicat, et s'emploient avec succès dans la médecine.

Fin des Reptiles.

DES POISSONS.

L'ORGANISATION des Poissons excite la surprise et l'admiration d'un observateur attentif, et l'extérieur des nageoires font l'office de rames, sa queue sert d'aviron ; les écailles sont les vêtemens qui couvrent ces animaux aquatiques. La vue et l'ouie paraissent être les seuls sens dont ils jouissent : quelques-uns sont armés de dents aiguës, d'autres sont hérissés de piquants. En général, la forme extérieure est d'une variété prodigieuse : dans l'intérieur, une vessie qui prend plus ou moins d'air, ou s'en décharge tout à fait, donne aux poissons la faculté de s'élever à la surface de l'eau, descendre jusques au fond, ou de se tenir à telle hauteur que bon

leur semble. L'air est pour eux un besoin comme les autres animaux; les organes de la respiration sont chez eux de nature, que l'air contenu dans l'eau en est extrait avec la plus grande facilité, et va porter la vie et le mouvement dans le sang de l'animal.

En général, les Poissons sont ovipares, et d'une fécondité qui tient du prodige. Le principe physique de la vie, du mouvement et de la reproduction est le même dans les Poissons que dans les autres animaux; il n'y a de différence que dans les moyens. Rien n'offre un objet plus vaste de méditation philosophique, que la variété infinie que l'on trouve dans l'organisation de tous les êtres, et de la diversité des moyens que la Nature emploie pour parvenir au même but.

Nous diviserons les Poissons en deux classes; les Poissons de mer et les Pois

sons d'eau douce : ces derniers étant plus à notre portée que les autres, nous nous étendrons moins sur leur histoire.

LA CARPE.

Ce poisson habite les lacs, les étangs, les rivières ; de la nature des eaux et des alimens, dépend plus ou moins la délicatesse de sa chair. On pêche dans quelques rivières des Carpes qui, à l'extérieur, ressemblent à la Carpe ordinaire, mais dont la chair est rougeâtre et ferme comme celle du saumon ; on les nomme *Carpes-Saumonées*.

Les Carpes deviennent très-grosses ; on en a vu qui pesaient jusqu'à 50 et 60 livres. M. de Buffon dit en avoir vu dans les fossés de Pontchartreux qui avaient plus de 150 ans. Ce poisson est si fin et si rusé, qu'on le pêche difficilement, à moins de mettre les viviers

à sec : à l'approche du filet, il enfonce sa tête dans la bourbe, laisse passer le filet, et ne reparait que lorsqu'il n'y a plus de danger. La réproduction est proportionnée à la destruction : une Carpe femelle pond une quantité d'œufs qui paraît innombrable; on les a cependant soumis à un calcul : on en a pesé avec exactitude un certain nombre dans une balance. Par la comparaison, on a reconnu qu'une Carpe, de grosseur moyenne, pondait plus de 300000 œufs. Ce n'est qu'à raison de ce nombre prodigieux, qu'il peut en échaper à la voracité des autres poissons.

La Carpe, comme beaucoup d'autres poissons d'eau douce, vit de plantes, de terre grasse, de vers, d'insectes aquatiques, aime beaucoup le fumier de brebis, et a la vie très-dure. On peut en transporter à plus de 30 lieues, empaquetées dans de la neige, en leur met-

tant dans la bouche un petit morceau de pain trempé dans de l'eau-de-vie.

LE BROCHET.

Ce poisson est fort apprécié sur nos tables, mais il est très-nuisible par sa voracité dans les rivières et les étangs; il est si goulu, qu'il saisit quelquefois par la tête un poisson presqu'aussi gros que lui, l'avale à moitié, et sans lâcher prise, digère cette partie, puis avale le reste qu'il digère de même. On le voit se mettre en embuscade contre le courant de l'eau, prêt à fondre sur le premier poisson qui osera passer. C'est le fléau destructeur de tous ceux à qui la Nature n'a pas donné des armes défensives en état de lui résister.

Les Brochets les plus beaux ont trois coudées de longueur; ils vivent fort long-

temps; témoin celui qui a été reconnu sous Frédéric II, roi de Prusse, au bout de 262 ans, par un anneau d'airain que l'histoire rapportait avoir été attaché à sa queue.

Le Brochet est un des poissons qui a l'ouie la plus subtile. Il y en avait un au vivier du Louvre, du temps de Charles IX, qui, lorsqu'on criait *Lupule, Lupule,* se montrait et venait prendre le pain qu'on lui jetait.

LE SAUMON.

Ce poisson, d'une chair nourissante et délicate, pèse quelquefois jusqu'à 30 et 40 livres; il habite tantôt les mers, tantôt les fleuves et les rivières qui s'y déchargent: il est si nerveux, qu'il remonte contre le courant de l'eau, avec la rapidité d'un trait, sur-tout lorsque les

rivières sont grosses par l'abondance des pluies. C'est depuis le mois de novembre (brumaire), jusqu'au printemps que les Saumons quittent la mer pour entrer dans les fleuves : ils s'avancent sur deux rangées qui forment les deux côtés d'un triangle; le plus gros, qui est une femelle, ouvre la marche; toutes les autres femelles viennent ensuite, et les mâles sont les derniers. Si en nageant sur la surface de l'eau, ils rencontrent une digue, ils s'élancent au delà, eût-elle 5 ou 6 pieds de haut (2 mètres). On en voit remonter de cette manière dans le Rhin, la Garonne, la Tamise et autres fleuves ou rivières, jusqu'à la distance de cent lieues. Chaque femelle choisit un lieu favorable sur le sable, y creuse une fosse et y dépose ses œufs, à l'abri des flots et de la tempête : on en a compté dans le corps d'une femelle jusqu'à 27000. Les Sau-

mons se nourissent de vers, de petits poissons et s'engraissent dans l'eau douce. Il y a des endroits où ils sont si communs que le peuple même les dédaigne. Il y a eu un temps où, en Hollande, lorsqu'un domestique s'engageait au service d'un maître, il exigeait pour condition qu'il ne mangerait du Saumon que trois fois par semaine. L'abondance aujourd'hui n'y est plus la même : il y a apparence qu'elle s'est portée dans d'autres endroits.

LE TURBOT.

Ce poisson, nommé *Rhombe* à cause de sa forme en losange, se nourit de poissons, dévore les écrevisses, et est le fléau des rivières : ils se tiennent ordinairement à leur embouchure ; c'est sur-tout à celle du Rhône qu'on en

1

2

3

4

5

1. le Turbot, 2. le Poisson volant 3. la Tortue, 4. la Zygene, 5. le Veau marin.

Delignon sculp.



pêche de très-beaux. La mer Baltique et l'Océan en fournissent de monstrueux: on en a vu de 6 pieds de long (2 mètres) sur 4 de large (1 mètre 33 centimètres). On préfère pour le goût les Turbots de moyenne grandeur.

L'ALOSE.

Ce poisson de mer se rencontre toujours en grandes troupes; il porte en nageant la tête hors de l'eau, fait entendre un grognement semblable à celui des cochons; se nourit de vers, d'insectes, de petits poissons; remonte au printemps dans les eaux douces, jusqu'à 2 ou 300 lieues, et retourne dans la mer en automne. On le prend à la ligne, au filet, dans des nasses; on lui présente pour appât des vers de terre ou des pois cuits avec de la myrrhe: sa

chair, quoique traversée d'un grand nombre d'arêtes, est d'un goût exellent; mais il faut que l'Alose ait passé quelque temps dans les rivières. c'est là où elle s'engraisse; quand elle sort de la mer, elle est maigre et de mauvais goût.

LE MERLAN.

Ce poisson paraît en grande quantité sur les côtes de Hollande, de France, d'Angleterre; il se tient dans le fond de la mer, s'y nourit de petites écrevisses, de vers et de jeunes poissons. La pêche s'en fait sur les côtes de France depuis la fin de décembre jusqu'à la fin de février (frimaire et ventose). En Angleterre et en Hollande, c'est en été. La ligne est le seul instrument dont on se serve; un vaisseau en jète 20

garnies de 4000 hameçons ; au bout de deux ou trois heures on les retire avec un pareil nombre de Merlans.

Le Merlan a 6 ou 8 pouces de long (16 ou 21 centimètres), et sa chair est très-estimée.

LE MAQUEREAU.

Ce poisson si délicieux, ne paraît sur nos côtes que dans un certain temps. Il en part des légions des mers du Nord; leur marche est réglée. On dit qu'au printemps ils côtoyent l'Ecosse, l'Irlande et se jètent dans l'Océan Atlantique, c'est là qu'ils se divisent; une colonne passe devant le Portugal, l'Espagne, et se rend dans la Méditérannée ; l'autre rentre dans la Manche : au mois de mai (floréal), elle paraît sur les côtes de France et d'Angleterre; en juin (prairial), elle

passe devant les côtes de Hollande; une partie de cette légion se détache et se jète dans la mer Baltique, le reste passe devant la Norwège et retourne dans la mer du Nord. Il est apparent que les insectes qui se trouvent, en différens temps, dans les divers parages, sont les boussoles qui les dirigent dans cette marche extraordinaire. On trouve aussi ce poisson en Egypte, au Japon, à Surinam et dans presque toutes les îles septentrionales et méridionales de l'Europe : il fraye au mois de juin (floréal), et dépose ses œufs sur le rivage, entre les pierres ; quelquefois une seule femelle en pond plus de 500 mille.

La pêche des Maquereaux est un objet de commerce très-considérable ; un grand nombre de vaisseaux y sont employés : on sale ces poissons comme les harengs et on les envoie dans les contrées les plus éloignées.

LES HARENGS.

Ce poisson de passage est très-apprécié: il fait sa résidence dans les mers du nord, et peut-être sous les glaces, pour se dérober à la poursuite des baleines; c'est delà que descendent ces peuplades qui, tous les ans, parcourent l'Océan, et viennent fournir une nouriture abondante aux différens royaumes voisins de la mer. Ces poissons réunis en nombre infini, ou pour mieux dire, entassés les uns sur les autres, forment des espèces de bancs flotans dans les eaux: ces bancs sont quelquefois si immenses, qu'ils font obstacle au passage des vaisseaux. Les Harengs se mettent en voyage au commencement de l'année, se partagent en plusieurs colonnes, précédée chacune par un roi ou conducteur, plus gros que

les autres, à qui les pêcheurs font grace par reconnaissance, en le rendant à la mer. Les différentes colonnes après avoir parcouru tous les parages qui se trouvent entre les côtes occidentales de l'Europe et les environs de l'Amérique, se réunissent dans un temps et dans un lieu déterminés; alors elles disparaissent et vont regagner leur ancienne habitation.

Les Harengs ont beaucoup d'ennemis parmi les autres poissons; mais il n'est point d'écueil plus fatal pour eux que les filets des Hollandais : ceux qui échapent à l'avidité de cette nation commerçante, deviennent la proie des autres pêcheurs. Ce n'est qu'à raison de leur nombre que quelques-uns se sauvent de la conjuration formée contre eux par les habitans de la terre, de l'air et des eaux. Une multitude d'oiseaux de mer n'ont d'autre nouriture pendant le temps de leur passage.

La pêche du Hareng est plus facile la nuit que le jour; on ne les distingue pendant le jour que par l'agitation et la noirceur de la mer; la nuit ils sont lumineux : une lumière les atire, et c'est ainsi qu'on les conduit dans l'embuscade qu'on leur a tendue. Quand une fois la tête d'une colonne s'est introduite dans les filets, on en prend des quantités prodigieuses. La pêche ne commence que vers la fin de juin (prairial).

On mange le Hareng frais, salé ou fumé; le commerce que l'on fait de ce poisson est immense, et offre le plus grand avantage aux négocians et aux pêcheurs.

LA MORUE.

Ce poisson, habitant de l'Océan, se trouve entre le 40e et le 66e degré de latitude septentrionale : il se nourit

d'écrevisses, de harengs et d'autres poissons, il n'épargne pas même ses petits. Il a, comme les oiseaux de proie, la faculté de rejeter par le vomissement, les corps qu'il ne peut digérer.

C'est au banc de Terre-Neuve, île de l'Océan, près la côte septentrionale de l'Amérique, que se fait la pêche la plus importante de ce poisson : on le prend à l'hameçon ; un seul homme peut en pêcher, par jour, trois ou quatre cents. C'est au mois de février (pluviose), que les vaisseaux destinés à la pêche, se mettent en mer ; elle est faite dans cinq ou six semaines. Tous les gens de l'équipage y travaillent ; les uns pêchent, d'autres éventrent le poisson, d'autres l'empilent dans les vaisseaux. La Morue pêchée en haute mer est meilleure que celle que l'on pêche sur les côtes et dans les golfes : les mâles sont plus délicats que les femelles.

Ce poisson meurt dès qu'il est hors de l'eau salée, ou qu'on le fait passer dans l'eau douce : les pêcheurs hollandais réussissent, par le moyen des vaisseaux troués, d'en amener en vie dans les villes maritimes.

Le commerce de la Morue est des plus considérable : il part tous les ans d'Europe, un nombre infini de vaisseaux, qui n'ont pas d'autre destination.

L'ÉPERLAN.

On distingue deux espèces de ce poisson, le petit Eperlan ou *l'Éperlan de rivière*, et le gros Eperlan ou *l'Éperlan de mer*. Le premier se trouve dans plusieurs lacs, dont habituellement il occupe le fond ; au mois de mars (germinal), il remonte en grosse troupe dans les rivières, se nourit de vers et de petits coquillages,

et dépose sur le sable ses œufs jaunes, si petits et si tendres qu'on ne saurait les compter.

L'Eperlan de mer se montre sur les côtes au mois de mars (germinal), en très-grande quantité; il vient frayer sur les pierres nues. Ce poisson naturel aux contrées du nord, ne se trouve guère dans le midi et jamais dans la mer Méditérannée.

LA RAIE.

Ce poisson de mer, très-estimé, est plat et armé de pointes piquantes dans la partie supérieure de son corps, surtout vers la queue; il y en a d'une grandeur monstrueuse, témoin celle que quarante hommes eurent de la peine à pêcher, en 1734, près de l'île de Saint-Christophe; elle avait 12 pieds

de long (4 mètres), et 10 de large (3 mètres 24 centimètres). Ces poissons sont dangereux pour les plongeurs, ils les étouffent en s'entortillant autour d'eux; aussi les plongeurs ont-ils toujours un couteau à la main pour ouvrir le ventre de la Raie, quand elle veut approcher.

Quand la chair de ce poisson est trop fraîche, elle est dure et indigeste; aussi n'est-elle pas bonne à manger sur le bord de la mer, mais transportée ou gardée quelque temps, elle offre un mets délicieux.

De toutes les diverses espèces de Raie, nous ne parlerons que de la *Torpille*, dont la propriété est de faire éprouver un engourdissement assez long au bras de celui qui la touche, soit avec la main, soit avec un bâton; cet engourdissement est moins douloureux en pressant et appuyant avec force. Les pêcheurs

prennent la Torpille par la queue, qui n'a point de vertu torporifique, c'est-à-dire, qu'elle ne cause point d'engourdissement; cette vertu n'existe plus dans l'animal aussi-tôt après sa mort: il y a lieu de penser que la Torpille fait éprouver la même sensation aux poissons dont elle se nourit. Les naturalistes et les physiciens expliquent cette vertu torporifique de la Torpille, en disant qu'elle est douée d'une force électrique extraordinaire; plusieurs expériences confirment cette assertion.

LA TORTUE.

CET amphibie ovipare paraît, au premier coup-d'œil, disgracié de la Nature, qui lui a refusé la souplesse, l'industrie, presque le sentiment et le mouvement: masse informe et gros-

sière, à peine peut-elle se traîner pour chercher sa nouriture; muette, et peut-être sourde, ses sens sont comme engourdis; cependant on reconnaît toujours la tendresse et les soins de la Nature dans les êtres qu'elle néglige le plus. Indépendament de la faculté qu'a la Tortue de vivre sur la terre et dans l'eau, le bouclier dont elle est perpétuellement couverte, la met en sûreté contre les attaques des ennemis auxquels la lenteur de sa marche l'expose: on distingue dans ce bouclier deux parties, la partie supérieure et bombée qui couvre le dos et qu'on appelle *caparace*, et la partie inférieure et plate qui couvre le ventre et qu'on appelle *plastron*. Ce bouclier est si ferme qu'une voiture passerait dessus sans l'aplatir. Au moindre danger elle retire ses pates, sa tête et sa queue. La Tortue a la vie dure et longue; on dit qu'elle vit 80 ans.

L'organisation intérieure de son corps, l'ensemble de la structure de cet animal, sa fécondité, l'inflexibilité de sa queue, la force de ses mâchoires, que d'objets dignes de la curiosité d'un observateur! Considérée du côté de notre utilité, la Tortue nous fournit des bouillons plus salutaires qu'agréables; on tire de sa chair un bon syrop pour la poitrine; la chair qui tient à l'écaille supérieure, est bonne à manger; sa graisse peut suppléer à l'usage du beurre; son sang est employé extérieurement contre les dartres, la gale et la lèpre; ses œufs pris intérieurement rafraîchissent et donnent le sommeil; son écaille devient belle et transparente entre les mains des artistes; mise sur le feu ou dans l'eau bouillante, elle se divise en plusieurs parties écailleuses: on en fait des pièces de rapport auxquelles on peut donner différentes couleurs, en mettant des

feuilles sous ces écailles transparentes et sans nuages; manches de rasoirs et de lancettes, peignes, boîtes, lorgnettes, ect.; on fait avec l'écaille de Tortue toutes sortes de meubles et ustensiles d'une grande propreté. On distingue communément les Tortues de terre, les Tortues de mer et les Tortues d'eau douce.

On donne le nom de *Tortue-terrestre* aux Tortues qui ne fréquentent point l'eau; la plus commune, la plus généralement répandue, est celle que les naturalistes appellent *Tortue-Grecque* : elle habite les champs, les jardins, les forêts, les bois, les montagnes, vit d'herbes et de fruits, de légumes qu'elle coupe à l'aide de ses mâchoires dentelées en forme de scie; elle détruit les vers, les limaçons et autres insectes; passe l'hiver dans des cavernes, quelquefois sans manger; cache ses œufs sous la terre et ne jète aucune espèce de cris.

La vie de ces animaux est si dure, que sans crâne, sans cervelle, on en a vu qui vivaient encore quelque temps. Ces Tortues qui sont de la plus petite espèce, deviennent la proie des aigles et d'autres oiseaux voraces ; comme elles se renferment dans leur coquille, ils les enlèvent et les laissent tomber sur des rochers pour en briser l'écaille et en tirer la chair.

La *Tortue de mer* est remarquable par ses pates en forme de nageoires ; elle habite le fond de la mer et s'élève de de temps en temps à fleur d'eau pour respirer, mais elle replonge à l'approhe d'un pêcheur ou d'un oiseau de proie. La Tortue a un sifflement qui lui est propre ; elle attaque le poisson et le mange : c'est toujours à terre, dans le sable, que la femelle vient déposer ses œufs ; ils sont éclôs dans vingt-quatre ou vingt-cinq jours. Les petites Tortues

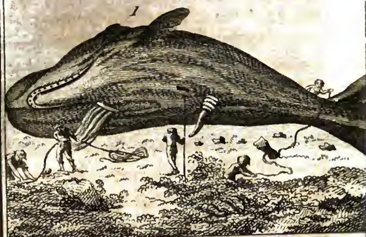
se traînent aussi-tôt à l'eau, mais rejetées par les vagues, elles deviennent la proie des oiseaux ou des hommes; il ne s'en échappe que très-peu.

La pêche de la Tortue se fait, ou par terre ou par mer : des hommes apostés vers le soir sur le rivage, lorsqu'elles viennent déposer leurs œufs, s'avancent sans bruit avec adresse et célérité, pour éviter le sable qu'elles ne manqueraient pas de jeter aux yeux du chasseur en se défendant avec ses nageoires. La pêche aux harpons se fait la nuit au clair de la lune; le harpon, lancé avec force, perce l'écaille et reste attaché à la Tortue, au moyen d'une corde qu'on laisse filer. Il y a des endroits où l'on profite du moment où les Tortues, endormies, flottent sur la surface de la mer.

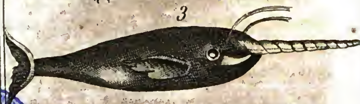
Il y a aussi des *Tortues d'eau douce.* Les habitans du fleuve des Amazones les enferment dans des parcs, et en

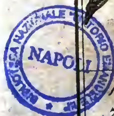
font un commerce considérable. On en trouve dans les départemens du midi; on les élève dans des jardins, en prenant la précaution de mettre sur le bord du bassin ou du vivier une planche qui leur sert à descendre à l'eau et à remonter sur la terre.

La plus remarquable dans ce genre est la *Tortue-bourbeuse*, qui se trouve dans les climats tempérés et chauds de l'Europe; elle se retire à terre vers la fin de l'automne, se pratique une retraite souterraine à six pouces de profondeur et y passe l'hiver dans l'engourdissement: cette espèce peut vivre 80 ans et plus; on la conserve de même dans les jardins où elle rend de grands services, en faisant la guerre à tous les insectes qui les dévastent.









1. la Baleine, 2. le Crocodile, 3. le Narwal ou Licorne de mer.

Delignon sculp.

LA BALEINE.

De tous les poissons qui habitent la mer, le plus monstrueux est la Baleine; le plus gros des animaux terrestres n'est qu'un pigmée en comparaison de lui. Que l'on se figure une masse de 160, et quelquefois 200 pieds de long (53 à 64 mètres environ) ; l'Eléphant même peut-il lui être comparé ?

Il y a plusieurs espèces de Baleines, qui ne diffèrent guères que par la grosseur ; toutes ont sur la tête une ou deux ouvertures appelées *évents,* par lesquelles elles rejètent l'eau qu'elles ont avalée, ce qui forme deux jets d'eau qui s'élèvent à une assez grande hauteur.

La nouriture de ces poissons consiste en petits vers, insectes, harengs et autres poissons de cette nature : la femelle

porte son fruit neuf à dix mois; le Baleineau qui, en naissant, est de la grosseur d'un taureau, tête pendant un an : le lait de la Baleine est comme celui de la vache. Sa tendresse pour ses petits se change en fureur dans le danger; elle les embrasse de ses nageoires et les défend avec courage.

Cette masse énorme fend avec une vîtesse incroyable les flots de la mer; elle les agite dans sa course comme pourrait le faire la tempête la plus violente. La pêche d'un poisson si monstrueux est difficile et périlleuse; elle se fait sur les côtes septentrionales de l'Amérique, et particulièrement dans la mer du Groënland. Les Hollandais qui s'en occupent plus que toutes les autres nations, envoient au mois de février ou de mars (pluviose ou ventose) 3 ou 400 navires uniquement destinés à cette pêche. Un des navires s'avance jusqu'au

lieu du passage des Baleines ; un matelot, du haut du mât, fait signe dès qu'il en voit une ; les chaloupes approchent ; le plus hardi pêcheur se place sur le devant de la chaloupe, lance un harpon de 6 pieds de long (1 double mètre environ), sur l'endroit le plus sensible de la Baleine. On s'eloigne aussi-tôt en laissant filer la corde qui tient au harpon et qui se prête aux mouvemens convulsifs de la Baleine furieuse : quand il en faut une trop grande quantité pour suivre le poisson qui s'eloigne, ils attachent au bout de la corde une citrouille vuide et bien bouchée, qui, flottant sur l'eau, leur indique où se trouve la Baleine. On saisit le moment où elle revient pour respirer l'air et on achève de la tuer. Alors on l'attache avec des chaînes de fer aux côtés du bâtiment : si on est trop loin des côtes pour la mener à terre, les matelots, chaussés de

bottes, dont les semelles sont garnies de crampons de fer, s'établissent sur son cadâvre et le dépècent.

Les Sauvages de l'Amérique, s'il faut en croire les voyageurs, prennent moins de précautions pour cette pêche. Lorsque la Baleine, forcée de venir sur la surface de l'eau pour respirer l'air, s'y tient immobile, ils s'approchent à la nage et se jètent sur son cou; elle s'aperçoit à peine de leur poids : lorsqu'elle a lancé son premier jet d'eau, ils enfoncent à coups de massue un tampon de bois dans un des évents, suivent sans lâcher prise la Baleine qui se plonge au fond de la mer, et lorsqu'elle revient pour respirer, ils bouchent l'autre évent de la même manière : l'eau qu'elle ne peut plus évacuer l'étouffe, et ces hardis pêcheurs deviennent maîtres de ce monstrueux animal.

Tout est mis à profit dans la Baleine. Les estomacs robustes en digèrent la chair : un seul de ces poissons, n'eût-il que 60 pieds de long (19 mètres 36 centimètres), fournit jusqu'à cent bariques d'huile : il n'y a pas jusqu'à ses excrémens dont on ne tire parti.

La tête de la Baleine fait le tiers de sa masse ; ses yeux placés sur le derrière de la tête sont grands comme ceux d'un bœuf et revêtus de sourcils et de paupières ; sa langue est un morceau de graisse dont on remplit plusieurs tonneaux ; sa mâchoire est garnie de *barbes* ou *fanons*, que l'on nomme improprement côtes de Baleine ; sa queue, couchée horizontalement, lui sert à la fois de rame et de défense ; le navire qu'elle frappe en est quelquefois submergé. La pêche de la Baleine fait un des principaux objets du commerce d'outre-mer.

Il y a une autre espèce de Baleine

que l'on nomme *Cachalot*; elle diffère de la première en ce qu'elle est plus petite et qu'elle a des dents au lieu de fanons; on les rencontre par troupes dans les mers du Nord. A l'aspect d'un vaisseau, les Cachalots rejètent l'eau par les évents, avec tant de force, que le bruit qu'ils produisent fait frémir la charpente du bâtiment: leur agilité fait qu'ils sont plus difficiles à harponner que les autres Baleines.

LES POISSONS VOLANS.

On a donné ce nom à plusieurs espèces de poissons, tels que le *Milan marin* ou *Faucon de mer*, l'*Hirondelle de mer*, le *Muge-volant*, l'*Exocet* ou *Adonis*, ect., enfin, à tous les poissons qui, à l'aide de leurs nageoires, larges et membraneuses, s'élèvent hors de l'eau et volent

quelque temps en l'air. Ils habitent entre les deux tropiques et ne trouvent d'autre moyen de se dérober à la voracité des dauphins et des goulus de mer, que de s'élancer hors de l'eau : tant que leurs ailes, ou nageoires sont mouillées, ils se soutiennent assez bien en l'air; mais lorsqu'elles sont desséchées, ils sont contraints de replonger dans leur élément. Ils sont poursuivis dans les airs par les oiseaux de proie, qui sont aussi redoutables pour eux que les gros poissons : pour les éviter, ils rentrent dans la mer, quelquefois se posent sur les vaisseaux. La chair de ces poissons est très-estimée.

LE VEAU-MARIN ou PHOCAS.

Ce nom générique de Phocas comprend plusieurs animaux amphibies de l'Océan, de la Méditerannée, des mers

du Levant, du Midi. On indique quelquefois ces animaux sous le nom de *Veaux-marins, Chiens-marins, Loups-marins, Renards-marins.* Ils ont la faculté de rester sous l'eau sans respirer, ne craignent ni le froid, ni le chaud, vivent d'herbes, de chair de poissons, habitent l'eau, la terre et la glace, et rampent plutôt qu'ils ne marchent. Le Veau-marin miaule comme un chat dans sa jeunesse, et aboie comme un chien enroué lorsqu'il est plus fort; il sent très-mauvais, et lorsqu'il dort il imite, en ronflant, le beuglement du veau; il est naturellement courageux: ses dents tranchantes et ses ongles crochus sont des armes vigoureuses avec lesquelles il attaque et se défend. Ces animaux ont le sentiment vif, de la douceur, un instinct très-ardent pour leur femelle et beaucoup d'attachement pour leurs petits. Dans les grands orages ils

viennent se jouer sur les côtes au bruit du tonnerre et au feu des éclairs. Quand la marée descend, ils jouent ensemble et se poussent les uns les autres dans la mer; mais souvent à ces jeux succèdent des querelles sanglantes. Les femelles mettent bas à terre, ou sur la glace, deux ou trois petits qu'elles alaitent; les mènent à la mer, leur apprenent à nager et les portent sur leur dos lorsqu'ils sont fatigués : ces petits ne cessent de miauler. Il y a des Phocas d'eau-douce; ces animaux vivent plus de cent ans. Les Phocas sont quelquefois en si grand nombre, qu'ils couvrent un banc de sable; l'approche d'une barque les fait fuir, mais alors ils lâchent leurs excrémens, dont l'odeur insupportable fait fuir les pêcheurs; il est aisé de les prendre quand ils dorment. Les Sauvages du Nord font vivement la chasse à ces animaux; ils s'exposent souvent

sur un glaçon, attendant les Phocas à l'ouverture qu'ils se pratiquent ordinairement. La chair des Phocas sert de nouriture aux Sauvages, la peau de vêtement, le sang de médecine; avec les os ils font des ustensiles de ménage et de chasse; avec les intestins et les tendons, du fil, des voiles, des vitrages, et avec la graisse, de l'huile pour la lampe. L'huile des jeunes Phocas est sans mauvaise odeur et très-bonne. Les Phocas des mers Méridionales ont le poil plus fin, plus doux que celui des mers du Nord. Le Phocas est susceptible d'éducation; il répond et obéit à la voix de son maître. On a vu à Paris un Phocas marin qui vivait très-bien dans l'eau douce.

LE NARHWAL

OU L'ICORNE DE MER.

Ce poisson est de l'espèce des baleines et se trouve dans les mers du Groënland; il n'a qu'une dent ou corne, qui ressemble beaucoup à l'ivoire, mais dont la nature est plus pesante et plus solide. Ce poisson se sert de cette dent pour faire à la glace un trou par où il respire l'air; quand un navire est frappé de la dent du Narhwal, il éprouve une forte commotion; mais elle coûte toujours un demi-pied environ de la dent de ce poisson, qui reste dans le bois du vaisseau. Les Narhwals se nourissent d'insectes de mer; ils nagent avec rapidité: on ne parvient à les attraper que lorsqu'ils sont en troupe. Les plus belles

cornes de Narhwal portent 7 à 8 pieds de long (224 à 256 centimètres). On trouve des espèces de Licornes dans les mers des Indes, de l'Afrique et de l'Amérique : celles qu'on rencontre dans les Antilles ont la corne posée sur le front et sont plus voraces que celles des autres contrées. On a donné aussi le nom de Licorne de mer à des poissons du genre des balistes, elles se trouvent dans les eaux de la Chine, du Japon et du Brésil ; elle ne ressemble point au poisson dont on vient de parler. Ces Licornes se tiennent ordinairement dans les endroits remplis de coraux ou de coquillages dont elles se nourissent ; elles ressemblent de loin à des flots : on les pêche à l'hameçon et à l'épervier. La *Licorne de Bahama* ou *Baliste-à-lettres*, ainsi nommée par les taches de son corps qui ressemblent à des caractères Chinois, a, dit-on, la chair veni-

1

2

3

4

1. le Requin, 2. la Scie, 3. le Thon
4. la Torpille.

Delignon sculp.

meuse : la petite Licorne des Indes et de la Jamaïque vit d'insectes et de vers aquatiques : sa chair n'est bonne qu'après avoir été salée.

LE REQUIN.

Ce poisson, le plus vorace et le plus hardi des habitans de la mer, se trouve dans presque toutes les mers, et particulièrement sous l'équateur; sa gueule est affreuse par sa grandeur et la multiplicité de ses dents: elles sont tranchantes comme un rasoir et forment plusieurs rangées. On a pris dans les mers d'Afrique, des Requins de 25 pieds de long (4 double mètre 16 centimètres): ils s'attachent à la suite des vaisseaux pour se nourir des cadâvres qu'on jète du bord; ils s'avancent quelquefois sur le rivage pour dévorer les

passans. Un matelot qui se baignait, étant poursuivi par un Requin, cria au secours; on lui tendit une corde qu'il se passa autour du corps, on l'enleva avec une grande rapidité; mais le Requin encore plus agile, l'atrapa par la jambe et la coupa comme avec une hache. Les Nègres ont assez d'adresse et de courage pour atraper le Requin : lorsque cet animal féroce est prêt à s'élancer sur eux, ils plongent dans la mer au dessous de lui, et lui ouvrent le ventre. Nos pêcheurs lui jètent un gros hameçon de fer garni de lard; son avidité le perd, il se débat violemment pour se décrocher; alors on lui passe une corde à nœud coulant autour du corps, on le tire à terre ou on l'enlève à bord du vaisseau pour l'achever. On retire de la graisse et du foie de ce poisson, une grande quantité d'huile qu'on conserve dans des barils; sa chair est la nouri-

ture des Nègres; sa peau est rude comme une lime, et s'emploie pour polir le bois et même le fer, on en couvre aussi des étuis. On enchâsse ses dents dans de l'argent, pour servir de hochets aux enfans. On trouve dans la mer des Indes une espèce appelée *Requin-barbu*, à cause de ses barbillons; il vit de coquillage et d'écrevisses.

LA SCIE.

Ce poisson est connu des anciens sous le nom de *Xiphias*, aux Antilles sous celui de *Spadon*; il se plaît également dans les climats chauds et froids; on le trouve près du Spitzberg, au Brésil, en Guinée et aux Indes orientales. C'est une espèce de requin qui parvient à une grosseur considérable; il a une scie armée de vingt-quatre dents très-fortes

et très-tranchantes; dans sa jeunesse, la scie est molle et les dents sont cachées dans une peau. On a pris dans la Nouvelle-Yorck, en 1782, un de ces poissons qui avait 15 pieds de long (480 centimètres). Il ne faut pas confondre ce poisson avec l'espadon.

LE THON.

Ce grand poisson de la mer Méditérannée, est naturellement timide, le moindre bruit l'inquiète; il se jète étourdiment dans les filets des pêcheurs; il va toujours en troupe, vit d'algue et de plantes maritimes; habite les lieux limoneux: il est très-commun sur les côtes de Provence; on y a établi une pêcherie appelée *Madrague*, pour prendre ce poisson. La pêche du Thon se fait depuis le milieu du mois d'avril (germinal),

jusqu'en octobre (brumaire) ; on le prend souvent à la ligne : pour appât on couvre l'hameçon d'une toile taillée en forme de sardine, dont les Thons sont très-friands. Ce poisson nage vîte et long-temps, il est vorace, il fait la guerre aux maqueraux, aux harengs, et n'épargne pas même quelquefois ses petits. C'est en mai ou en juin (prairial), que la femelle dépose ses œufs sur les côtes ; ils ne sont pas plus gros qu'un grain de millet. Le requin, et un insecte de la grosseur d'une araignée et semblable au scorpion, sont les deux ennemis redoutables du Thon ; la chair de ces poissons est très-estimée, elle est rouge, ferme et nourissante. Il y a des Thons qui pèsent jusqu'à 120 livres.

LA ZYGÈNE ou MARTEAU.

Ce poisson de mer est aussi nommé *Pantouflier*; on lui donne le nom de *Poisson-Juif* à Marseille, à cause de sa ressemblance avec l'ornement que les Juifs de Provence portaient autrefois sur leur tête. La Zygène ou Marteau est une espèce de requin très-vorace, rien ne peut échapper à la multitude de dents dont sa bouche est garnie; elle aime beaucoup la chair humaine : sa peau sert à polir les ouvrages d'ivoire et de bois; on tire de l'huile de son foie, sa chair a une très-mauvaise odeur. On trouve ce poisson dans les mers d'Amérique, aux environs des Antilles et de la Jamaïque; la Méditérannée en fournit aussi, sur-tout près de Smirne.

LE CROCODILE.

Cet animal amphibie se trouve en Asie, en Afrique, en Amérique où il porte le nom de *Cayman;* il ressemble aux lézards pour la forme: on en voit de monstrueux; ses dents sont tranchantes, sa mâchoire inférieure est immobile, il n'a que la supérieure en état de se mouvoir.

Le Crocodile regarde toujours en avant, ses yeux sont fixes, étincelans; ses pates sont armées de griffes, et sa queue si forte qu'il peut d'un coup assommer un homme. Il est avide de chair humaine, se nourit de poissons et se met à l'affût pour surprendre et dévorer les animaux qui viennent boire dans les eaux qu'il habite. Il est plus terrible dans l'eau que sur la terre; cependant il se meut

avec agilité et court très-bien sur un terrain uni. La femelle pond cinquante ou soixante œufs, les dépose sur le sable, et laisse à la chaleur du soleil le soin de les faire éclôre : on dit qu'il déteste la vue et l'odeur du safran. On voit au Sénégal, des Crocodiles qui ont 20 ou 30 pieds de longueur (6 à 9 mètres), on dit qu'il y en a de noirs. Le Crocodile du Gange se nomme *Gavial*. A la Louisiane, quelques voyageurs ont prétendu qu'il y avait des Crocodiles si vieux qu'il leur croît des rameaux sur le dos, en sorte qu'on voit quelquefois des branches vertes se promener sur l'eau ; c'est pour cela qu'ils les ont nommés *Herbus*. Le roi de Saba, sur la côte des Esclaves, met sa magnificence à avoir deux étangs remplis de Crocodiles de la grande espèce, nommés *Alligators*. Ces animaux féroces se laissent aprivoiser quand on les prend jeunes et qu'ils sont bien

nouris; ils ont une forte odeur de musc: leurs ennemis sont les tigres, les hippopotames, les couguars, le mangouste, les singes, le sagouin, les sapajous; plusieurs espèces d'oiseaux se nourissent de leur œufs : on ignore la durée de la vie du Crocodile.

Lorsque les Nègres voient nager cet animal, ils vont sur lui, le bras armé de cuir, le plogent dans leur gueule et la leur tiennent ouverte, l'eau innonde leur corps et l'animal se noie. En Amérique, c'est une viande de carême. On a été assez superstitieux pour adorer les Crocodiles dans la ville d'Arsinoé; on la nommait autrefois la ville des Crocodiles; il y en avait une grande quantité dans le lac Mœris, on les redoutait, on les adorait comme des Dieux. On nourissait un Crocodile qu'on parait de pierres précieuses; après sa mort on l'embaumait, on mettait ses

cendres dans une urne, et on l'honorait plus encore que celle des rois.

Fin des Poissons.

Nous avons parcouru les diverses parties de l'histoire des animaux: mais que nous sommes loin d'avoir examiné la Nature dans son étendue! Les plus grands naturalistes n'ont fait que l'effleurer; la moindre feuille, le plus petit insecte offre mille objets d'admiration et d'étonnement, que l'esprit humain ne peut saisir ni apprécier. Celui qui n'envisage que les connaissances acquises, admire le génie de l'homme; mais l'homme assez instruit pour sentir tout ce qu'il ignore, reconnaît sa faiblesse et rougit de l'orgueil de ses semblables.

Fin du Tome quatrième et dernier.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU TOME IV.

ABEILLES. (des) . . . . . Page 147
---- ouvrières. 149
---- reine des 151
Adonis. (l') 250
Alouette. (l') 91
---- pipi. 92
---- de Sibérie. . . . . . . *Id.*
---- des marais. . . . . . . *Id.*
---- des prés. 93
Alligator. (l') 264
Alose. (l') 227
Amazones. (les) 121
Anguilles de haies. 205
Arada. (l') 110
Araignées. (des) 162
---- de jardins. 164
---- de maisons. . . . . . . *Id.*
Aras. (l') 121

BALEINE. (la) 245
Bécasse. (la) 70
Bécassine. (le) 71

15.....

Becfigue. (le) . . . . . . Page 85
Béfroi. (le) 109
Bihorcaux (les) 70
Bouvreuil. (le) 78
Brochet. (le) 225
Bruant. (le) 80
—— de haie. . . . . . . Id.
—— fou. 81
Butors. (les) 70

Calande. (la) 92
Caméléon. (le) 212
Cantaride. (les mouches) . . . 171
Carillonneur. (le) 109
Carpe. (la) 221
Cayman. (le) 263
Chansonet. (le) 16
Charbonier. (le) 204
Chardoneret. (le) 54
Chenilles. (des) 138
Chien-marin. (le) 252
Cigale. (la) 172
Cicogne. (la) 100
Cini. (le) 59
Cloporte. (le) 174
Cochenille. (la) 195
Cochevis. (le) 92

I

Colibri. (le) 116
Commendeur. (le) 81
Corbeau. (le) 22
Corneille. (la) 26
Coucou. (le) 103
---- indicateur. 106
Couleuvres. (les) 203
---- serpentines. 204
Couroucou. (le) 106
Carabiers. (les) 70
Crapaud. (le) 215
Criks. (les) 121
Crocodile. (le) 263
Cujelier. (le) 92
Cygne. (le) 48

Daboie. (le) 200
Demoiselles. (les) 174
Draine. (la) 21

Eperlan. (l') 255
---- de mer. . . . . Id.
---- de rivière . . . . Id.
Exocet. (l') 250

Faisan. (le) 10
Farlouse. (la) . . . . 92 et 93
Faucon de mer. (le) 250

Fauvette. (la) . . . . Page 88
---- babillarde. 90
---- d'hiver. . . . . *Id.*
Faux-bourdons. (les) 150
Figuier. (le) 99
Frélons. (les) 160
Friquet. (le) 59
Formicaleo. (le) 183
Fourmis. (les) 177
Fourmilier. (le) 108
---- le roi des. 109

Gallinsectes. (les) 189
Gavial. (le) 264
Gobe-Mouche. (le) 66
Grenouilles. (les) 217
Grillon. (le) 187
Grive. (la) 18
---- de vigne. 19
Grivette. (la) . . . . *Id.*
Gros-Beç. (le) 118
Guêpes. (les) 159
Guêpier-Mérops. (le) 110

Hanetons. (les) 169
Harengs. (les) 251
Herbus. (l') 264
Héron. (le) 68

Hirondelle de mer. (l') . . . . . . Page 250
---- de Ternatte. 15

Insectes. (des) 134

Jacot. (le) . . . . 121 et 125

Kakatoès. (le) 120

Lézard. (le) 209
---- doré. 211
---- lion. . . . . Id.
---- vert. 210
---- volant. 212
Licorne de mer. (la) 255
Linot et Linotte. (le) 65
Litorne. (la) 21
Loris. (le) . . . . 120 et 129
Loup-Marin. (le) 252

Magnifique. (le) 52
Maquereau. (le) 229
Martin. (le) 42
---- pêcheur. 72
Martinet. (le) 74
Mauviette. (la) . . . . 19 et 92
Mauvis. (le) 21
Merlan. (le). 228
Merle. (le) 42

Mésange. (la) . . . . . Page 93
Milan-Marin. (le) 250
Moineau. (le) 34
---- des bois. . . . . . 41.
---- fou. 40
Moroc. (le) 105
Morue. (la) 233
Mouches. (des) 170
---- cantarides. 171
Muge-volant. (le) 250

Narhwal. (le) 255

Oiseau de Paradis. (l') 13
---- du Tropique. 111
---- mouche. 113
---- predicateur. 76
Ortolan. (l') 77

Paille-en-cul. (le) 111
Paon (le) 5
Pantouflier. (le) 262
Pape. (le) 64
Papegais. (le) 121
Papillons. (les) 175
Perriches. (les) . . . . 121 et 131
Perroquet. (le) 120
---- André. 125
---- du nouveau continent. . . . 131

Perroquet noir. . . . . . . Page 128
---- vert. 127
Perruches. (les) . . . . . 120 et 130
Phénix. (le) 13
Phocas. (les) 251
Pie. (la) 28
Pinson. (le) 60
---- à hupe couleur de feu. . . . 63
---- de Bahama. . . . . . . Id.
---- privé du Brésil. . . . . . Id.
Pitchou. (le) 91
Pit-pit. (le) 98
Poisson-Juif. (le) 262
Poissons. (des) 219
---- volans. 250
Progallinsectes. (les) 191
Punaises d'oranger. 190

Raie. (la) 226
Renard-Marin. (le) 252
Requin. (le) 257
Roitelet. (le) 96
Rossignol. (le) 82
Rouge-Gorge. (le) 86

Salamandre. (la) 214
Sansonet. (le) 16
Saumon. (le) 224

Sauterelles. (les) . . . . Page 173
Scie. (la) 259
Scorpion (le) 206
— aquatique. 208
— de mer. 209
Serin Canari (le) 57
— vert de Provence 59
Serpens. (les) 193
— ailé. 199
— à lunettes. 198
— à sonnettes. 197
— à tête de chien. 202
— Fétiche. 200
— idole. . . . . *Id.*
— marin. . . . . *Id.*
Sérurier (le) 96
Soulcie (la) 41
Spadon (le) 259

Tarentule. (la) 168
Thon. (le) 260
Tonis (le) 152
Torpille (la) 257
Tortue. (la) 238
— bourbeuse. 244
— d'eau douce. 243
— Grecque. 241

Tortue de mer. . . . . . Page 242
— terrestre. 241
Toucan (le) 75
Touraco. (le) 108
Tucite. (la) 63
Turbot. (le) 226

Veau Marin. (le) 251
Venturon d'Italie. (le) 59
Verdier. (le) 63
Ver luisant. (le) 176
Vers à soie. (les) 141
Veza. (le) 128

Xiphias. (le) 259

Zygène. (la) 262

Fin de la Table du Tome quatrième.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LIVRES

DE FONDS

Qui se trouvent à la même adresse.

Abrégé élémentaire de l'Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César jusqu'au règne de Georges III; par le docteur Goldsmith, traduit de l'anglais sur la dernière édition, et augmenté d'un précis des évènemens les plus remarquables, jusqu'à ce jour, pour faire suite à l'Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire Romaine; par Le Ragois. Paris, an 10, 1 vol. in-12, très-beau papier, très-belle impression et gravure en taille douce. 2 liv.

Abrégé de la Géographie universelle de William Guthrie, enrichi des

additions de Lalande et Mentelle; un gros vol. in-8°, bien imprimé, avec des tableaux et des cartes géographiques enluminées, gravées par Tardieu aîné et Blondeau. 5 liv.

Almanach typographique, ou Répertoire de la librairie française et étrangère, un vol. in-12. 2 liv.

Choix abrégé des voyages modernes, pour l'instruction et l'amusement des deux sexes; par John Adams, président des Etats-Unis d'Amérique. Paris, an 8, 2 vol. in-8°, très-bien imprimés, avec une belle carte géographique coloriée, et deux jolies gravures, par Tardieu. 9 liv.

Contes des Fées, par Charles Perault. Paris, an 9, un vol. in-12. De l'imprimerie de Didot jeune, et orné de 12 jolies gravures. 2 liv. 10 s.

Le même livre avec les gravures coloriées. 5 liv.

Dictionnaire de l'Industrie, ou Collection raisonnée des procédés utiles dans les Sciences et dans les Arts, contenant nombre de secrets curieux et intéressans pour l'économie et les besoins de la vie; l'indication de différentes expériences à faire; la description de plusieurs jeux très-singuliers et très-amusans; les notices des découvertes et inventions nouvelles; les détails nécessaires pour se mettre à l'abri des fraudes et falsifications dans plusieurs objets de commerce et de fabrique: ouvrage également propre aux artistes, aux négocians et aux gens du monde; par D***: troisième édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, an 9, 6 vol. in-8°, à deux colonnes, parfaitement bien imprimés. 28 liv.

Encyclopédie de la Jeunesse, ou nouvel Abrégé élémentaire des Sciences et

des Arts, extrait des meilleurs auteurs ; par madame H. Tardieu : seconde édition, corrigée et augmentée. Paris, an 10, 2 vol. in-12, ornés de cartes géographiques enluminées et de jolies vignettes, par Tardieu aîné, Blondeau et Leroi. 3 liv.

Nous prions le public de ne pas confondre cet ouvrage avec une production informe qu'on vient de faire paraître à peu près sous le même titre.

Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire Romaine, par Le Ragois : nouvelle édition, augmentée jusqu'à l'armistice conclu après la bataille de Maringo. Paris, an 9, 2 vol. in-12, grande justification. 2 liv. 10 s.

Le même livre avec les portraits coloriés et deux cartes géographiques enluminées. 5 liv.

Méthode analytique des Fossiles, fondée sur leurs caractères extérieurs ;

par Henry Struve, professeur de chimie et démonstrateur d'histoire naturelle à Lausanne; un vol. in-8°, avec les planches coloriées. 3 liv.

Paroissien (le petit) complet, contenant l'office des Dimanches et Fêtes, suivant les nouveaux bréviaire et missel de Paris et de Rome. Paris, un vol. in-12 de 800 pages. 2 liv. 8 s.

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations, traduit de l'anglais d'Adam Smith; par Blavet, ancien bibliothécaire du feu prince Conti, première traduction qui ait parue en France, la seule approuvée par Smith lui-même et appuyée de pièces originales imprimées au commencement du premier volume.

Il serait inutile de vanter cet ouvrage qui est regardé, dans l'Europe entière, comme un chef-d'œuvre en matière

d'économie politique; ce livre est également utile aux gouvernans et aux gouvernés qui cherchent à contribuer à la prospérité de leur pays. Paris, an 9, 4 volumes in-8°, très-bien imprimés sur beau papier d'Auvergne. 18 liv.

Le même livre, imprimé sur papier superfin d'Angoulême. 25 liv.

Le même, imprimé sur papier superfin vélin. 36 liv.

Nous prions le public de distinguer cette édition des contre-factions qui ont parues jusqu'à présent : nous ne prétendons point attaquer ici ni mépriser la traduction de Roucher.

